



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



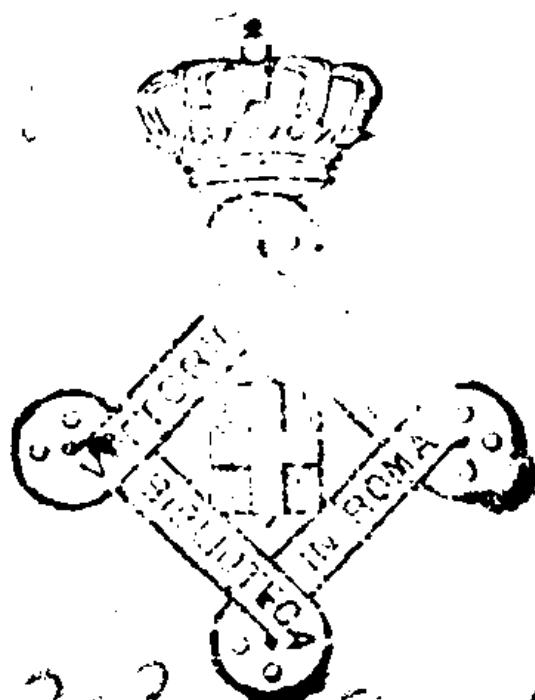
Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



LES

MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.



6-33-2-47



*Je le jettai par terre, ou il demeura sans
mouvement; alors je pris une grosse pierre,
et lui en écrasai la tête.*

LES

201-31A

MILLE ET UNE NUITS,

36-62

CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇAIS

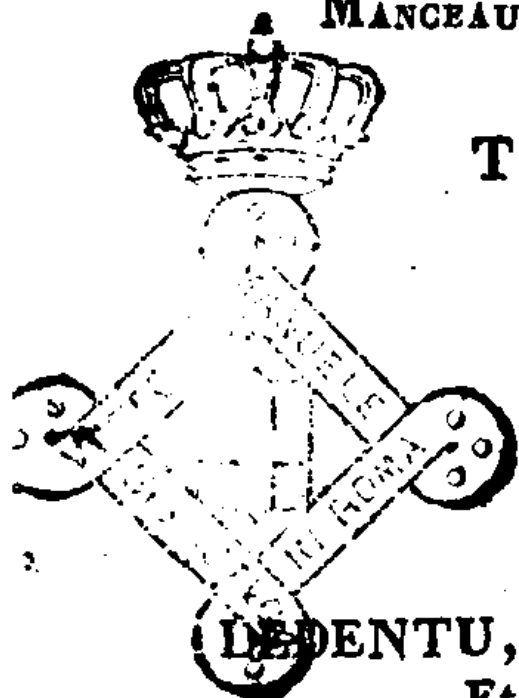
PAR M. GALLAND,



Membre de l'Académie des Inscriptions et
Belles-Lettres, Professeur de langue arabe
au Collège royal.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée et ornée de 36 jolies figures, gravées par
MANCEAU, d'après les dessins de Huor.



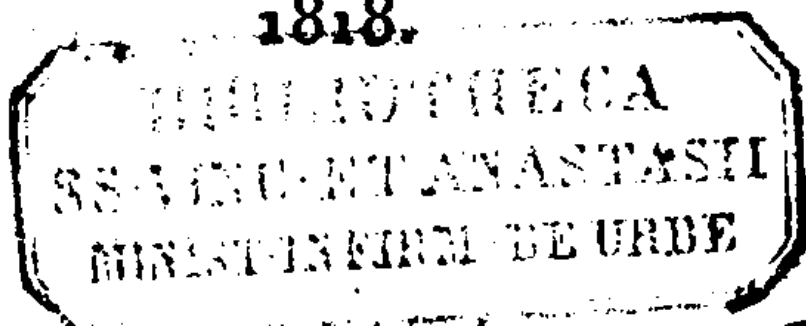
TOME SECOND.



PARIS.

LEDENTU, LIBRAIRE, quai des Augustins, n. 31;
Et passage Feydeau, n. 28.

1818.



IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N. 12.

LES

MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

LXII. NUIT.

DINARZADE, qui ne souhaitait pas moins ardemment que Schahriar d'apprendre quelles merveilles pouvaient être renfermées sous la clef de la centième porte, appela la sultane de très-bonne heure, en la sollicitant d'achever la surprenante histoire du troisième Calender. Il la continua de cette sorte, dit Scheherazade :

« J'étais au quarantième jour depuis le départ des charmantes princesses. Si j'avais pu ce jour-là conserver sur moi le pouvoir que je devais avoir, je serais aujourd'hui le plus heureux de tous les hommes, au lieu que j'en suis le plus malheureux. Elles devaient arriver le len-

demain, et le plaisir de les revoir devait servir de frein à ma curiosité ; mais par une faiblesse dont je ne cesserai jamais de me repentir, je succombai à la tentation du démon, qui ne me donna point de repos que je ne me fusse livré moi-même à la peine que j'ai éprouvée.

» J'ouvris la porte fatale que j'avais promis de ne pas ouvrir. Je n'eus pas avancé le pied pour entrer, qu'une odeur assez agréable, mais contraire à mon tempérament, me fit tomber évanoui. Néanmoins je revins à moi ; et au lieu de profiter de cet avertissement, de refermer la porte et de perdre pour jamais l'envie de satisfaire ma curiosité, j'entrai. Après avoir attendu quelque temps que le grand air eût modéré cette odeur, je n'en fus plus incommodé.

» Je trouvai un lieu vaste, bien voûté, et dont le pavé était parsemé de safran.

» Plusieurs flambeaux d'or massif, avec des bougies allumées qui rendaient l'odeur d'aloès et d'ambre gris, y servaient de lumière ; et cette illumination était encore augmentée par des lampes d'or et d'argent, remplies d'une huile composée de diverses

sortes d'odeur. Parmi un assez grand nombre d'objets qui attirèrent mon attention, j'aperçus un cheval noir, le plus beau et le mieux fait qu'on puisse voir au monde. Je m'approchai de lui pour le considérer de près ; je trouvai qu'il avait une selle et une bride d'or massif, d'un ouvrage excellent ; que son auge, d'un côté, était remplie d'orge mondé et de sesame (1), et de l'autre, d'eau de rose. Je le pris par la bride, et le tirai dehors pour le voir au jour. Je le montai, et voulus le faire avancer ; mais comme il ne branlait pas, je le frappai d'une houssine que j'avais ramassée dans son écurie magnifique. A peine eut-il senti le coup, qu'il se mit à hennir avec un bruit horrible ; puis étendant des ailes, dont je ne m'étais point aperçu, il s'éleva dans l'air à perte de vue. Je ne songeai plus qu'à me tenir ferme ; et, malgré la frayeur dont j'étais saisi, je ne me tenais point mal. Il reprit ensuite

(1) Plante dont la tige ressemble à celle du millet. On mange ces semences cuites dans du lait ; on les mange aussi grillées au four ou en galettes pétries avec du beurre ou de l'huile.

son vol vers la terre, et se posa sur le toit en terrasse d'un château, où, sans me donner le temps de mettre pied à terre, il me secoua si violemment, qu'il me fit tomber en arrière; et du bout de sa queue il me creva l'œil droit.

» Voilà de quelle manière je devins borgne. Je me souvins bien alors de ce que m'avaient prédit les dix jeunes seigneurs. Le cheval reprit son vol, et disparut. Je me relevai, fort affligé du malheur que j'avais cherché moi-même. Je marchai sur la terrasse, la main sur mon œil, qui me faisait beaucoup de douleur. Je descendis, et me trouvai dans un salon qui me fit connaître par dix sofas disposés en rond, et un autre moins élevé au milieu, que ce château était celui d'où j'avais été enlevé par le Roc.

• » Les dix jeunes seigneurs borgnes n'étaient pas dans le salon. Je les y attendis, et ils arrivèrent peu de temps après avec le vieillard. Ils ne parurent pas étonnés de me revoir, ni de la perte de mon œil. « Nous sommes bien fâchés, me dirent-ils, de ne pouvoir vous féliciter sur votre retour de la manière que nous le souhaiterions; mais

•

nous ne sommes pas la cause de votre malheur. » « J'aurais tort de vous en accuser, leur répondis-je ; je me le suis attiré moi-même, et je m'en impute toute la faute. » « Si la consolation des malheureux, reprirent-ils, est d'avoir des semblables, notre exemple peut vous en fournir un sujet. Tout ce qui vous est arrivé, nous est arrivé aussi. Nous avons goûté toutes sortes de plaisirs pendant une année entière ; et nous aurions continué de jouir du même bonheur, si nous n'eussions pas ouvert la porte d'or pendant l'absence des princesses. Vous n'avez pas été plus sage que nous, et vous avez éprouvé la même punition. Nous voudrions bien vous recevoir parmi nous pour faire la pénitence que nous faisons, et dont nous ne savons pas de combien sera la durée ; mais nous vous avons déjà déclaré les raisons qui nous en empêchent. C'est pourquoi retirez-vous ; allez à la cour de Bagdad, vous y trouverez celui qui doit décider de votre destinée. »

» Ils m'enseignèrent la route que je devais tenir, et je me séparai d'eux. Je me fis raser en chemin la barbe et les sourcils,

et pris l'habit de Calender. Il y a long-temps que je marche. Enfin, je suis arrivé aujourd'hui dans cette ville à l'entrée de la nuit. J'ai rencontré à la porte ces Calenders mes confrères, tous étrangers comme moi. Nous avons été tous trois fort surpris de nous voir borgnes du même œil; mais nous n'avons pas eu le temps de nous entretenir de cette disgrâce qui nous est commune. Nous n'avons eu, madame, que celui de venir implorer le secours que vous nous avez généreusement accordé. »

Le troisième Calender ayant achevé de raconter son histoire, Zobéïde prit la parole, et s'adressant à lui et à ses confrères : « Allez, leur dit-elle, vous êtes libres tous trois, retirez-vous où il vous plaira. » Mais l'un d'entre eux lui répondit : « Madame, nous vous supplions de nous pardonner notre curiosité, et de nous permettre d'entendre l'histoire de ces seigneurs qui n'ont pas encore parlé. Alors la dame se tournant du côté du calife, du visir Giafar, et de Mesrour, qu'elle ne connaissait pas pour ce qu'ils étaient, leur dit : « C'est à vous à me raconter votre histoire, parlez. »

Le grand-visir Giafar, qui avait toujours

porté la parole, répondit encore à Zobéide :
« Madame, pour vous obéir, nous n'avons qu'à répéter ce que nous avons déjà dit avant que d'entrer chez vous. Nous sommes, poursuivit-il, des marchands de Moussoul, et nous venons à Bagdad négocier nos marchandises qui sont en magasin dans un khan où nous sommes logés. Nous avons dîné aujourd'hui avec plusieurs autres personnes de notre profession, chez un marchand de cette ville, lequel, après nous avoir régales de mets délicats et de vins exquis, a fait venir des danseurs et des danseuses, avec des chanteurs et des joueurs d'instrumens. Le grand bruit que nous faisons tous ensemble, a attiré le guet qui a arrêté une partie des gens de l'assemblée. Pour nous, par bonheur, nous nous sommes sauvés; mais comme il était déjà tard, et que la porte de notre khan était fermée, nous ne savions où nous retirer. Le hasard a voulu que nous ayons passé par votre rue, et que nous ayons entendu qu'on se réjouissait chez vous; cela nous a déterminés à frapper à votre porte. Voilà, madame, le compte que nous avons à vous rendre pour obéir à vos ordres. »

Zobéïde , après avoir écouté ce discours , semblait hésiter sur ce qu'elle devait dire. De quoi les Calenders s'apercevant , la supplièrent d'avoir pour les trois marchands de Moussoul la même bonté qu'elle avait eue pour eux. « Hé bien , leur dit-elle , j'y consens ; je veux que vous m'ayez tous la même obligation. Je vous fais grâce ; mais c'est à condition que vous sortirez tous de ce logis présentement , et que vous vous retirerez où il vous plaira. » Zobéïde ayant donné cet ordre d'un ton qui marquait qu'elle voulait être obéie , le calife , le visir , Mesrour , les trois Calenders et le porteur sortirent sans répliquer ; car la présence des sept esclaves armés les tenait en respect. Lorsqu'ils furent hors de la maison , et que la porte fut fermée , le calife dit aux Calenders , sans leur faire connaître qui il était : « Et vous , seigneurs , qui êtes étrangers , et nouvellement arrivés en cette ville , de quel côté allez-vous présentement qu'il n'est pas jour encore ? » « Seigneur , lui répondirent-ils , c'est là ce qui nous embarrasse. » « Suivez-nous , reprit le calife , nous allons vous tirer d'embarras. » Après avoir achevé ces paroles , il parla bas au

visir, et lui dit : « Conduisez-les chez vous, et demain matin vous me les amenez. Je veux faire écrire leurs histoires ; elles méritent bien d'avoir place dans les annales de mon règne. »

Le visir Giafar emmena avec lui les trois Calenders ; le porteur se retira dans sa maison, et le calife, accompagné de Mesrour, se rendit à son palais. Il se coucha ; mais il ne put fermer l'œil, tant il avait l'esprit agité de toutes les choses extraordinaires qu'il avait vues et entendues. Il était surtout fort en peine de savoir qui était Zobéide, quel sujet elle pouvait avoir de maltraiter les deux chiennes noires, et pourquoi Amine avait le sein meurtri. Le jour parut, qu'il était encore occupé de ces pensées. Il se leva, et se rendit dans la chambre où il tenait son conseil et donnait audience ; il s'assit sur son trône.

Le grand-visir arriva peu de temps après, et lui rendit ses respects à son ordinaire. « Visir, lui dit le calife, les affaires que nous aurions à régler présentement ne sont pas fort pressantes ; celles des trois dames et des deux chiennes noires l'est davantage.

Je n'aurai pas l'esprit en repos que je ne sois pleinement instruit de tant de choses qui m'ont surpris. Allez , faites venir ces dames , et amenez en même temps les Calenders. Partez , et souvenez-vous que j'attends impatiemment votre retour. »

Le visir , qui connaissait l'humeur vive et bouillante de son maître , se hâta de lui obéir. Il arriva chez les dames , et leur exposa d'une manière très-honnête l'ordre qu'il avait de les conduire au calife , sans toutefois leur parler de ce qui s'était passé la nuit chez elles. Les dames se couvrirent de leur voile , et partirent avec le visir , qui prit en passant chez lui les trois Calenders , qui avaient eu le temps d'apprendre qu'ils avaient vu le calife , et qu'ils lui avaient parlé sans le connaître. Le visir les mena au palais , et s'acquitta de sa commission avec tant de diligence , que le calife en fut fort satisfait. Ce prince , pour garder la bienséance devant tous les officiers de sa maison qui étaient présents , fit placer les trois dames derrière la portière de la salle qui conduisait à son appartement , et retint près de lui les trois Calenders , qui firent assez connaître par leurs respects ,

qu'ils n'ignoraient pas devant qui ils avaient l'honneur de paraître.

Lorsque les dames furent placées, le calife se tourna de leur côté, et leur dit : « Mesdames, en vous apprenant que je me suis introduit chez vous cette nuit, déguisé en marchand, je vais, sans doute, vous alarmer; vous craindrez de m'avoir offensé, et vous croirez peut-être que je ne vous ai fait venir ici que pour vous donner des marques de mon ressentiment; mais rassurez-vous : soyez persuadées que j'ai oublié le passé et que je suis même très-content de votre conduite. Je souhaiterais que toutes les dames de Bagdad eussent autant de sagesse que vous m'en avez fait voir. Je me souviendrai toujours de la modération que vous eûtes après l'incivilité que nous avons commise. J'étais alors marchand de Mous-soul; mais je suis à présent Haroun Alraschid, le cinquième calife de la glorieuse maison d'Abbas, qui tient la place de notre grand prophète. Je vous ai mandées seulement pour savoir de vous qui vous êtes, et vous demander pour quel sujet l'une de vous, après avoir maltraité les deux chiennes noires, a pleuré avec elles. Je ne suis pas

moins curieux d'apprendre pourquoi une autre a le sein tout couvert de cicatrices. »

Quoique le calife eût prononcé ces paroles très-distinctement, et que les trois dames les eussent entendues, le visir Giafar, par un air de cérémonie, ne laissa pas de les leur répéter....

« Mais, sire, dit Scheherazade, il est jour. Si votre majesté veut que je lui raconte la suite, il faut qu'elle ait la bonté de prolonger encore ma vie jusqu'à demain. » Le sultan y consentit, jugeant bien que Scheherazade lui conterait l'histoire de Zobéïde, qu'il n'avait pas peu d'envie d'entendre.

LXIII^e. NUIT.

« **M**A chère sœur, s'écria Dinarzade sur la fin de la nuit, dites-nous, je vous en conjure, l'histoire de Zobéïde, car cette dame la raconta sans doute au calife. » « Elle » n'y manqua pas, répondit Scheherazade. » Dès que le prince l'eut rassurée par le discours qu'il venait de faire, elle lui donna de cette sorte la satisfaction qu'il lui demandait :

HISTOIRE

DE ZOBÉIDE.

« **COMMANDEUR** des croyans, dit-elle, l'histoire que j'ai à raconter à votre majesté est une des plus surprenantes dont on ait jamais ouï parler. Les deux chiennes noires et moi, sommes trois sœurs nées d'une même mère et d'un même père; et je vous dirai par quel accident étrange elles ont été changées en chiennes. Les deux dames qui demeurent avec moi, et qui sont ici présentes, sont aussi mes sœurs de même père, mais d'une autre mère. Celle qui a le sein couvert de cicatrices, se nomme Amine; l'autre s'appelle Safie, et moi Zobéïde.

» Après la mort de notre père, le bien qu'il nous avait laissé fut partagé entre nous également; et lorsque mes deux dernières sœurs eurent reçu leur portion, elles se séparèrent et allèrent demeurer en particulier avec leur mère. Mes deux autres sœurs et moi restâmes avec la nôtre, qui

vivait encore , et qui depuis en mourant nous laissa à chacune mille sequins.

» Lorsque nous eûmes touché ce qui nous appartenait, mes deux aînées, car je suis la cadette, se marièrent, suivirent leurs maris, et me laissèrent seule. Peu de temps après leur mariage, le mari de la première vendit tout ce qu'il avait de biens et de meubles, et avec l'argent qu'il en put faire, et celui de ma sœur, ils passèrent tous deux en Afrique. Là, le mari dépensa en bonne chère et en débaûche tout son bien et celui que ma sœur lui avait apporté. Ensuite se voyant réduit à la dernière misère, il trouva un prétexte pour la répudier, et la chassa.

» Elle revint à Bagdad, non sans avoir souffert des maux incroyables dans un si long voyage. Elle revint se réfugier chez moi, dans un état si digne de pitié, qu'elle en aurait inspiré aux cœurs les plus durs. Je la reçus avec toute l'affection qu'elle pouvait attendre de moi. Je lui demandai pourquoi je la voyais dans une si malheureuse situation; elle m'apprit en pleurant la mauvaise conduite de son mari, et l'indigne traitement qu'il lui avait fait. Je fus touchée de son malheur, et j'en pleurai avec elle.

Je la fis ensuite entrer au bain, je lui donnai de mes propres habits, je lui dis : « Ma sœur, vous êtes mon aînée, et je vous regarde comme ma mère. Pendant votre absence, Dieu a béni le peu de bien qui m'est tombé en partage, et l'emploi que j'en fais à nourrir et à élever des vers à soie. Comptez que je n'ai rien qui ne soit à vous, et dont vous ne puissiez disposer comme moi-même. »

» Nous demeurâmes toutes deux et vécûmes ensemble pendant plusieurs mois en bonne intelligence. Comme nous nous entretenions souvent de notre troisième sœur, et que nous étions surprises de ne pas apprendre de ses nouvelles, elle arriva en aussi mauvais état que notre aînée. Son mari l'avait traitée de la même sorte; je la reçus avec la même amitié.

» Quelque temps après, mes deux sœurs, sous prétexte qu'elles m'étaient à charge, me dirent qu'elles étaient dans le dessein de se remarier. Je leur répondis que si elles n'avaient pas d'autres raisons que celle de m'être à charge, elles pouvaient continuer de demeurer avec moi en toute sûreté; que mon bien suffisait pour nous entretenir toutes

trois d'une manière conforme à notre condition. « Mais , ajoutai-je , je crains plutôt que vous n'ayez véritablement envie de vous remarier. Si cela était , je vous avoue que j'en serais fort étonnée. Après l'expérience que vous avez eue du peu de satisfaction qu'on a dans le mariage , y pouvez-vous penser , une seconde fois ? Vous savez combien il est rare de trouver un mari parfaitement honnête homme. Croyez-moi , continuons de vivre ensemble le plus agréablement qu'il nous sera possible. »

» Tout ce que je leur dis fut inutile. Elles avaient pris la résolution de se remarier ; elles l'exécutèrent. Mais elles revinrent me trouver au bout de quelques mois , et me firent mille excuses de n'avoir pas suivi mon conseil. « Vous êtes notre cadette , me dirent-elles , mais vous êtes plus sage que nous. Si vous voulez bien nous recevoir encore dans votre maison, et nous regarder comme vos esclaves , il ne nous arrivera plus de faire une si grande faute. » « Mes chères sœurs , leur répondis-je , je n'ai point changé à votre égard depuis notre dernière séparation, revenez et jouissez avec moi de ce que j'ai. » Je les embrassai , et

nous demeurâmes ensemble comme auparavant.

» Il y avait un an que nous vivions dans une union parfaite; et voyant que Dieu avait béni mon petit fonds, je formai le dessein de faire un voyage par mer, et de hasarder quelque chose dans le commerce. Pour cet effet, je me rendis avec mes deux sœurs à Balsora, où j'achetai un vaisseau tout équipé, que je chargeai de marchandises que j'avais fait venir de Bagdad. Nous mîmes à la voile avec un vent favorable, et nous sortîmes bientôt du golfe Persique. Quand nous fûmes en pleine mer, nous prîmes la route des Indes; et après vingt jours de navigation, nous vîmes terre. C'était une montagne fort haute, au pied de laquelle nous aperçûmes une ville de grande apparence. Comme nous avions le vent frais, nous arrivâmes de bonne heure au port, et nous y jetâmes l'ancre.

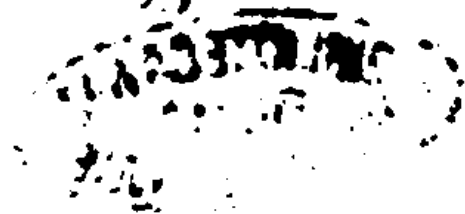
» Je n'eus pas la patience d'attendre que mes sœurs fussent en état de m'accompagner; je me fis débarquer seule, et j'allai droit à la porte de la ville. J'y vis une garde nombreuse de gens assis, et d'autres qui étaient debout avec un bâton à la main.



Mais ils avaient tous l'air si hideux, que j'en fus effrayée. Remarquant toutefois qu'ils étaient immobiles, et qu'ils ne remuaient pas même les yeux, je me rassurai; et m'étant approchée d'eux, je reconnus qu'ils étaient pétrifiés.

» J'entrai dans la ville et passai par plusieurs rues où il y avait des hommes d'espace en espace dans toutes sortes d'attitudes; mais ils étaient tous sans mouvement et pétrifiés. Au quartier des marchands, je trouvai la plupart des boutiques fermées, et j'aperçus dans celles qui étaient ouvertes, des personnes aussi pétrifiées. Je jetai la vue sur les cheminées, et n'en voyant pas sortir de fumée, cela me fit juger que tout ce qui était dans les maisons, de même que ce qui était dehors, était changé en pierres.

» Etant arrivée dans une vaste place au milieu de la ville, je découvris une grande porte couverte de plaques d'or, et dont les deux battans étaient ouverts. Une portière d'étoffe de soie paraissait tirée devant, et l'on voyait une lampe suspendue au-dessus de la porte. Après avoir considéré le bâtiment, je ne doutai pas que ce ne fût le pa-



lais du prince qui régnait en ce pays-là. Mais fort étonnée de n'avoir rencontré aucun être vivant, j'allai jusque-là, dans l'espérance d'en trouver quelqu'un. Je levai la portière; et, ce qui augmenta ma surprise, je ne vis sous le vestibule que quelques portiers ou gardes pétrifiés, les uns debout, et les autres assis, ou à demi couchés.

» Je traversai une grande cour, où il y avait beaucoup de monde : les uns semblaient aller, et les autres venir, et néanmoins ils ne bougeaient de leur place, parce qu'ils étaient pétrifiés comme ceux que j'avais déjà vus. Je passai dans une seconde cour, et de celle-là dans une troisième; mais ce n'était partout qu'une solitude, et il y régnait un silence affreux.

» M'étant avancée dans une quatrième cour, je vis en face un très-beau bâtiment dont les fenêtres étaient fermées d'un treillis d'or massif. Je jugeai que c'était l'appartement de la reine. J'y entrai. Il y avait dans une grande salle plusieurs eunuques noirs pétrifiés. Je passai ensuite dans une chambre très-richement meublée, où j'aperçus une dame aussi changée en pierre. Je reconnus

que c'était la reine à une couronne d'or qu'elle avait sur la tête, et un collier de perles très-rondes et plus grosses que des noisettes. Je les examinai de près, et il me parut qu'on ne pouvait rien voir de plus beau.

» J'admirai quelque temps les richesses et la magnificence de cette chambre, et surtout le tapis de pied, les coussins et le sofa garni d'une étoffe des Indes à fond d'or, avec des figures d'hommes et d'animaux en argent trait d'un travail admirable.....

Scheherazade aurait continué de parler; mais la clarté du jour vint mettre fin à sa narration. Le sultan fut charmé de ce récit. « Il faut, dit-il en se levant, que je sache à quoi aboutira cette étonnante pétrification d'hommes. »

LXIV^e. NUIT.

DINARZADE, qui avait pris beaucoup de plaisir au commencement de l'histoire de Zobéïde, ne manqua pas d'appeler la sultane avant le jour, en la suppliant de lui apprendre ce que fit encore Zobéïde dans

ce palais singulier où elle était entrée. Voici, répondit Scheherazade, comment cette dame continua de raconter son histoire au calife :

« Sire, dit-elle, de la chambre de la reine pétrifiée je passai dans plusieurs autres appartemens et cabinets propres et magnifiques, qui me conduisirent dans une chambre d'une grandeur extraordinaire, où il y avait un trône d'or massif, élevé de quelques degrés, et enrichi de grosses émeraudes enchâssées, et sur le trône, un lit d'une riche étoffe, sur laquelle éclatait une broderie de perles. Ce qui me surprit plus que tout le reste, ce fut une lumière brillante qui partait de dessus ce lit. Curieuse de savoir ce qui la rendait, je montai; et avançant la tête, je vis sur un petit tabouret un diamant gros comme un œuf d'autruche, et si parfait, que je n'y remarquai nul défaut. Il brillait tellement, que je ne pouvais en soutenir l'éclat en le regardant au jour.

» Il y avait au chevet du lit, de l'un et de l'autre côté, un flambeau allumé dont je ne compris pas l'usage. Cette circonstance néanmoins me fit juger qu'il y avait

quelqu'un de vivant dans ce superbe palais ; car je ne pouvais croire que ces flambeaux pussent s'entretenir allumés d'eux-mêmes. Plusieurs autres singularités m'arrêtèrent dans cette chambre, que le seul diamant dont je viens de parler rendait inestimable.

» Comme toutes les portes étaient ouvertes ou poussées seulement, je parcourus encore d'autres appartemens aussi beaux que ceux que j'avais déjà vus. J'allai jusqu'aux offices et aux garde-meubles qui étaient remplis de richesses infinies, et je m'occupai si fort de toutes ces merveilles, que je m'oubliai moi-même. Je ne pensais plus ni à mon vaisseau, ni à mes sœurs ; je ne songeais qu'à satisfaire ma curiosité. Cependant la nuit s'approchait, et son approche m'avertissant qu'il était temps de me retirer, je voulus reprendre le chemin des cours par où j'étais venue ; mais il ne me fut pas aisé de le retrouver. Je m'égarai dans les appartemens ; et me trouvant dans la grande chambre où était le trône, le lit, le gros diamant et les flambeaux allumés, je résolus d'y passer la nuit, et de remettre au lendemain de grand matin à regagner

mon vaisseau. Je me jetai sur le lit, non sans quelque frayeur de me voir seule dans un lieu si désert, et ce fut sans doute cette crainte qui m'empêcha de dormir.

» Il était environ minuit, lorsque j'entendis la voix comme d'un homme qui lisait l'Alcoran de la même manière et du ton que nous avons coutume de le lire dans nos temples. Cela me donna beaucoup de joie. Je me levai aussitôt, et prenant un flambeau pour me conduire, j'allai de chambre en chambre du côté où j'entendais la voix. Je m'arrêtai à la porte d'un cabinet d'où je ne pouvais douter qu'elle ne partît. Je posai le flambeau à terre, et regardant par une fente, il me parut que c'était un oratoire. En effet, il y avait, comme dans nos temples, une niche qui marquait où il fallait se tourner pour faire la prière, des lampes suspendues et allumées, et deux chandeliers avec de gros cierges de cire blanche, allumés de même.

» Je vis aussi un petit tapis étendu, de la forme de ceux qu'on étend chez nous pour se poser dessus et faire sa prière. Un jeune homme de bonne mine assis sur ce tapis, récitait avec grande attention l'Alcoran qui

était posé devant lui sur un petit pupitre. A cette vue, ravie d'admiration, je cherchais en mon esprit comment il se pouvait faire qu'il fût le seul vivant dans une ville où tout le monde était pétrifié, et je ne doutais pas qu'il n'y eût en cela quelque chose de très-merveilleux.

» Comme la porte n'était que poussée, je l'ouvris; j'entrai, et me tenant debout devant la niche, je fis cette prière à haute voix : « Louange à Dieu qui nous a favorisés d'une heureuse navigation ! Qu'il nous fasse la grâce de nous protéger de même jusqu'à notre arrivée en notre pays. Ecoutez-moi, seigneur, et exaucez ma prière. »

» Le jeune homme jeta les yeux sur moi, et me dit : « Ma bonne dame, je vous prie de me dire qui vous êtes, et ce qui vous a amenée en cette ville désolée. En récompense, je vous apprendrai qui je suis, ce qui m'est arrivé, pour quel sujet les habitants de cette ville sont réduits en l'état où vous les avez vus, et pourquoi moi seul je suis sain et sauf dans un désastre si épouvantable. »

» Je lui racontai en peu de mots d'où je

venais, ce qui m'avait engagée à faire ce voyage, et de quelle manière j'avais heureusement pris port après une navigation de vingt jours. En achevant, je le suppliai de s'acquitter à son tour de la promesse qu'il m'avait faite, et je lui témoignai combien j'étais frappée de la désolation affreuse que j'avais remarquée dans tous les endroits où j'avais passé.

» Ma chère dame, dit alors le jeune homme, donnez-vous un moment de patience..» A ces mots, il ferma l'Alcoran, le mit dans un étui précieux, et le posa dans la niche. Je pris ce temps-là pour le considérer attentivement, et je lui trouvai tant de grâce et de beauté, que je sentis des mouvemens que je n'avais jamais sentis jusqu'alors. Il me fit asseoir près de lui, et avant qu'il commençât son discours, je ne pus m'empêcher de lui dire d'un air qui lui fit connaître les sentimens qu'il m'avait inspirés : « Aimable seigneur, cher objet de mon âme, on ne peut attendre avec plus d'impatience que je l'attends, l'éclaircissement de tant de choses surprenantes qui ont frappé ma vue depuis le premier pas que j'ai fait pour entrer en cette ville; et ma

curiosité ne saurait être assez tôt satisfaite. Parlez, je vous en conjure; apprenez-moi par quel miracle vous êtes seul en vie parmi tant de personnes mortes d'une manière inouïe. »

Scheherazade s'interrompit en cet endroit, et dit à Schahriar : « Sire, votre majesté ne s'aperçoit peut-être pas qu'il est jour. Si je continuais de parler, j'abuserais de votre attention. » Le sultan se leva, résolu d'entendre, la nuit suivante, la suite de cette merveilleuse histoire.

LXV. NUIT.

DINARZADE pria sa sœur, le lendemain avant le jour, de reprendre l'histoire de Zobéïde, et de raconter ce qui se passa entr'elle et le jeune homme vivant qu'elle rencontra dans ce palais dont elle avait fait une si belle description. « Je vais vous satisfaire, répondit la sultane. » Zobéïde poursuivit son histoire dans ces termes :

« Madame, me dit le jeune homme, vous m'avez fait assez voir que vous avez la connaissance du vrai Dieu, par la prière que

vous venez de lui adresser. Vous allez entendre un effet très-remarquable de sa grandeur et de sa puissance. Je vous dirai que cette ville était la capitale d'un puissant royaume, dont le roi mon père portait le nom. Ce prince, toute sa cour, les habitants de la ville, et tout ses autres sujets étaient mages, adorateurs du feu, et de Nardoun, ancien roi des géans rebelles à Dieu.

« Quoique né d'un père et d'une mère idolâtres, j'ai eu le bonheur d'avoir dans mon enfance pour gouvernante une bonne dame musulmane, qui savait l'Acoran par cœur, et l'expliquait parfaitement bien. « Mon prince, me disait-elle souvent, il n'y a qu'un vrai Dieu. Prenez garde d'en reconnaître et d'en adorer d'autres. » Elle m'apprit à lire en arabe; et le livre qu'elle me donna pour m'exercer, fut l'Alcoran. Dès que je fus capable de raison, elle m'expliqua tous les points de cet excellent livre, et elle m'en inspirait tout l'esprit à l'insu de mon père et de tout le monde. Elle mourut; mais ce fut après m'avoir fait toutes les instructions dont j'avais besoin pour être pleinement convaincu des vérités

de la religion musulmane. Depuis sa mort, j'ai persisté constamment dans les sentimens qu'elle m'a fait prendre, et j'ai en horreur le faux dieu Nardoun et l'adoration du feu.

» Il y a trois ans et quelques mois qu'une voix bruyante se fit tout à coup entendre par toute la ville si distinctement, que personne ne perdit une de ces paroles qu'elle dit :

« Habitans , abandonnez le culte de Nardoun et du feu ; adorez le Dieu unique qui fait miséricorde. »

» La même voix se fit ouïr trois années de suite ; mais personne ne s'étant converti , le dernier jour de la troisième , à trois ou quatre heures du matin , tous les habitans généralement furent changés en pierres en un instant , chacun dans l'état et la posture où il se trouva. Le roi mon père éprouva le même sort : il fut métamorphosé en une pierre noire , tel qu'on le voit dans un endroit de ce palais , et la reine ma mère eut une pareille destinée.

» Je suis le seul sur qui Dieu n'ait pas fait tomber ce châtiment terrible. Depuis

ce temps-là, je continue de le servir avec plus de ferveur que jamais; et je suis persuadé, ma belle dame, qu'il vous envoie pour ma consolation : je lui en rends des grâces infinies; car je vous avoue que cette solitude m'est bien ennuyeuse. »

» Tout ce récit et particulièrement ces derniers mots, achevèrent de m'enflammer pour lui. « Prince, lui dis-je, il n'en faut pas douter, c'est la Providence qui m'a attirée dans votre port, pour vous présenter l'occasion de vous éloigner d'un lieu si funeste. Le vaisseau sur lequel je suis venue, peut vous persuader que je suis en quelque considération à Bagdad, où j'ai laissé d'autres biens assez considérables. J'ose vous offrir une retraite jusqu'à ce que le puissant Commandeur des croyans, le vicaire du grand prophète que vous reconnaissez, vous ait rendu tous les honneurs que vous méritez. Ce célèbre prince demeure à Bagdad; et il ne sera pas plutôt informé de votre arrivée en sa capitale, qu'il vous fera connaître qu'on n'implore pas en vain son appui. Il n'est pas possible que vous demeuriez davantage dans une ville où tous les objets doivent vous être insupportables.

Mon vaisseau est à votre service, et vous en pouvez disposer absolument. » Il accepta l'offre, et nous passâmes le reste de la nuit à nous entretenir de notre embarquement.

» Dès que le jour parut, nous sortîmes du palais, et nous nous rendîmes au port où nous trouvâmes mes sœurs, le capitaine et mes esclaves fort en peine de moi. Après avoir présenté mes sœurs au prince, je leur racontai ce qui m'avait empêchée de revenir au vaisseau le jour précédent, la rencontre du jeune prince, son histoire, et le sujet de la désolation d'une si belle ville.

» Les matelots employèrent plusieurs jours à débarquer les marchandises que j'avais apportées, et à embarquer à leur place tout ce qu'il y avait de plus précieux dans le palais en pierreries, en or et en argent. Nous laissâmes les meubles et une infinité de pièces d'orfèvrerie, parce que nous ne pouvions les emporter. Il nous aurait fallu plusieurs vaisseaux pour transporter à Bagdad toutes les richesses que nous avions devant les yeux.

» Après que nous eûmes chargé le vaisseau des choses que nous y voulûmes mettre, nous prîmes les provisions et l'eau dont

nous jugeâmes avoir besoin pour notre voyage. A l'égard des provisions, il nous en restait encore beaucoup de celles que nous avions embarquées à Balsora. Enfin nous mîmes à la voile avec un vent tel que nous pouvions le souhaiter.....

En achevant ces paroles, Scheherazade vit qu'il était jour. Elle cessa de parler, et le sultan se leva sans rien dire; mais il se proposa d'entendre jusqu'à la fin l'histoire de Zobéide et de ce jeune prince, conservé si miraculeusement.

LXVI. NUIT.

SUR la fin de la nuit suivante, Dinarzade, impatiente de savoir quel serait le succès de la navigation de Zobéide, appela la sultane. « Ma chère sœur, lui dit-elle, poursuivez de grâce l'histoire d'hier; dites-nous si le jeune prince et Zobéide arrivèrent heureusement à Bagdad. » « Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade. » Zobéide reprit ainsi son histoire, en s'adressant toujours au calife :

« Sire , dit-elle , le jeune prince , mes sœurs et moi , nous nous entretenions tous les jours agréablement ensemble ; mais , hélas , notre union ne dura pas long-temps ! Mes sœurs devinrent jalouses de l'intelligence qu'elles remarquèrent entre le jeune prince et moi , et me demandèrent un jour malicieusement ce que nous ferions de lui , lorsque nous serions arrivées à Bagdad. Je m'aperçus bien qu'elles ne me faisaient cette question que pour découvrir mes sentimens. C'est pourquoi , faisant semblant de tourner la chose en plaisanterie , je leur répondis que je le prendrais pour mon époux ; ensuite , me tournant vers le prince , je lui dis : « Mon prince , je vous supplie d'y consentir. D'abord que nous serons à Bagdad , mon dessein est de vous offrir ma personne pour être votre très-humble esclave , pour vous rendre mes services , et vous reconnaître pour le maître absolu de mes volontés. »

« Madame , répondit le prince , je ne sais si vous plaisantez ; mais pour moi , je vous déclare fort sérieusement devant mesdames vos sœurs , que dès ce moment j'accepte de bon cœur l'offre que vous me faites , non pas pour vous regarder comme

une esclave, mais comme une dame et ma maîtresse, et je ne prétends avoir aucun empire sur vos actions. » Mes sœurs changèrent de couleur à ce discours, et je remarquai depuis ce temps-là qu'elles n'avaient plus pour moi les mêmes sentimens qu'auparavant.

» Nous étions dans le golfe Persique, et nous approchions de Balsora, où, avec le bon vent que nous avions toujours, j'espérais que nous arriverions le lendemain. Mais la nuit, pendant que je dormais, mes sœurs prirent leur temps, et me jetèrent à la mer; elles traitèrent de la même sorte le prince, qui fut noyé. Je me soutins quelques momens sur l'eau; et par bonheur, ou plutôt par miracle, je trouvai fond. Je m'avançai vers une noirceur qui me paraissait terre, autant que l'obscurité me permettait de la distinguer. Effectivement je gagnai une plage; et le jour me fit connaître que j'étais dans une petite île déserte, située environ à vingt milles de Balsora. J'eus bientôt fait sécher mes habits au soleil; et en marchant, je remarquai plusieurs sortes de fruits et même de l'eau douce; ce

qui me donna quelque espérance que je pourrais conserver ma vie.

» Je me reposais à l'ombre, lorsque je vis un serpent ailé fort gros et fort long, qui s'avavançait vers moi en se démenant à droite et à gauche, et tirant la langue; cela me fit juger que quelque mal le pressait. Je me levai; et m'apercevant qu'il était suivi d'un autre serpent plus gros, qui le tenait par la queue, et faisait ses efforts pour le dévorer, j'en eus pitié. Au lieu de fuir, j'eus la hardiesse et le courage de prendre une pierre qui se trouva par hasard auprès de moi; je la jetai de toute ma force contre le plus gros serpent; je le frappai à la tête, et l'écrasai. L'autre, se sentant en liberté, ouvrit aussitôt ses ailes, et s'en-vola; je le regardai long-temps en l'air comme une chose extraordinaire; mais l'ayant perdu de vue, je me rassis à l'ombre dans un autre endroit, et je m'endormis.

» A mon réveil, imaginez-vous quelle fut ma surprise de voir près de moi une femme noire, qui avait des traits vifs et agréables, et qui tenait à l'attache deux chiennes de la même couleur. Je me mis

sur mon séant, et lui demandai qui elle était. « Je suis, me répondit-elle, le serpent que vous avez délivré de son cruel ennemi, il n'y a pas long-temps. J'ai cru ne pouvoir mieux reconnaître le service important que vous m'avez rendu, qu'en faisant l'action que je viens de faire. J'ai su la trahison de vos sœurs; et pour vous en venger, d'abord que j'ai été libre par votre généreux secours, j'ai appelé plusieurs de mes compagnes, qui sont fées comme moi; nous avons transporté toute la charge de votre vaisseau dans vos magasins de Bagdad, après quoi nous l'avons submergé. Ces deux chiennes noires sont vos deux sœurs, à qui j'ai donné cette forme. Ce châtiment ne suffit pas, et je veux que vous les traitiez encore de la manière que je vous dirai. »

» A ces mots, la fée m'embrassa étroitement d'un de ses bras, et les deux chiennes de l'autre, et nous transporta chez moi à Bagdad, où je vis dans mon magasin toutes les richesses dont mon vaisseau avait été chargé. Avant que de me quitter, elle me livra les deux chiennes, et me dit : « Sous peine d'être changée comme elles

» en chienne , je vous ordonne , de la part
» de celui qui confond les mers , de don-
» ner toutes les nuits cent coups de fouet
» à chacune de vos sœurs , pour les punir
» du crime qu'elles ont commis contre
» votre personne et contre le jeune prince
» qu'elles ont noyé. » Je fus obligée de lui
promettre que j'exécuterais son ordre.

» Depuis ce temps-là , je les ai traitées
chaque nuit, à regret, de la même manière
dont votre majesté a été témoin. Je leur
témoigne par mes pleurs avec combien de
douleurs et de répugnance je m'acquitte
d'un si cruel devoir , et vous voyez bien
qu'en cela je suis plus à plaindre qu'à
blâmer. S'il y a quelque chose qui me re-
garde , dont vous puissiez souhaiter d'être
informé , ma sœur Amine vous en donnera
l'éclaircissement par le récit de son his-
toire. »

Après avoir écouté Zobéïde avec admi-
ration, le calife fit prier par son grand-visir
l'agréable Amine de vouloir bien lui expli-
quer pourquoi elle était marquée de cica-
trices.....

« Mais , sire, dit Scheherazade en cet en-
droit, il est jour, et je ne dois pas arrêter

davantage votre majesté. » Schahriar, persuadé que l'histoire que Scheherazade avait à raconter, serait le dénouement des précédentes, dit en lui-même : « Il faut que je me donne le plaisir tout entier. » Il se leva, et résolut de laisser vivre encore la sultane ce jour-là.

LXVII. NUIT.

DINARZADE souhaitait passionnément d'entendre l'histoire d'Amine ; c'est pourquoi s'étant réveillée de très-bonne heure, elle conjura la sultane de lui apprendre pourquoi l'aimable Amine avait tout le sein couvert de cicatrices. « J'y consens, répondit Scheherazade ; » et pour ne pas perdre le temps, vous saurez qu'Amine, s'adressant au calife, commença son histoire dans ces termes :

HISTOIRE



D'AMINE.

« **COMMANDEUR** des croyans, dit-elle , pour ne pas répéter les choses dont votre majesté a déjà été instruite par l'histoire de ma sœur , je vous dirai que ma mère ayant pris une maison pour passer son veuvage en particulier , me donna en mariage , avec le bien que mon père m'avait laissé , à un des plus riches héritiers de cette ville.

» La première année de notre mariage n'était pas écoulée , que je demeurai veuve et en possession de tout le bien de mon mari , qui montait à quatre-vingt-dix mille sequins. Le revenu seul de cette somme suffisait de reste pour me faire passer ma vie fort honnêtement. Cependant , dès que les premiers six mois de mon deuil furent passés , je me fis faire dix habits différens , d'une si grande magnificence , qu'ils reve-

naient à mille sequins chacun, et je commençai au bout de l'année à les porter.

» Un jour que j'étais seule occupée à mes affaires domestiques, on me vint dire qu'une dame demandait à me parler. J'ordonnai qu'on la fit entrer. C'était une personne fort avancée en âge. Elle me salua en baisant la terre, et me dit en demeurant sur ses genoux : « Ma bonne dame, je vous supplie d'excuser la liberté que je prends de vous venir importuner : la confiance que j'ai en votre charité me donne cette hardiesse. Je vous dirai, mon honorable dame, que j'ai une fille orpheline qui doit se marier aujourd'hui, qu'elle et moi sommes étrangères, et que nous n'avons pas la moindre connaissance en cette ville. Cela nous donne de la confusion ; car nous voudrions faire connaître à la famille nombreuse avec laquelle nous allons faire alliance, que nous ne sommes pas des inconnues, et que nous avons quelque crédit. C'est pourquoi, ma charitable dame, si vous avez pour agréable d'honorer ces noces de votre présence, nous vous aurons d'autant plus d'obligation, que les dames de notre pays connaîtront que nous ne

sommes pas regardées ici comme des misérables, quand elles apprendront qu'une personne de votre rang n'aura pas dédaigné de nous faire un si grand bonheur. Mais, hélas, si vous rejetez ma prière, quelle mortification pour nous ! Nous ne savons à qui nous adresser. »

» Ce discours, que la pauvre dame entremêla de larmes, me toucha de compassion. « Ma bonne mère, lui dis-je, ne vous affligez pas ; je veux bien vous faire le plaisir que vous me demandez : dites-moi où il faut que j'aile ; je ne veux que le temps de m'habiller un peu proprement. « La vieille dame transportée de joie à cette réponse, fut plus prompte à me baiser les pieds, que je ne le fus à l'en empêcher. « Ma charitable dame, reprit-elle en se relevant, Dieu vous récompensera de la bonté que vous avez pour vos servantes, et comblera votre cœur de satisfaction, de même que vous en comblez le nôtre. Il n'est pas encore besoin que vous preniez cette peine ; il suffira que vous veniez avec moi sur le soir, à l'heure que je viendrai vous prendre. Adieu, madame, ajouta-t-elle, jusqu'à l'honneur de vous voir. »

» Aussitôt qu'elle m'eut quittée , je pris celui de mes habits qui me plaisait davantage, avec un collier de grosses perles , des bracelets , des bagues et des pendants d'oreilles de diamans les plus fins et les plus brillans. J'eus un pressentiment de ce qui me devait arriver.

» La nuit commençait à paraître , lorsque la vieille dame arriva chez moi , d'un air qui marquait beaucoup de joie. Elle me baisa la main , et me dit : « Ma chère dame , les parentes de mon gendre , qui sont les premières dames de la ville , sont assemblées. Vous viendrez quand il vous plaira : me voilà prête à vous servir de guide. » Nous partimes aussitôt ; elle marcha devant moi , et je la suivis avec un grand nombre de mes femmes esclaves proprement habillées. Nous nous arrêtâmes dans une rue fort large , nouvellement balayée et arrosée , à une grande porte éclairée par un fanal , dont la lumière me fit lire cette inscription qui était au-dessus de la porte , en lettres d'or : « *C'est ici la demeure éternelle des plaisirs et de la joie.* » La vieille dame frappa , et l'on ouvrit à l'instant.

» On me conduisit au fond de la cour ,

dans une grande salle , où je fus reçue par une jeune dame d'une beauté sans pareille. Elle vint au-devant de moi ; et après m'avoir embrassée et fait asseoir près d'elle dans un sofa , où il y avait un trône d'un bois précieux , rehaussé de diamans : Madame , me dit-elle , on vous a fait venir ici pour assister à des noces ; mais j'espère que ces noces seront autres que celles que vous vous imaginez. J'ai un frère , qui est le mieux fait et le plus accompli de tous les hommes ; il est si charmé du portrait qu'il a entendu faire de votre beauté , que son sort dépend de vous , et qu'il sera très-malheureux , si vous n'avez pitié de lui. Il sait le rang que vous tenez dans le monde ; et je puis vous assurer que le sien n'est pas indigne de votre alliance. Si mes prières , madame , peuvent quelque chose sur vous , je les joins aux siennes , et vous supplie de ne pas rejeter l'offre qu'il vous fait de vous recevoir pour femme. »

» Depuis la mort de mon mari , je n'avais pas encore eu la pensée de me remarier ; mais je n'eus pas la force de refuser une si belle personne. D'abord que j'eus consenti à la chose par un silence accom-

pagné d'une rougeur qui parut sur mon visage , la jeune dame frappa des mains : un cabinet s'ouvrit aussitôt , et il en sortit un jeune homme d'un air si majestueux , et qui avait tant de grâce , que je m'estimai heureuse d'avoir fait une si belle conquête. Il prit place auprès de moi ; et je connus , par l'entretien que nous eûmes , que son mérite était encore au-dessus de ce que sa sœur m'en avait dit.

» Lorsqu'elle vit que nous étions contents l'un de l'autre , elle frappa des mains une seconde fois , et un cadi (1) entra , qui dressa notre contrat de mariage , le signa , et le fit signer aussi par quatre témoins qu'il avait amenés avec lui. La seule chose que mon nouvel époux exigea de moi , fut que je ne me ferais point voir, ni ne parlerais à aucun homme qu'à lui ; et il me jura qu'à cette condition j'aurais tout sujet d'être contente de lui. Notre mariage fut conclu et achevé de cette manière ; ainsi je fus la

(1) Ce mot vient du mot arabe *Kadi*, juge. C'est le nom qu'on donne aux juges des causes civiles, dans presque tout l'Orient. Ils font aussi les fonctions de notaire.

principale actrice des noces auxquelles j'avais été invitée seulement.

» Un mois après notre mariage , ayant besoin de quelqu'étoffe , je demandai à mon mari la permission de sortir pour aller faire cette emplette. Il me l'accorda , et je pris pour m'accompagner la vieille dame dont j'ai déjà parlé , qui était de la maison , et deux de mes femmes esclaves. Quand nous fâmes dans la rue des marchands , la vieille dame me dit : « Ma bonne maîtresse , puisque vous cherchez une étoffe de soie , il faut que je vous mène chez un jeune marchand que je connais ici ; il en a de toutes sortes ; et sans vous fatiguer à courir de boutique en boutique , je puis vous assurer que vous trouverez chez lui ce que vous ne trouveriez pas ailleurs. » Je me laissai conduire , et nous entrâmes dans la boutique d'un jeune marchand assez bien fait. Je m'assis , et lui fis dire par la vieille dame de me montrer les plus belles étoffes de soie qu'il eût. La vieille voulait que je lui fisse la demande moi-même ; mais je lui dis qu'une des conditions de mon mariage était de ne parler à aucun homme qu'à mon mari , et que je ne devais pas y contrevenir.

» Le marchand me montra plusieurs étoffes , dont l'une m'ayant agréé plus que les autres , je lui fis demander combien il l'estimait. Il répondit à la vieille : « Je ne la lui vendrai ni pour or, ni pour argent ; mais je lui en ferai un présent , si elle veut bien me permettre de la baiser à la joue. J'ordonnai à la vieille de lui dire qu'il était bien hardi de me faire cette proposition. Mais au lieu de m'obéir, elle me représenta que ce que le marchand demandait, n'était pas une chose fort importante ; qu'il ne s'agissait point de parler, mais seulement de présenter la joue , et que ce serait une affaire bientôt faite. J'avais tant d'envie d'avoir l'étoffe , que je fus assez simple pour suivre ce conseil. La vieille dame et mes femmes se mirent devant, afin qu'on ne me vît pas , et je me dévoilai ; mais au lieu de me baiser, le marchand me mordit jusqu'au sang. La douleur et la surprise furent telles , que j'en tombai évanouie , et je demeurai assez long-temps en cet état, pour donner au marchand celui de fermer sa boutique et de prendre la fuite. Lorsque je fus revenue à moi, je me sentis la joue tout ensanglantée. La vieille dame et mes femmes

avaient eu soin de le couvrir d'abord de mon voile , afin que le monde qui accourut ne s'aperçût de rien , et crût que ce n'était qu'une faiblesse qui m'avait prise.....

Scheherazade , en achevant ces dernières paroles , aperçut le jour , et se tut. Le sultan trouva ce qu'il venait d'entendre assez extraordinaire , et se leva , fort curieux d'en apprendre la suite.

LXVIII°. NUIT.

SCHEHERAZADE , adressant dès le matin la parole à Dinarzade : Voici , ma sœur , lui dit-elle , comment Amine reprit son histoire :

« La vieille qui m'accompagnait , poursuivit-elle , extrêmement mortifiée de l'accident qui m'était arrivé , tâcha de me rassurer. « Ma bonne maîtresse , me dit-elle , je vous demande pardon , je suis cause de ce malheur. Je vous ai amenée chez ce marchand , parce qu'il est de mon pays , et je ne l'aurais jamais cru capable d'une si grande méchanceté ; mais ne vous affligez

pas : ne perdons point de temps, retournons au logis ; je vous donnerai un remède qui vous guérira en trois jours si parfaitement, qu'il n'y paraîtra pas la moindre marque. » Mon évanouissement m'avait rendue si faible, qu'à peine pouvais-je marcher. J'arrivai néanmoins au logis ; mais je tombai une seconde fois en faiblesse en entrant dans ma chambre. Cependant la vieille m'appliqua son remède ; je revins à moi et me mis au lit.

» La nuit venue , mon mari arriva ; il s'aperçut que j'avais la tête enveloppée ; il me demanda ce que j'avais. Je répondis que c'était un mal de tête , et j'espérais qu'il en demeurerait là ; mais il prit une bougie , et voyant que j'étais blessée à la joue : « D'où vient cette blessure ? me dit-il. » Quoique je ne fusse pas fort criminelle , je ne pouvais pas me résoudre à lui avouer la chose : faire cet aveu à un mari , me paraissait choquer la bienséance. Je lui dis que comme j'allais acheter une étoffe de soie , avec la permission qu'il m'en avait donnée , un porteur, chargé de bois , avait passé si près de moi , dans une rue fort étroite, qu'un bâton m'avait fait une égra-

figure au visage, mais que c'était peu de chose.

» Cette raison mit mon mari en colère. « Cette action, me dit-il, ne demeurera pas impunie. Je donnerai demain ordre au lieutenant de police d'arrêter tous ces brutaux de porteurs, et de les faire tous pendre. » Dans la crainte que j'eus d'être cause de la mort de tant d'innocens, je lui dis : « Seigneur, je serais fâchée qu'on fit une si grande injustice ; gardez-vous bien de la commettre : je me croirais indigne de pardon, si j'avais causé ce malheur. » « Dites-moi donc sincèrement, reprit-il, ce que je dois penser de votre blessure. »

» Je lui repartis qu'elle m'avait été faite par l'inadvertance d'un vendeur de balais monté sur son âne ; qu'il venait derrière moi, la tête tournée d'un autre côté ; que son âne m'avait poussée si rudement, que j'étais tombée, et que j'avais donné de la joue contre du verre. « Cela étant, dit alors mon mari, le soleil ne se levera pas demain, que le grand-visir Giafar ne soit averti de cette insolence. Il fera mourir tous ces marchands de balais. » « Au nom de Dieu, seigneur, interrompis-je, je vous

supplie de leur pardonner, ils ne sont pas coupables. » « Comment donc, madame ! dit-il ; que faut-il que je croie ? Parlez, je veux absolument apprendre de votre bouche la vérité. » « Seigneur, lui répondis-je, il m'a pris un étourdissement, et je suis tombée ; voilà le fait. »

» A ces dernières paroles, mon époux perdit patience. « Ah ! s'écria-t-il, c'est trop long-temps écouter des mensonges ! » En disant cela, il frappa des mains, et trois esclaves entrèrent. « Tirez-la hors du lit, leur dit-il, étendez-la au milieu de la chambre. » Les esclaves exécutèrent son ordre ; et comme l'un me tenait par la tête, et l'autre par les pieds, il commanda au troisième d'aller prendre un sabre ; et quand il l'eut apporté : « Frappe, lui dit-il, coupe-lui le corps en deux, et va le jeter dans le Tigre ; qu'il serve de pâture aux poissons : c'est le châtiment que je fais aux personnes à qui j'ai donné mon cœur, et qui me manquent de foi. » Comme il vit que l'esclave ne se hâta pas d'obéir : « Frappe donc, continua-t-il ; qui t'arrête ? Qu'attends-tu ? » « Madame, me dit alors l'esclave, vous touchez au dernier moment de votre

vie : voyez s'il y a quelque chose dont vous vouliez disposer avant votre mort. »

» Je demandai la liberté de dire un mot. Elle me fut accordée. Je soulevai la tête, et regardant mon époux bien tendrement : « Hélas ! lui dis-je , en quel état me voilà réduite ! Il faut donc que je meure dans mes plus beaux jours ! » Je voulais poursuivre, mais mes larmes et mes soupirs m'en empêchèrent. Cela ne toucha pas mon époux : au contraire , il me fit des reproches , auxquels il eût été inutile de repartir. J'eus recours aux prières ; mais il ne les écouta pas, et il ordonna à l'esclave de faire son devoir. En ce moment, la vieille dame qui avait été nourrice de mon époux , entra ; et se jetant à ses pieds pour tâcher de l'apaiser : « Mon fils , lui dit-elle , pour prix de vous avoir nourri et élevé , je vous conjure de m'accorder sa grâce. Considérez que l'on tue celui qui tue , et que vous allez flétrir votre réputation , et perdre l'estime des hommes. Que ne diront-ils point d'une colère si sanglante ? » Elle prononça ces paroles d'un air si touchant , et elle les accompagna de tant de larmes , qu'elles firent une forte

impression sur mon époux. « Hé bien, dit-il à sa nourrice, pour l'amour de vous, je lui donne la vie; mais je veux qu'elle porte des marques qui la fassent souvenir de son crime. »

» A ces mots, un esclave, par son ordre, me donna de toute sa force, sur les côtes et sur la poitrine, tant de coups d'une petite canne pliante qui enlevait la peau et la chair, que j'en perdis connaissance. Après cela, il me fit porter par les mêmes esclaves, ministres de sa fureur, dans une maison où la vieille eut grand soin de moi. Je gardai le lit quatre mois. Enfin je guéris; mais les cicatrices que vous vîtes hier, contre mon intention, me sont restées depuis. Dès que je fus en état de marcher et de sortir, je voulus retourner à la maison que j'avais eue de mon premier mari; mais je n'y trouvais que la place. Mon second époux, dans l'excès de la colère, ne s'était pas contenté de la faire abattre, il avait fait même raser toute la rue où elle était située. Cette violence était sans doute inouïe; mais contre qui aurais-je fait ma plainte? L'auteur avait pris des mesures pour se cacher, et je n'ai pu le

connaître : d'ailleurs, quand je l'aurois connu, ne voyais-je pas bien que le traitement qu'on me faisait, partait d'un pouvoir absolu? Aurais-je osé m'en plaindre?

» Désolée, dépourvue de toutes choses, j'eus recours à ma chère sœur Zébéïde, qui vient de raconter son histoire à votre majesté, et je lui fis le récit de ma disgrâce. Elle me reçut avec sa bonté ordinaire, et m'exhorta à la supporter patiemment.

« Voilà quel est le monde, dit-elle, il nous ôte ordinairement nos biens, ou nos amis, ou nos amans, et souvent le tout ensemble. » En même temps, pour me prouver ce qu'elle me disait, elle me raconta la perte du jeune prince, causée par la jalousie de ses deux sœurs. Elle m'apprit ensuite de quelle manière elles avaient été changées en chien-nes. Enfin, après m'avoir donné mille marques d'amitié, elle me présenta ma cadette, qui s'était retirée chez elle après la mort de notre mère.

» Ainsi, remerciant Dieu de nous avoir toutes trois rassemblées, nous résolûmes de vivre libres sans nous séparer jamais. Il y a long-temps que nous menons cette vie tranquille; et comme je suis chargée

de la dépense de la maison , je me fais un plaisir d'aller moi-même faire les provisions dont nous avons besoin. J'en allai acheter hier , et les fis apporter par un porteur , homme d'esprit et d'humeur agréable , que nous retînmes pour nous divertir. Trois Calenders survinrent au commencement de la nuit , et nous prièrent de leur donner retraite jusqu'à ce matin. Nous les reçûmes à une condition qu'ils acceptèrent ; et après les avoir fait asseoir à notre table , ils nous régalaient d'un concert à leur mode , lorsque nous entendîmes frapper à notre porte. C'était trois marchands de Moussoul , de fort bonne mine , qui nous demandèrent la même grâce que les Calenders ; nous la leur accordâmes à la même condition. Mais ils ne l'observèrent ni les uns ni les autres ; néanmoins , quoique nous fussions en état aussi bien qu'en droit de les punir , nous nous contentâmes d'exiger d'eux le récit de leur histoire ; et nous bornâmes notre vengeance à les renvoyer ensuite , et à les priver de la retraite qu'ils nous avaient demandée. »

Le calife Haroun Alraschid fut très-content d'avoir appris ce qu'il voulait savoir ,

et témoigna publiquement l'admiration que lui causait tout ce qu'il venait d'entendre....

« Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour qui commence à paraître, ne me permet pas de raconter à votre majesté ce que fit le calife pour mettre fin à l'enchantement des deux chiennes noires. » Schahriar, jugeant que la sultane acheverait la nuit suivante l'histoire des cinq dames et des trois Calenders, se leva, et lui laissa encore la vie jusqu'au lendemain.

LXIX°. NUIT.

» Au nom de Dieu, ma sœur, s'écria Dinarzade avant le jour, je vous prie de nous raconter comment les deux chiennes noires reprirent leur première forme, et ce que devinrent les trois Calenders. » « Je vais satisfaire votre curiosité, répondit Scheherazade. » Alors, adressant son discours à Schahriar, elle poursuivit dans ces termes :

« Sire, le calife ayant satisfait sa curiosité, voulut donner des marques de sa gran-

deur et de sa générosité aux Calenders princes, et faire sentir aussi aux trois dames des effets de sa bonté. Sans se servir du ministère de son grand-visir, il dit lui-même à Zobéide : « Madame, cette fée qui se fit voir d'abord à vous en serpent, et qui vous a imposé une si rigoureuse loi, cette fée ne vous a-t-elle point parlé de sa demeure, ou plutôt ne vous promit-elle pas de vous revoir et de rétablir les deux chiennes en leur premier état? »

« Commandeur des croyans, répondit Zobéide, j'ai oublié de dire à votre majesté que la fée me mit entre les mains un petit paquet de cheveux, en me disant qu'un jour j'aurais besoin de sa présence, et qu'alors si je voulais seulement brûler deux brins de ces cheveux, elle serait à moi dans le moment, quand elle serait au delà du mont Caucase. » « Madame, reprit le calife, où est ce paquet de cheveux? » Elle repartit que depuis ce temps-là, elle avait eu grand soin de le porter toujours avec elle. En effet, elle le tira; et ouvrant un peu la portière qui la cachait, elle le lui montra. « Hé bien, répliqua le calife, faisons venir

la fée ; vous ne sauriez l'appeler plus à propos , puisque je le souhaite. »

» Zobéïde y ayant consenti , on apporta du feu , et Zobéïde mit dessus tout le paquet de cheveux. A l'instant même le palais s'ébranla , et la fée parut devant le calife , sous la figure d'une dame habillée très-magnifiquement. « Commandeur des croyans , dit-elle à ce prince , vous me voyez prête à recevoir vos commandemens. La dame qui vient de m'appeler par votre ordre , m'a rendu un service important. Pour lui en marquer ma reconnaissance , je l'ai vengée de la perfidie de ses sœurs , en les changeant en chiennes ; mais si votre majesté le désire , je vais leur rendre leur figure naturelle. »

» Belle fée , lui répondit le calife , vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir : faites-leur cette grâce ; après cela , je chercherai les moyens de les consoler d'une si rude pénitence ; mais auparavant , j'ai encore une prière à vous faire en faveur de la dame qui a été si cruellement maltraitée par un mari inconnu. Comme vous savez une infinité de choses , il est à croire que

vous n'ignorez pas celle-ci : obligez-moi de me nommer le barbare qui ne s'est pas contenté d'exercer sur elle une si grande cruauté, mais qui lui a même enlevé très-injustement tout le bien qui lui appartenait. Je m'étonne qu'une action si injuste, si inhumaine, et qui fait tort à mon autorité, ne soit pas venue jusqu'à moi.

« Pour faire plaisir à votre majesté, répliqua la fée, je remettrai les deux chiennes en leur premier état; je guérirai la dame de ses cicatrices, de manière qu'il ne paraîtra pas que jamais elle ait été frappée; et ensuite je vous nommerai celui qui l'a fait maltraiter ainsi. »

» Le calife envoya prendre les deux chiennes chez Zobéide; et lorsqu'on les eut amenées, on présenta une tasse pleine d'eau à la fée, qui l'avait demandée. Elle prononça dessus des paroles que personne n'entendit, et elle en jeta sur Amine et sur les deux chiennes. Elles furent changées en deux dames d'une beauté surprenante, et les cicatrices d'Amine disparurent. Alors la fée dit au calife : « Commandeur des croyans, il faut vous découvrir présepte-ment qui est l'époux inconnu que vous

cherchez. Il vous appartient de fort près , puisque c'est le prince Amin, votre fils aîné , frère du prince Mamoun , son cadet. Etant devenu passionnément amoureux de cette dame , sur le récit qu'on lui avait fait de sa beauté , il trouva un prétexte pour l'attirer chez lui , où il l'épousa. A l'égard des coups qu'il lui a fait donner , il est excusable en quelque façon. La dame son épouse avait eu un peu trop de facilité ; et les excuses qu'elle lui avait apportées , étaient capables de faire croire qu'elle avait fait plus de mal qu'il n'y en avait. C'est tout ce que je puis dire pour satisfaire votre curiosité. » En achevant ces paroles , elle salua le calife , et disparut.

» Ce prince rempli d'admiration, et content des changemens qui venaient d'arriver par son moyen , fit des actions dont il sera parlé éternellement. Il fit , premièrement, appeler le prince Amin, son fils, lui dit qu'il savait son mariage secret, et lui apprit la cause de la blessure d'Amine. Le prince n'attendit pas que son père lui parlât de la reprendre , il la reprit à l'heure même.

» Le calife déclara ensuite qu'il donnait

son cœur et sa main à Zobéide, et proposa les trois autres sœurs aux trois Calenders, fils de rois, qui les acceptèrent pour femmes avec beaucoup de reconnaissance. Le calife leur assigna à chacun un palais magnifique dans la ville de Bagdad; il les éleva aux premières charges de son empire, et les admit dans ses conseils. Le premier cadi de Bagdad, appelé avec des témoins, dressa les contrats de mariage; et le fameux calife Haroun Alraschid, en faisant le bonheur de tant de personnes qui avaient éprouvé des disgrâces incroyables, s'attira mille bénédictions. »

Il n'était pas jour encore lorsque Scheherazade acheva cette histoire, qui avait été tant de fois interrompue et continuée. Cela lui donna lieu d'en commencer une autre. Ainsi, adressant la parole au sultan, elle lui dit :

HISTOIRE

DE SINDBAD LE MARIN.

IRE, sous le règne de ce même calife Haroun Alraschid, dont je viens de par-

ler, il y avait à Bagdad un pauvre porteur qui se nommait Hindbad. Un jour qu'il faisait une chaleur excessive, il portait une charge très-pesante d'une extrémité de la ville à une autre. Comme il était fort fatigué du chemin qu'il avait déjà fait, et qu'il lui en restait encore beaucoup à faire, il arriva dans une rue où régnait un doux zéphyr, et dont le pavé était arrosé d'eau de rose. Ne pouvant désirer un vent plus favorable pour se reposer et reprendre de nouvelles forces, il posa sa charge à terre et s'assit dessus auprès d'une grande maison.

Il se sut bientôt très-bon gré de s'être arrêté en cet endroit; car son odorat fut agréablement frappé d'un parfum exquis de bois d'aloès et de pastilles, qui sortait par les fenêtres de cet hôtel, et qui, se mêlant avec l'odeur de l'eau de rose, achevait d'embaumer l'air. Outre cela, il ouït en dedans un concert de divers instrumens, accompagnés du ramage harmonieux d'un grand nombre de rossignols et d'autres oiseaux particuliers au climat de Bagdad. Cette gracieuse mélodie et la fumée de plusieurs sortes de viandes qui se faisaient sentir, lui firent juger qu'il y avait là quel-

que festin, et qu'on s'y réjouissait. Il voulut savoir qui demeurerait en cette maison, qu'il ne connaissait pas bien, parce qu'il n'avait pas eu occasion de passer souvent par cette rue. Pour satisfaire sa curiosité, il s'approcha de quelques domestiques qu'il vit à la porte, magnifiquement habillés, et demanda à l'un d'entre eux comment s'appelait le maître de cet hôtel. « Hé quoi, lui répondit le domestique, vous demeurez à Bagdad, et vous ignorez que c'est ici la demeure du seigneur Sindbad le marin, de ce fameux voyageur qui a parcouru toutes les mers que le soleil éclaire? » Le porteur, qui avait ouï parler des richesses de Sindbad, ne put s'empêcher de porter envie à un homme dont la condition lui paraissait aussi heureuse qu'il trouvait la sienne déplorable. L'esprit aigri par ses réflexions, il leva les yeux au ciel, et dit assez haut pour être entendu : « Puissant créateur de toutes choses, considérez la différence qu'il y a entre Sindbad et moi ; je souffre tous les jours mille fatigues et mille maux ; et j'ai bien de la peine à me nourrir, moi et ma famille, de mauvais pain d'orge, pendant que l'heureux Sind-

bad dépense avec profusion d'immenses richesses, et mène une vie pleine de délices. Qu'a-t-il fait pour obtenir de vous une destinée si agréable? Qu'ai-je fait pour en mériter une si rigoureuse? » En achevant ces paroles, il frappa du pied contre terre, comme un homme entièrement possédé de sa douleur et de son désespoir.

Il était encore occupé de ses tristes pensées, lorsqu'il vit sortir de l'hôtel un valet qui vint à lui, et qui, le prenant par le bras, lui dit : « Venez, suivez-moi, le seigneur Sindbad, mon maître, veut vous parler. »

Le jour qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade de continuer cette histoire; mais elle la reprit ainsi le lendemain :

LXX°. NUIT (1).

SIRE, votre majesté peut aisément s'imaginer qu'Hindbad ne fut pas peu surpris du

(1) Le lecteur ne trouvera plus à chaque nuit : *Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, etc.* Comme cette répétition a choqué plusieurs per-

compliment qu'on lui faisait. Après le discours qu'il venait de tenir, il avait sujet de craindre que Sindbad ne l'envoyât chercher pour lui faire quelque mauvais traitement; c'est pourquoi il voulut s'excuser sur ce qu'il ne pouvait abandonner sa charge au milieu de la rue; mais le valet de Sindbad l'assura qu'on y prendrait garde, et le pressa tellement sur l'ordre dont il était chargé, que le porteur fut obligé de se rendre à ses instances.

Le valet l'introduisit dans une grande salle, où il y avait un bon nombre de personnes autour d'une table couverte de toutes sortes de mets délicats. On voyait à la place d'honneur un personnage grave, bien fait et vénérable par une longue barbe blanche; et derrière lui, était debout une foule d'officiers et de domestiques fort empressés à le servir. Ce personnage était Sindbad. Le porteur, dont le trouble s'augmenta à la

sonnes d'esprit, on l'a retranchée pour s'accommoder à leur délicatesse. Le traducteur espère que les savans lui pardonneront l'infidélité qu'il fait en cela à son original, puisqu'il a d'ailleurs si religieusement conservé le caractère de ces Contes, et qu'il a rendu par-là son ouvrage digne de leur bibliothèque.

vue de tant de monde et d'un festin si superbe, salua la compagnie en tremblant. Sindbad lui dit de s'approcher; et après l'avoir fait asseoir à sa droite, il lui servit à manger lui-même, et lui fit donner à boire d'un excellent vin, dont le buffet était abondamment garni.

Sur la fin du repas, Sindbad, remarquant que ses convives ne mangeaient plus, prit la parole; et s'adressant à Hindbad, qu'il traita de frère, selon la coutume des Arabes lorsqu'ils se parlent familièrement, lui demanda comment il se nommait, et quelle était sa profession. « Seigneur, lui répondit-il, je m'appelle Hindbad. » « Je suis bien aise de vous voir, reprit Sindbad, et je vous réponds que la compagnie vous voit aussi avec plaisir; mais je souhaiterais d'apprendre de vous-même ce que vous disiez tantôt dans la rue. » Sindbad, avant que de se mettre à table, avait entendu tout son discours par la fenêtre; et c'était ce qui l'avait engagé à le faire appeler.

A cette demande, Hindbad, plein de confusion, baissa la tête, et repartit : « Seigneur, je vous avoue que ma lassitude m'avait mis en mauvaise humeur, et il m'est

échappé quelques paroles indiscreètes que je vous supplie de me pardonner. » « Oh ! ne croyez pas, reprit Sindbad , que je sois assez injuste pour en conserver du ressentiment. J'entre dans votre-situation ; au lieu de vous reprocher vos murmures , je vous plains ; mais il faut que je vous tire d'une erreur où vous me paraissiez être à mon égard. Vous vous imaginez , sans doute , que j'ai acquis sans peine et sans travail toutes les commodités et le repos dont vous voyez que je jouis ; désabusez-vous. Je ne suis parvenu à un état si heureux , qu'après avoir souffert, durant plusieurs années, tous les travaux du corps et de l'esprit que l'imagination peut concevoir. Oui, seigneurs, ajouta-t-il en s'adressant à toute la compagnie , je puis vous assurer que ces travaux sont si extraordinaires, qu'ils sont capables d'ôter aux hommes les plus avides de richesses, l'envie fatale de traverser les mers pour en acquérir. Vous n'avez peut-être entendu parler que confusement de mes étranges aventures, et des dangers que j'ai courus sur mer dans les sept voyages que j'ai faits ; et puisque l'occasion s'en présente , je vais vous en faire un rapport

70 LES MILLE ET UNE NUITS,
fidèle : je crois que vous ne serez pas fâchés de l'entendre. »

Comme Sindbad voulait raconter son histoire, particulièrement à cause du porteur, avant que de commencer, il ordonna qu'on fît porter la charge qu'il avait laissée dans la rue, au lieu où Hindbad marqua qu'il souhaitait qu'elle fût portée. Après cela, il parla dans ces termes :

PREMIER VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« J'AVAIS hérité de ma famille des biens considérables : j'en dissipai la meilleure partie dans les débauches de ma jeunesse ; mais je revins de mon aveuglement, et rentrant en moi-même, je reconnus que les richesses étaient périssables, et qu'on en voyait bientôt la fin quand on les ménageait aussi mal que je faisais. Je pensai de plus que je consumais malheureusement dans une vie déréglée, le temps, qui est la chose du monde la plus précieuse. Je considérai

encore que c'était la dernière et la plus déplorable de toutes les misères, que d'être pauvre dans la vieillesse. Je me souvins de ces paroles du grand Salomon, que j'avais autrefois oui dire à mon père : « Il est » moins fâcheux d'être dans le tombeau » que dans la pauvreté. »

» Frappé de toutes ces réflexions, je ramassai les débris de mon patrimoine. Je vendis à l'encan, en plein marché, tout ce que j'avais de meubles. Je me liai ensuite avec quelques marchands qui négociaient par mer. Je consultai ceux qui me parurent capables de me donner de bons conseils. Enfin, je résolus de faire profiter le peu d'argent qui me restait; et dès que j'eus pris cette résolution, je ne tardai guère à l'exécuter. Je me rendis à Balsora (1), où je m'embarquai avec plusieurs marchands sur un vaisseau que nous avions équipé à frais communs.

» Nous mîmes à la voile, et prîmes la route des Indes orientales par le golfe Per-

(1) Ou Bassora, grande ville d'Asie, au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate, dans l'Irac arabe.

sique, qui est formé par les côtes de l'Arabie heureuse à la droite, et par celles de Perse à la gauche, et dont la plus grande largeur est de soixante-dix lieues, selon la commune opinion. Hors de ce golfe, la mer du Levant, la même que celle des Indes, est très-spacieuse : elle a, d'un côté, pour bornes les côtes d'Abyssinie, et quatre mille cinq cents lieues de longueur jusqu'aux îles de Vakvak (1). Je fus d'abord incommodé de ce qu'on appelle le mal de mer ; mais ma santé se rétablit bientôt, et depuis ce temps-là, je n'ai point été sujet à cette maladie.

» Dans le cours de notre navigation, nous abordâmes à plusieurs îles, et nous y vendîmes ou échangeâmes nos marchandises. Un jour que nous étions à la voile, le calme nous prit vis-à-vis une petite île presque à fleur d'eau, qui ressemblait à une prairie par sa verdure. Le capitaine fit plier les voiles, et permit de prendre terre

(1) Ces îles, selon les Arabes, sont au delà de la Chine, et ainsi appelées d'un arbre qui porte un fruit de ce nom. Ce sont probablement les îles du Japon.

aux personnes de l'équipage qui voulurent y descendre. Je fus du nombre de ceux qui y débarquèrent. Mais dans le temps que nous nous divertissions à boire et à manger, et à nous délasser de la fatigue de la mer, l'île trembla tout à coup, et nous donna une rude secousse...

A ces mots, Scheherazade s'arrêta, parce que le jour commençait à paraître. Elle reprit ainsi son discours sur la fin de la nuit suivante :

LXXI°. NUIT.

SIRE, Sindbad, poursuivant son histoire :
« On s'aperçut, dit-il, du tremblement de l'île dans le vaisseau, d'où l'on nous cria de nous rembarquer promptement; que nous allions tous périr; que ce que nous prenions pour une île, était le dos d'une baleine. Les plus diligens se sauvèrent dans la chaloupe, d'autres se jetèrent à la nage. Pour moi, j'étais encore sur l'île, ou plutôt sur la baleine, lorsqu'elle se plongea dans la mer, et je n'eus que le temps de

me prendre à une pièce de bois qu'on avait apportée du vaisseau pour faire du feu. Cependant le capitaine, après avoir reçu sur son bord les gens qui étaient dans la chaloupe, et recueilli quelques-uns de ceux qui nageaient, voulut profiter d'un vent frais et favorable qui s'était élevé; il fit hisser les voiles, et m'ôta par-là l'espérance de gagner le vaisseau.

» Je demeurai donc à la merci des flots, poussé tantôt d'un côté, et tantôt d'un autre; je disputai contre eux ma vie tout le reste du jour et de la nuit suivante. Je n'avais plus de force le lendemain, et je désespérais d'éviter la mort, lorsqu'une vague me jeta heureusement contre une île. Le rivage en était haut et escarpé; et j'aurais eu beaucoup de peine à y monter, si quelques racines d'arbres que la fortune semblait avoir conservées en cet endroit pour mon salut, ne m'en eussent donné le moyen. Je m'étendis sur la terre, où je demeurai à demi mort, jusqu'à ce qu'il fût grand jour et que le soleil parût.

» Alors, quoique je fusse très-faible à cause du travail de la mer, et parce que je n'avais pris aucune nourriture depuis le

jour précédent, je ne laissai pas de me traîner en cherchant des herbes bonnes à manger. J'en trouvai quelques-unes, et j'eus le bonheur de rencontrer une source d'eau excellente, qui ne contribua pas peu à me rétablir. Les forces m'étant revenues, je m'avançai dans l'île, marchant sans tenir de route assurée. J'entrai dans une belle plaine, où j'aperçus de loin un cheval qui paissait. Je portai mes pas de ce côté-là, flottant entre la crainte et la joie; car j'ignorais si je n'allais pas chercher ma perte plutôt qu'une occasion de mettre ma vie en sûreté. Je remarquai en approchant que c'était une cavale attachée à un piquet. Sa beauté attira mon attention; mais pendant que je la regardais, j'entendis la voix d'un homme qui parlait sous terre. Un moment après, cet homme parut, vint à moi, et me demanda qui j'étais. Je lui racontai mon aventure; après quoi me prenant par la main, il me fit entrer dans une grotte, où il y avait d'autres personnes qui ne furent pas moins étonnées de me voir, que je l'étais de les trouver là.

» Je mangeai de quelques mets qu'ils me présentèrent; puis leur ayant demandé ce

qu'ils faisaient dans un lieu qui me paraissait si désert, ils répondirent qu'ils étaient palefreniers du roi Mihrage, souverain de cette île; que chaque année, dans la même saison, ils avaient coutume d'y amener les cavales du roi, qu'ils attachaient de la manière que je l'avais vu, pour les faire couvrir par un cheval marin qui sortait de la mer; que le cheval marin, après les avoir couvertes, se mettait en état de les dévorer; mais qu'ils l'en empêchaient par leurs cris, et l'obligeaient à rentrer dans la mer; que les cavales étant pleines, ils les ramenaient, et que les chevaux qui en naissaient, étaient destinés pour le roi, et appelés chevaux marins. Ils ajoutèrent qu'ils devaient partir le lendemain, et que si je fusse arrivé un jour plus tard, j'aurais péri infailliblement, parce que les habitations étaient éloignées, et qu'il m'eût été impossible d'y arriver sans guide.

» Tandis qu'ils m'entretenaient ainsi, le cheval marin sortit de la mer, comme ils me l'avaient dit, se jeta sur la cavale, la couvrit, et voulut ensuite la dévorer; mais au grand bruit que firent les palefreniers, il lâcha prise, et alla se replonger dans la mer.

» Le lendemain, ils reprirént le chemin de la capitale de l'île avec les cavales , et je les accompagnai. A notre arrivée , le roi Mihrage , à qui je fus présenté, me demanda qui j'étais, et par quelle aventure je me trouvais dans ses états. Dès que j'eus pleinement satisfait sa curiosité, il me témoigna qu'il prenait beaucoup de part à mon malheur. En même temps il ordonna qu'on eût soin de moi, et que l'on me fournît toutes les choses dont j'aurais besoin. Cela fut exécuté de manière que j'eus sujet de me louer de sa générosité et de l'exactitude de ses officiers.

» Comme j'étais marchand , je fréquentai les gens de ma profession. Je recherchais particulièrement ceux qui étaient étrangers, tant pour apprendre d'eux des nouvelles de Bagdad, que pour en trouver quelqu'un avec qui je pusse y retourner ; car la capitale du roi Mihrage est située sur le bord de la mer , et a un beau port, où il aborde tous les jours des vaisseaux de différens endroits du monde. Je cherchais aussi la compagnie des savans des Indes , et je prenais plaisir à les entendre parler ; mais cela ne m'empêchait pas de faire ma cour

au roi très-régulièrement, ni de m'entretenir avec des gouverneurs et des petits rois, ses tributaires, qui étaient auprès de sa personne. Ils me faisaient mille questions sur mon pays; et, de mon côté, voulant m'instruire des mœurs et des lois de leurs états, je leurs demandais tout ce qui me semblait mériter ma curiosité.

» Il y a sous la domination du roi Mihrage une île qui porte le nom de Cassel. On m'avait assuré qu'on y entendait toutes les nuits un son de timbales; ce qui a donné lieu à l'opinion qu'ont les matelots, que Degial y fait sa demeure (1). Il me prit envie d'être témoin de cette merveille, et je vis dans mon voyage des poissons longs de cent et deux cents coudées, qui font plus de peur que de mal. Ils sont si timides, qu'on les fait fuir en frappant sur des ais. Je remarquai d'autres poissons qui n'étaient que d'une coudée, et qui ressemblaient par la tête à des hiboux.

» A mon retour, comme j'étais un jour sur le port, un navire y vint aborder. Dès qu'il fut à l'ancre, on commença à déchar-

(1) Degial ou l'Ante-Christ.

ger les marchandises ; et les marchands à qui elles appartenaient, les faisaient transporter dans les magasins. En jetant les yeux sur quelques ballots et sur l'écriture qui marquait à qui ils étaient, je vis mon nom dessus. Après les avoir attentivement examinés, je ne doutai pas que ce ne fussent ceux que j'avais fait charger sur le vaisseau où je m'étais embarqué à Balsora. Je reconnus même le capitaine ; mais comme j'étais persuadé qu'il me croyait mort, je l'abordai, et lui demandai à qui appartenaient les ballots que je voyais. « J'avais sur mon bord, me répondit-il, un marchand de Bagdad, qui se nommait Sindbad. Un jour que nous étions près d'une île, à ce qu'il nous paraissait, il mit pied à terre avec plusieurs passagers dans cette île prétendue, qui n'était autre chose qu'une baleine d'une grosseur énorme, qui s'était endormie à fleur d'eau. Elle ne se sentit pas plutôt échauffée par le feu qu'on avait allumé sur son dos pour faire la cuisine, qu'elle commença à se mouvoir et à s'enfoncer dans la mer. La plupart des personnes qui étaient dessus, se noyèrent, et le malheureux Sindbad fut de ce nombre.

Ces ballots étaient à lui, et j'ai résolu de les négocier, jusqu'à ce que je rencontre quelqu'un de sa famille à qui je puisse rendre le profit que j'aurai fait avec le principal. » « Capitaine, lui dis-je alors, je suis ce Sindbad que vous croyez mort, et qui ne l'est pas : ces ballots sont mon bien et ma marchandise..... »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit ; mais elle continua le lendemain de cette sorte :

LXXII. NUIT.

SINDBAD, poursuivant son histoire, dit à la compagnie :

« Quand le capitaine du vaisseau m'entendit parler ainsi : « Grand Dieu, s'écriait-il, à qui se fier aujourd'hui ! Il n'y a plus de bonne foi parmi les hommes. J'ai vu de mes propres yeux périr Sindbad ; les passagers qui étaient sur mon bord, l'ont vu comme moi ; et vous osez dire que vous êtes ce Sindbad ! Quelle audace ! A vous voir, il semble que vous soyez un homme de probité ; cependant vous dites une hor-

rible fausseté pour vous emparer d'un bien qui ne vous appartient pas. » « Donnez-vous patience, repartis-je au capitaine, et me faites la grâce d'écouter ce que j'ai à vous dire. » « Hé bien, reprit-il, que direz-vous ? Parlez, je vous écoute. » Je lui racontai alors de quelle manière je m'étais sauvé, et par quelle aventure j'avais rencontré les palefreniers du roi Mihrage, qui m'avaient amené à sa cour.

» Il se sentit ébranlé de mon discours; mais il fut bientôt persuadé que je n'étais pas un imposteur ; car il arriva des gens de son navire qui me reconnurent et me firent de grands complimens, en me témoignant la joie qu'ils avaient de me revoir. Enfin, il me reconnut aussi lui-même ; et se jetant à mon cou : « Dieu soit loué, me dit-il, de ce que vous êtes heureusement échappé d'un si grand danger ! je ne puis assez vous marquer le plaisir que j'en ressens. Voilà votre bien, prenez-le, il est à vous ; faites-en ce qu'il vous plaira. » Je le remerciai, je louai sa probité, et pour la reconnaître, je le priai d'accepter quelques marchandises que je lui présentai ; mais il les refusa.

» Je choisis ce qu'il y avait de plus pré-

cieux dans mes ballots , et j'en fis présent au roi Mihrage. Comme ce prince savait la disgrâce qui m'était arrivée , il me demanda où j'avais pris des choses si rares. Je lui contai par quel hasard je venais de les recouvrer ; il eut la bonté de m'en témoigner de la joie ; il accepta mon présent et m'en fit de beaucoup plus considérables. Après cela, je pris congé de lui, et me rembarquai sur le même vaisseau. Mais avant mon embarquement , j'échangeai les marchandises qui me restaient contre d'autres du pays. J'emportai avec moi du bois d'aloès , de sandal , du camphre , de la muscade , du clou de girofle , du poivre et du gingembre. Nous passâmes par plusieurs îles , et nous abordâmes enfin à Balsora , d'où j'arrivai en cette ville avec la valeur d'environ cent mille sequins. Ma famille me reçut , et je la revis avec tous les transports que peut causer une amitié vive et sincère. J'achetai des esclaves de l'un et de l'autre sexe , de belles terres , et je fis une grosse maison. Ce fut ainsi que je m'établis , résolu d'oublier les maux que j'avais soufferts , et de jouir des plaisirs de la vie. »

Sindbad s'étant arrêté en cet endroit ,

ordonna aux joueurs d'instrumens de recommencer leurs concerts , qu'il avait interrompus par le récit de son histoire. On continua jusqu'au soir de boire et de manger, et lorsqu'il fut temps de se retirer, Sindbad se fit apporter une bourse de cent sequins, et la donnant au porteur : « Prenez, Hindbad, lui dit-il, retournez chez vous, et revenez demain entendre la suite de mes aventures. » Le porteur se retira fort confus de l'honneur et du présent qu'il venait de recevoir. Le récit qu'il en fit à son logis, fut très-agréable à sa femme et à ses enfans, qui ne manquèrent pas de remercier Dieu du bien que la Providence leur faisait par l'entremise de Sindbad.

Hindbad s'habilla le lendemain plus proprement que le jour précédent, et retourna chez le voyageur libéral, qui le reçut d'un air riant, et lui fit mille caresses. D'abord que les conviés furent tous arrivés, on servit et l'on tint table fort long - temps. Le repas fini, Sindbad prit la parole, et s'adressant à la compagnie : « Seigneurs, dit-il, je vous prie de me donner audience, et de vouloir bien écouter les aventures de mon second voyage; elles sont plus dignes

de votre attention que celles du premier. »
Tout le monde garda le silence, et Sindbad parla en ces termes :

SECOND VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« J'AVAIS résolu , après mon premier voyage , de passer tranquillement le reste de mes jours à Bagdad , comme j'eus l'honneur de vous le dire hier ; mais je ne fus pas long-temps sans m'ennuyer d'une vie oisive ; l'envie de voyager et de négocier par mer me reprit : j'achetai des marchandises propres à faire le trafic que je méditais , et je partis une seconde fois avec d'autres marchands dont la probité m'était connue. Nous nous embarquâmes sur un bon navire ; et après nous être recommandés à Dieu, nous commençâmes notre navigation.

» Nous allions d'îles en îles , et nous y faisions des trocs fort avantageux. Un jour

nous descendîmes dans une de ces îles , couverte de plusieurs sortes d'arbres fruitiers , mais si déserte , que nous n'y découvrîmes aucune habitation , ni même aucune personne. Nous allâmes prendre l'air dans les prairies et le long des ruisseaux qui les arrosaient.

» Pendant que les uns se divertissaient à cueillir des fleurs , et les autres des fruits , je pris mes provisions et du vin que j'avais apporté , et je m'assis près d'une eau cou-lante entre de grands arbres qui formaient un bel ombrage. Je fis un assez bon repas de ce que j'avais ; après quoi le sommeil vint s'emparer de mes sens. Je ne vous dirai pas si je dormis long - temps , mais quand je me réveillai , je ne vis plus le na-vire à l'ancre.....

Là , Scheherazade fut obligée d'inter-rompre son récit , parce qu'elle vit que le jour paraissait ; mais la nuit suivante elle continua de cette manière le second voyage de Sindbad :

LXXIII^e. NUIT.

« **J**E fus bien étonné, dit Sindbad, de ne plus voir le vaisseau à l'ancre ; je me levai, je regardai de toutes parts, et je ne vis pas un des marchands qui étaient descendus dans l'île avec moi. J'aperçus seulement le navire à la voile, mais si éloigné, que je le perdis de vue peu de temps après.

» Je vous laisse à imaginer les réflexions que je fis dans un état si triste. Je pensai mourir de douleur. Je poussai des cris épouvantables ; je me frappai la tête, et me jetai par terre, où je demurai long-temps abîmé dans une confusion mortelle de pensées toutes plus affligeantes les unes que les autres. Je me reprochai cent fois de ne m'être pas contenté de mon premier voyage, qui devait m'avoir fait perdre pour jamais l'envie d'en faire d'autres. Mais tous mes regrets étaient inutiles, et mon repentir hors de saison.

» A la fin, je me résignai à la volonté de Dieu ; et sans savoir ce que je deviendrais,

je montai au haut d'un grand arbre, d'où je regardai de tous côtés pour voir si je ne découvrais rien qui pût me donner quelque espérance. En jetant les yeux sur la mer, je ne vis que de l'eau et le ciel; mais ayant aperçu du côté de la terre quelque chose de blanc, je descendis de l'arbre; et avec ce qui me restait de vivres, je marchai vers cette blancheur, qui était si éloignée, que je ne pouvais pas bien distinguer ce que c'était.

» Lorsque j'en fus à une distance raisonnable, je remarquai que c'était une boule blanche, d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses. Dès que j'en fus près, je la touchai et la trouvai fort douce. Je tournai à l'entour, pour voir s'il n'y avait point d'ouverture; je n'en pus découvrir aucune, et il me parut qu'il était impossible de monter dessus, tant elle était unie. Elle pouvait avoir cinquante pas en rondeur.

» Le soleil alors était prêt à se coucher. L'air s'obscurcit tout à coup, comme s'il eût été couvert d'un nuage épais. Mais si je fus étonné de cette obscurité, je le fus bien davantage, quand je m'aperçus que ce qui la causait, était un oiseau d'une grandeur

et d'une grosseur extraordinaires, qui s'avavançait de mon côté en volant. Je me souvins d'un oiseau appelé Roc, dont j'avais souvent ouï parler aux matelots, et je conclus que la grosse boule que j'avais tant admirée, devait être un œuf de cet oiseau. En effet, il s'abattit et se posa dessus, comme pour le couvrir. En le voyant venir, je m'étais serré fort près de l'œuf, de sorte que j'eus devant moi un des pieds de l'oiseau; et ce pied était aussi gros qu'un gros tronc d'arbre. Je m'y attachai fortement avec la toile dont mon turban était environné, dans l'espérance que le Roc, lorsqu'il reprendrait son vol le lendemain, m'emporterait hors de cette île déserte. Effectivement, après avoir passé la nuit en cet état, d'abord qu'il fut jour, l'oiseau s'envola, et m'emleva si haut, que je ne voyais plus la terre; puis il descendit tout à coup avec tant de rapidité, que je ne me sentais pas. Lorsque le Roc fut posé, et que je me vis à terre, je déliai promptement le nœud qui me tenait attaché à son pied. J'avais à peine achevé de me détacher, qu'il donna du bec sur un serpent d'une longueur inouïe. Il le prit, et s'envola aussitôt.

» Le lieu où il me laissa , était une vallée très-profonde , environnée de toutes parts de montagnes , si hautes qu'elles se perdaient dans la nue , et tellement escarpées , qu'il n'y avait aucun chemin par où l'on y pût monter. Ce fut un nouvel embarras pour moi ; et comparant cet endroit à l'île déserte que je venais de quitter , je trouvais que je n'avais rien gagné au change.

» En marchant par cette vallée , je remarquai qu'elle était parsemée de diamans , dont il y en avait d'une grosseur surprenante. Je pris beaucoup de plaisir à les regarder ; mais j'aperçus bientôt de loin des objets qui diminuèrent fort ce plaisir , et que je ne pus voir sans effroi : c'était un grand nombre de serpens si gros et si longs , qu'il n'y en avait pas un qui n'eût englouti un éléphant. Ils se retiraient pendant le jour dans leurs antres , où ils se cachaient à cause du Roc leur ennemi , et ils n'en sortaient que la nuit.

» Je passai la journée à me promener dans la vallée , et à me reposer de temps en temps dans les endroits les plus commodes. Cependant le soleil se coucha , et à l'entrée de la nuit , je me retirai dans une

grotte, où je jugeai que je serais en sûreté. J'en bouchai l'entrée, qui était basse et étroite, avec une pierre assez grosse pour me garantir des serpens, mais qui n'était pas assez juste pour empêcher qu'il n'y entrât un peu de lumière. Je soupai d'une partie de mes provisions, au bruit des serpens qui commencèrent à paraître. Leurs affreux sifflemens me causèrent une frayeur extrême, et ne me permirent pas, comme vous pouvez penser, de passer la nuit fort tranquillement. Le jour étant venu, les serpens se retirèrent. Alors je sortis de ma grotte en tremblant, et je puis dire que je marchai long-temps sur des diamans sans en avoir la moindre envie. A la fin, je m'assis; et malgré l'inquiétude dont j'étais agité, comme je n'avais pas fermé l'œil de toute la nuit, je m'endormis après avoir fait encore un repas de mes provisions; mais j'étais à peine assoupi, que quelque chose qui tomba près de moi avec grand bruit me réveilla : c'était une grosse pièce de viande fraîche; et dans le moment, j'en vis rouler plusieurs autres du haut des rochers en différens endroits.

» J'avais toujours tenu pour un conte fait

à plaisir ce que j'avais ouï dire plusieurs fois à des matelots et à d'autres personnes, touchant la vallée des diamans, et l'adresse dont se servaient quelques marchands pour en tirer ces pierres précieuses. Je connus bien qu'ils m'avaient dit la vérité. En effet, ces marchands se rendent auprès de cette vallée dans le temps que les aigles ont des petits. Ils découpent de la viande et la jettent par grosses pièces dans la vallée; les diamans sur la pointe desquels elles tombent, s'y attachent. Les aigles, qui sont en ce pays-là plus forts qu'ailleurs, vont fondre sur ces pièces de viande, et les emportent dans leurs nids au haut des rochers, pour servir de pâture à leurs aiglons. Alors les marchands courant aux nids, obligent, par leurs cris, les aigles à s'éloigner, et prennent les diamans qu'ils trouvent attachés aux pièces de viande. Ils se servent de cette ruse, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de tirer les diamans de cette vallée, qui est un précipice dans lequel on ne saurait descendre.

» J'avais cru jusque-là qu'il ne me serait pas possible de sortir de cet abîme, que je regardais comme mon tombeau; mais je

92 LES MILLE ET UNE NUITS,
changeai de sentiment; et ce que je venais
de voir, me donna lieu d'imaginer le moyen
de conserver ma vie.....

Le jour qui parut en cet endroit, imposa
silence à Scheherazade; mais elle pour-
suivit cette histoire le lendemain.

LXXIV^e. NUIT.

SIRE, dit-elle, en s'adressant toujours au
sultan des Indes, Sindbad continua de ra-
conter les aventures de son second voyage
à la compagnie qui l'écoutait : « Je com-
mençai, dit-il, par amasser les plus gros
diamans qui se présentèrent à mes yeux,
et j'en remplis le sac de cuir (1) qui m'a-
vait servi à mettre mes provisions de bou-
che. Je pris ensuite la pièce de viande qui
me parut la plus longue; je l'attachai for-
tement autour de moi avec la toile de mon
turban, et en cet état je me couchai le
ventre contre terre, la bourse de cuir at-

(1) Les Orientaux qui voyagent mettent leurs
provisions dans un sac de cuir.

tachée à ma ceinture, de manière qu'elle ne pouvait tomber.

» Je ne fus pas plutôt en cette situation , que les aigles vinrent chacune se saisir d'une pièce de viande qu'ils emportèrent ; et un des plus puissans m'ayant enlevé de même avec le morceau de viande dont j'étais enveloppé , me porta au haut de la montagne jusque dans son nid. Les marchands ne manquèrent point alors de crier pour épouvanter les aigles ; et lorsqu'ils les eurent obligés à quitter leur proie , un d'entre eux s'approcha de moi ; mais il fut saisi de crainte quand il m'aperçut. Il se rassura pourtant ; et au lieu de s'informer par quelle aventure je me trouvais là , il commença à me quereller , en me demandant pourquoi je lui ravissais son bien. « Vous me parlerez , lui dis-je , avec plus d'humanité , lorsque vous m'aurez mieux connu. Consolez-vous , ajoutai-je , j'ai des diamans pour vous et pour moi plus que n'en peuvent avoir tous les autres marchands ensemble. S'ils en ont , ce n'est que par hasard ; mais j'ai choisi moi-même au fond de la vallée ceux que j'apporte dans cette bourse que vous voyez. » En disant cela , je

la lui montrai. Je n'avais pas achevé de parler, que les autres marchands qui m'aperçurent s'attroupèrent autour de moi, fort étonnés de me voir, et j'augmentai leur surprise par le récit de mon histoire. Ils n'admirèrent pas tant le stratagème que j'avais imaginé pour me sauver, que ma hardiesse à le tenter.

» Ils m'emmenèrent au logement où ils demeuraient tous ensemble; et là, ayant ouvert ma bourse en leur présence, la grosseur de mes diamans les surprit, et ils m'avouèrent que dans toutes les cours où ils avaient été, ils n'en avaient pas vu un qui en approchât. Je priai le marchand à qui appartenait le nid où j'avais été transporté, car chaque marchand avait le sien; je le priai, dis-je, d'en choisir pour sa part autant qu'il en voudrait. Il se contenta d'en prendre un seul, encore le prit-il des moins gros; et comme je le pressais d'en recevoir d'autres sans craindre de me faire tort : « Non, me dit-il, je suis fort satisfait de celui-ci, qui est assez précieux pour m'épargner la peine de faire désormais d'autres voyages pour l'établissement de ma petite fortune. »

» Je passai la nuit avec ces marchands à qui je racontai une seconde fois mon histoire pour la satisfaction de ceux qui ne l'avaient pas entendue. Je ne pouvais modérer ma joie, quand je faisais réflexion que j'étais hors des périls dont je vous ai parlé. Il me semblait que l'état où je me trouvais était un songe, et je ne pouvais croire que je n'eusse plus rien à craindre.

» Il y avait déjà plusieurs jours que les marchands jetaient des pièces de viande dans la vallée; et comme chacun paraissait content des diamans qui lui étaient échus, nous partîmes le lendemain tous ensemble, et nous marchâmes par de hautes montagnes où il y avait des serpens d'une longueur prodigieuse, que nous eûmes le bonheur d'éviter. Nous gagnâmes le premier port, d'où nous passâmes à l'île de Roha, où croît l'arbre dont on tire le camphre, et qui est si gros et si touffu, que cent hommes y peuvent être à l'ombre aisément. Le suc dont se forme le camphre, coule par une ouverture que l'on fait au haut de l'arbre, et se reçoit dans un vase où il prend consistance, et devient ce qu'on appelle camphre. Le suc ainsi tiré, l'arbre se sèche et meurt.

» Il y a dans la même île des rhinocéros , qui sont des animaux plus petits que l'éléphant , et plus grands que le bœuf ; ils ont une corne sur le nez , longue environ d'une coudée : cette corne est solide et coupée par le milieu d'une extrémité à l'autre. On voit dessus des traits blancs qui représentent la figure d'un homme. Le rhinocéros se bat avec l'éléphant , le perce de sa corne par-dessous le ventre , l'enlève , et le porte sur sa tête ; mais comme le sang et la graisse de l'éléphant lui coulent sur les yeux , et l'aveuglent , il tombe par terre ; et ce qui va vous étonner , le Roc vient , qui les enlève tous deux entre ses griffes , et les emporte pour nourrir ses petits.

» Je passe sous silence plusieurs autres particularités de cette île , de peur de vous ennuyer. J'y échangeai quelques - uns de mes diamans contre de bonnes marchandises. De là nous allâmes à d'autres îles ; et enfin , après avoir touché à plusieurs villes marchandes de terre-ferme , nous abordâmes à Balsora , d'où je me rendis à Bagdad. J'y fis d'abord de grandes aumônes aux pauvres , et je jouis honorablement du reste de mes richesses immenses que

j'avais apportées et gagnées avec tant de fatigues. »

Ce fut ainsi que Sindbad raconta son second voyage. Il fit donner encore cent sequins à Hindbad, qu'il invita à venir le lendemain entendre le récit du troisième. Les conviés retournèrent chez eux, et revinrent le jour suivant à la même heure, de même que le porteur, qui avait déjà presque oublié sa misère passée. On se mit à table ; et après le repas, Sindbad ayant demandé audience, fit de cette sorte le détail de son troisième voyage :

TROISIÈME VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« J'EUS bientôt perdu, dit-il, dans les douceurs de la vie que je menais, le souvenir des dangers que j'avais courus dans mes deux voyages ; mais comme j'étais à la fleur de mon âge, je m'ennuyai de vivre dans le repos ; et m'étourdissant sur les nouveaux périls que je voulais affronter, je partis de

Bagdad avec de riches marchandises du pays, que je fis transporter à Balsora. Là je m'embarquai encore avec d'autres marchands. Nous fîmes une longue navigation, et nous abordâmes à plusieurs ports, où nous fîmes un commerce considérable.

» Un jour que nous étions en pleine mer, nous fûmes battus d'une tempête horrible qui nous fit perdre notre route. Elle continua plusieurs jours, et nous poussa devant le port d'une île où le capitaine aurait fort souhaité de se dispenser d'entrer; mais nous fûmes bien obligés d'y aller mouiller. Lorsqu'on eut plié les voiles, le capitaine nous dit : « Cette île, et quelques autres voisines, sont habitées par des sauvages tous velus, qui vont venir nous assaillir. Quoique ce soit des nains, notre malheur veut que nous ne fassions pas la moindre résistance, parce qu'ils sont en plus grand nombre que les santerelles, et que s'il nous arrivait d'en tuer quelqu'un, ils se jetteraient tous sur nous et nous assommeraient. »

Le jour qui vint éclairer l'appartement de Schahriar, empêcha Scheherazade d'en dire davantage. La nuit suivante elle reprit la parole en ces termes :

LXXV. NUIT.

« LE discours du capitaine, dit Sindbad, mit tout l'équipage dans une grande consternation, et nous connûmes bientôt que ce qu'il venait de nous dire, n'était que trop véritable. Nous vîmes paraître une multitude innombrable de sauvages hideux, couverts partout le corps d'un poil roux, et hauts seulement de deux pieds. Ils se jetèrent à la nage et environnèrent en peu de temps notre vaisseau. Ils nous parlaient en approchant, mais nous n'entendions pas leur langage. Ils se prirent aux bords et aux cornues du navire, et grimpèrent de tous côtés jusqu'au tillac avec une si grande agilité et avec tant de vitesse, qu'il ne paraissait pas qu'ils posassent leurs pieds.

» Nous leur vîmes faire cette manœuvre avec la frayeur que vous pouvez vous imaginer, sans oser nous mettre en défense, ni leur dire un seul mot, pour tâcher de les détourner de leur dessein, que nous soupçonnions d'être funeste. Effectivement, ils déplièrent les voiles, coupèrent le câble

de l'ancre, sans se donner la peine de la retirer, et après avoir fait approcher de terre le vaisseau, ils nous firent tous débarquer. Ils emmenèrent ensuite le navire dans une autre île d'où ils étaient venus. Tous les voyageurs évitaient avec soin celle où nous étions alors; et il était très-dangereux de s'y arrêter pour la raison que vous allez entendre; mais il nous fallut prendre notre mal en patience.

» Nous nous éloignâmes du rivage, et en nous avançant dans l'île, nous trouvâmes quelques fruits et des herbes dont nous mangeâmes, pour prolonger le dernier moment de notre vie le plus qu'il nous était possible; car nous nous attendions tous à une mort certaine. En marchant, nous aperçûmes assez loin de nous un grand édifice, vers lequel nous tournâmes nos pas. C'était un palais bien bâti et fort élevé, qui avait une porte d'ebène à deux battans, que nous ouvrîmes en la poussant. Nous entrâmes dans la cour, et nous vîmes en face un vaste appartement avec un vestibule où il y avait, d'un côté, un monceau d'ossemens humains, et de l'autre une infinité de broches à rôtir. Nous tremblâmes

à ce spectacle ; et comme nous étions fatigués d'avoir marché , les jambes me manquèrent : nous tombâmes par terre , saisis d'une frayeur mortelle , et nous y demeurâmes très-long-temps immobiles.

» Le soleil se couchait ; et tandis que nous étions dans l'état pitoyable que je viens de vous dire , la porte de l'appartement s'ouvrit avec beaucoup de bruit , et aussitôt nous en vîmes sortir une horrible figure l'homme noir , de la hauteur d'un grand palmier. Il avait au milieu du front un seul œil rouge et ardent comme un charbon allumé ; les dents de devant , qu'il avait fort longues et fort aiguës , lui sortaient de la bouche , qui n'était pas moins fendue que celle d'un cheval ; et la lèvre inférieure lui descendait sur la poitrine. Ses oreilles ressemblaient à celles d'un éléphant , et lui couvraient les épaules. Il avait les ongles crochus et longs comme les griffes des plus grands oiseaux. A la vue d'un géant si effroyable , nous perdîmes tous connaissance , et demeurâmes comme morts.

» A la fin , nous revînmes à nous , et nous le vîmes assis sous le vestibule , qui nous examinait de tout son œil. Quand il nous eut

bien considérés, il s'avança vers nous ; et s'étant approché, il étendit la main sur moi, me prit par la nuque du cou, et me tourna de tous côtés comme un boucher qui manie une tête de mouton. Après m'avoir bien regardé, voyant que j'étais si maigre, que je n'avais que la peau et les os, il me lâcha. Il prit les autres tour à tour, les examina de la même manière ; et comme le capitaine était le plus gras de tout l'équipage, il le tint d'une main, ainsi que j'aurais tenu un moineau, et lui passa une broche au travers du corps ; ayant ensuite allumé un grand feu, il le fit rôtir, et le mangea à son souper dans l'appartement où il s'était retiré. Ce repas achevé, il revint sous le vestibule, où il se coucha, et s'endormit en ronflant d'une manière plus bruyante que le tonnerre. Son sommeil dura jusqu'au lendemain matin. Pour nous, il ne nous fut pas possible de goûter la douceur du repos, et nous passâmes la nuit dans la plus cruelle inquiétude dont on puisse être agité. Le jour étant venu, le géant se réveilla, se leva, sortit, et nous laissa dans le palais.

» Lorsque nous le crûmes éloigné, nous

rompîmes le triste silence que nous avions gardé toute la nuit, et nous affligeant tous comme à l'envi l'un de l'autre, nous fîmes retentir le palais de plaintes et de gémissements. Quoique nous fussions en assez grand nombre, et que nous n'eussions qu'un seul ennemi, nous n'eûmes pas d'abord la pensée de nous délivrer de lui par sa mort. Cette entreprise, bien que fort difficile à exécuter, était pourtant celle que nous devions naturellement former.

» Nous délibérâmes sur plusieurs autres partis, mais nous ne nous déterminâmes à aucun; et nous soumettant à ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner de notre sort, nous passâmes la journée à parcourir l'île en nous nourrissant de fruits et de plantes comme le jour précédent. Sur le soir, nous cherchâmes quelque endroit à nous mettre à couvert; mais nous n'en trouvâmes point, et nous fûmes obligés malgré nous de retourner au palais.

» Le géant ne manqua pas d'y revenir et de souper encore d'un de nos compagnons; après quoi il s'endormit et ronfla jusqu'au jour, qu'il sortit, et nous laissa comme il avait déjà fait. Notre condition nous parut

si affreuse, que plusieurs de nos camarades furent sur le point d'aller se précipiter dans la mer, plutôt que d'attendre une mort si étrange; et ceux-là excitaient les autres à suivre leur conseil. Mais un de la compagnie prenant alors la parole : « Il nous est défendu, dit-il, de nous donner nous-mêmes la mort; et quand cela serait permis, n'est-il pas plus raisonnable que nous songions au moyen de nous défaire du barbare qui nous destine un trépas si funeste ? »

» Comme il m'était venu dans l'esprit un projet sur cela, je le communiquai à mes camarades, qui l'approuvèrent. « Mes frères, leur dis-je alors, vous savez qu'il y a beaucoup de bois le long de la mer; si vous m'en croyez, construisons plusieurs radeaux qui puissent nous porter; et lorsqu'ils seront achevés, nous les laisserons sur la côte jusqu'à ce que nous jugions à propos de nous en servir. Cependant, nous exécuterons le dessein que je vous ai proposé pour nous délivrer du géant; s'il réussit, nous pourrons attendre ici avec patience qu'il passe quelque vaisseau qui nous retire de cette île fatale; si au contraire nous man-

quons notre coup, nous gagnerons promptement nos radeaux, et nous nous mettrons en mer. J'avoue qu'en nous exposant à la fureur des flots sur de si fragiles bâtimens, nous courons risque de perdre la vie; mais quand nous devrions périr, n'est-il pas plus doux de nous laisser ensevelir dans la mer, que dans les entrailles de ce monstre, qui a déjà dévoré deux de nos compagnons? » Mon avis fut goûté de tout le monde, et nous construisîmes des radeaux capables de porter trois personnes.

» Nous retournâmes au palais vers la fin du jour, et le géant y arriva peu de temps après nous. Il fallut encore nous résoudre à voir rôtir un de nos camarades. Mais enfin voici de quelle manière nous nous vengeâmes de la cruauté du géant. Après qu'il eut achevé son détestable souper, il se coucha sur le dos et s'endormit. D'abord que nous l'entendîmes ronfler selon sa coutume, neuf des plus hardis d'entre nous, et moi, nous prîmes chacun une broche, nous en mîmes la pointe dans le feu pour la faire rougir, et ensuite nous la lui enfonçâmes dans l'œil en même temps, et nous le lui crevâmes.

» La douleur que sentit le géant, lui fit

pousser un cri effroyable. Il se leva brusquement, et étendit les mains de tous côtés pour se saisir de quelqu'un de nous, afin de le sacrifier à sa rage ; mais nous eûmes le temps de nous éloigner de lui, et de nous jeter contre terre dans des endroits où il ne pouvait nous rencontrer sous ses pieds. Après nous avoir cherchés vainement, il trouva la porte à tâtons, et sortit en faisant des hurlemens épouvantables.....

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit ; mais la nuit suivante, elle reprit ainsi cette histoire :

LXXVI. NUIT.

« Nous sortîmes du palais après le géant, poursuivit Sindbad, et nous nous rendîmes au bord de la mer, dans l'endroit où étaient nos radeaux. Nous les mîmes d'abord à l'eau, et nous attendîmes qu'il fit jour pour nous jeter dessus, supposé que nous vissions le géant venir à nous avec quelque guide de son espèce ; mais nous nous flattions que

s'il ne paraissait pas lorsque le soleil serait levé, et que nous n'entendissions plus ses hurlemens que nous ne cessions pas d'ouïr, ce serait une marque qu'il aurait perdu la vie; et en ce cas, nous nous proposons de rester dans l'île, et de ne pas nous risquer sur nos radeaux. Mais à peine fut-il jour, que nous aperçûmes notre cruel ennemi, accompagné de deux géans à peu près de sa grandeur, qui le conduisaient, et d'un assez grand nombre d'autres encore qui marchaient devant lui à pas précipités.

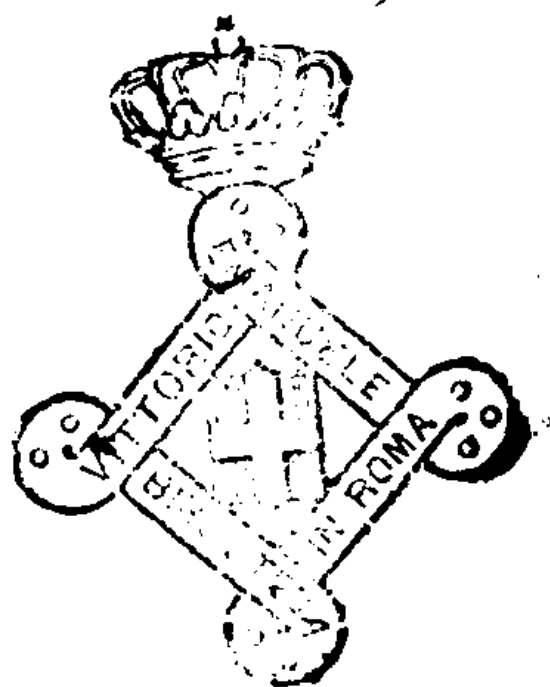
» A cet objet, nous ne balançâmes point à nous jeter sur nos radeaux, et nous commençâmes à nous éloigner du rivage à force de rames. Les géans, qui s'en aperçurent, se munirent de grosses pierres, accoururent sur la rive, entrèrent même dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, et nous les jetèrent si adroitement, qu'à la réserve du radeau sur lequel j'étais, tous les autres en furent brisés, et les hommes qui étaient dessus se noyèrent. Pour moi et mes deux compagnons, comme nous ramions de toutes nos forces, nous nous trouvâmes les plus avancés dans la mer, et hors de la portée des pierres.

» Quand nous fûmes en pleine mer, nous devînmes le jouet du vent et des flots, qui nous jetaient tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, et nous passâmes ce jour-là et la nuit suivante dans une cruelle incertitude de notre destinée; mais le lendemain, nous eûmes le bonheur d'être poussés contre une île, où nous nous sauvâmes avec bien de la joie. Nous y trouvâmes d'excellens fruits, qui nous furent d'un grand secours pour réparer les forces que nous avions perdues.

» Sur le soir nous nous endormîmes sur le bord de la mer; mais nous fûmes réveillés par le bruit qu'un serpent, long comme un palmier, faisait de ses écailles en rampant sur la terre. Il se trouva si près de nous, qu'il engloutit un de mes deux camarades, malgré les cris et les efforts qu'il put faire pour se débarrasser du serpent, qui, le secouant à plusieurs reprises, l'écrasa contre terre, et acheva de l'avaler. Nous prîmes aussitôt la fuite, mon autre camarade et moi; et quoique nous fussions assez éloignés, nous entendîmes, quelque temps après, un bruit qui nous fit juger que le serpent rendait les os du malheureux



Le Serpent engloutit un de nos deux camarades, malgré les cris et les efforts qu'il fit pour s'en débarrasser.



qu'il avait surpris. En effet, nous les vîmes le lendemain avec horreur. « O Dieu, m'écriai-je alors, à quoi sommes-nous exposés ! Nous nous réjouissions hier d'avoir dérobé nos vies à la cruauté d'un géant et à la fureur des eaux, et nous voilà tombés dans un péril qui n'est pas moins terrible ! »

» Nous remarquâmes, en nous promenant, un gros arbre fort haut, sur lequel nous projetâmes de passer la nuit suivante pour nous mettre en sûreté. Nous mangeâmes encore des fruits comme le jour précédent; et à la fin du jour, nous montâmes sur l'arbre. Nous entendîmes bientôt le serpent, qui vint en sifflant jusqu'au pied de l'arbre où nous étions. Il s'éleva contre le tronc, et rencontrant mon camarade qui était plus bas que moi, il l'engloutit tout d'un coup, et se retira.

» Je demurai sur l'arbre jusqu'au jour, et alors j'en descendis plus mort que vif. Effectivement je ne pouvais attendre un autre sort que celui de mes deux compagnons; et cette pensée me faisant frémir d'horreur, je fis quelques pas pour m'aller jeter dans la mer; mais comme il est doux de vivre le plus long-temps qu'on peut, je

résistai à ce mouvement de désespoir, et me soumis à la volonté de Dieu, qui dispose à son gré de notre vie.

» Je ne laissai pas toutefois d'amasser une grande quantité de menu bois, de ronces et d'épines sèches. J'en fis plusieurs fagots que je liai ensemble, après en avoir fait un grand cercle autour de l'arbre, et j'en liai quelques-uns en travers par-dessus pour me couvrir la tête. Cela étant fait, je m'enfermai dans ce cercle à l'entrée de la nuit, avec la triste consolation de n'avoir rien négligé pour me garantir du cruel sort qui me menaçait. Le serpent ne manqua pas de revenir et de tourner autour de l'arbre, cherchant à me dévorer; mais il n'y put réussir, à cause du rempart que je m'étais fabriqué, et il fit en vain jusqu'au jour le manège d'un chat qui assiège une souris dans un asile qu'il ne peut forcer. Enfin, le jour étant venu, il se retira; mais je n'osai sortir de mon fort que le soleil ne parût.

» Je me trouvai si fatigué du travail qu'il m'avait donné, j'avais tant souffert de son haleine empestée, que la mort me paraissant préférable à cette horreur, je m'éloi-

gnai de l'arbre ; et sans me souvenir de la résignation où j'étais le jour précédent, je courus vers la mer, dans le dessein de m'y précipiter la tête la première....

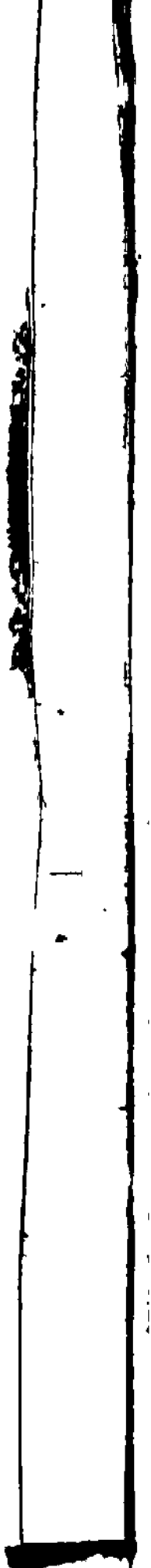
A ces mots, Scheherazade voyant qu'il était jour, cessa de parler. Le lendemain, elle continua cette histoire, et dit au sultan :

LXXVII. NUIT.

SIRE, Sindbad, poursuivant son troisième voyage : « Dieu, dit-il, fut touché de mon désespoir : au moment où j'allais me jeter dans la mer, j'aperçus un navire assez éloigné du rivage. Je criai de toute ma force pour me faire entendre, et je dépliai la toile de mon turban pour qu'on me remarquât. Cela ne fut pas inutile : tout l'équipage m'aperçut, et le capitaine m'envoya la chaloupe. Quand je fus à bord, les marchands et les matelots me demandèrent avec beaucoup d'empressement par quelle aventure je m'étais trouvé dans cette île déserte ; et après que je leur eus raconté

tout ce qui m'était arrivé, les plus anciens me dirent qu'ils avaient plusieurs fois entendu parler des géans qui demeuraient dans cette île; qu'on leur avait assuré que c'étaient des anthropophages, et qu'ils mangeaient les hommes crus aussi bien que rôtis. A l'égard des serpens, ils ajoutèrent qu'il y en avait en abondance, dans cette île; qu'ils se cachaient le jour, et se montraient la nuit. Après qu'ils m'eurent témoigné qu'ils avaient bien de la joie de me voir échappé à tant de périls, comme ils ne doutaient pas que je n'eusse besoin de manger, ils s'empressèrent de me régaler de ce qu'ils avaient de meilleur; et le capitaine, remarquant que mon habit était tout en lambeaux, eut la générosité de m'en faire donner un des siens.

» Nous courûmes la mer quelque temps; nous touchâmes à plusieurs îles, et nous abordâmes enfin à celle de Salahat, d'où l'on tire le sandal, qui est un bois de grand usage dans la médecine. Nous entrâmes dans le port, et nous y mouillâmes. Les marchands commencèrent à faire débarquer leurs marchandises pour les vendre ou les échanger. Pendant ce temps-là, le ca-



pitaine m'appela et me dit : « Frère , j'ai en dépôt des marchandises qui appartenaient à un marchand qui a navigué quelque temps sur mon navire. Comme ce marchand est mort , je les fais valoir , pour en rendre compte à ses héritiers lorsque j'en rencontrerai quelqu'un. » Les ballots dont il entendait parler , étaient déjà sur le tillac. Il me les montra , en me disant : « Voilà les marchandises en question ; j'espère que vous voudrez bien vous charger d'en faire commerce , sous la condition du droit dû à la peine que vous prendrez. » J'y consentis , en le remerciant de ce qu'il me donnait occasion de ne pas demeurer oisif.

» L'écrivain du navire enregistrait tous les ballots avec les noms des marchands à qui ils appartenaient. Comme il fut demandé au capitaine sous quel nom il voulait qu'il enregistrât ceux dont il venait de me charger : « Écrivez , lui répondit le capitaine , sous le nom de Sindbad le Marin. » Je ne pus m'entendre nommer sans émotion ; et envisageant le capitaine , je le reconnus pour celui qui , dans mon second voyage , m'avait abandonné dans l'île où je m'étais endormi au bord d'un ruisseau ,

et qui avait remis à la voile sans m'attendre ou me faire chercher. Je ne me l'étais pas remis d'abord, à cause du changement qui s'était fait en sa personne depuis le temps que je ne l'avais vu.

» Pour lui, qui me croyait mort, il ne faut pas s'étonner s'il ne me reconnut pas. « Capitaine, lui dis-je, est-ce que le marchand à qui étaient ces ballots, s'appelait Sindbad? » « Oui, me répondit-il, il se nommait de la sorte; il était de Bagdad, et s'était embarqué sur mon vaisseau à Balsora. Un jour que nous descendîmes dans une île pour faire de l'eau et prendre quelques rafraîchissemens, je ne sais par quelle méprise je remis à la voile sans prendre garde qu'il ne s'était pas embarqué avec les autres. Nous ne nous en aperçûmes, les marchands et moi, que quatre heures après. Nous avions le vent en poupe, et si frais, qu'il ne nous fut pas possible de revirer de bord pour aller le reprendre. » « Vous le croyez donc mort? repris-je. » « Assurément, répartit-il. » « Hé bien, capitaine, lui répliquai-je, ouvrez les yeux, et connaissez ce Sindbad que vous laissâtes dans cette île déserte. Je m'endormis au bord d'un ruis-

seau, et quand je me réveillai, je ne vis plus personne de l'équipage. » A ces mots, le capitaine s'attacha à me regarder...

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il était jour, fut obligée de garder le silence. Le lendemain, elle reprit ainsi le fil de sa narration :

LXXVIII. NUIT.

« LE capitaine, dit Sindbad, après m'avoir fort attentivement considéré, me reconnut enfin. « Dieu soit loué ! s'écria-t-il en m'embrassant ; je suis ravi que la fortune ait réparé ma faute. Voilà vos marchandises que j'ai toujours pris soin de conserver et de faire valoir dans tous les ports où j'ai abordé. Je vous les rends avec le profit que j'en ai tiré. » Je les pris, en témoignant au capitaine toute la reconnaissance que je lui devais.

» De l'île de Salahat, nous allâmes à une autre ; où je me fournis de clous de girofle, de cannelle et d'autres épiceries. Quand nous

nous en fûmes éloignés, nous vîmes une tortue qui avait vingt coudées en longueur et en largeur; nous remarquâmes aussi un poisson qui tenait de la vache; il avait du lait, et sa peau est d'une si grande dureté, qu'on en fait ordinairement des boucliers. J'en vis un autre qui avait la figure et la couleur d'un chameau. Enfin, après une longue navigation, j'arrivai à Balsora, et de là je revins en cette ville de Bagdad avec tant de richesses, que j'en ignorais la quantité. J'en donnai encore aux pauvres une partie considérable, et j'ajoutai d'autres grandes terres à celles que j'avais déjà acquises. »

Sindbad acheva ainsi l'histoire de son troisième voyage. Il fit donner ensuite cent autres sequins à Hindbad, en l'invitant au repas du lendemain et au récit du quatrième voyage. Hindbad et la compagnie se retirèrent; et le jour suivant étant revenu, Sindbad prit la parole sur la fin du dîner, et continua ses aventures :

QUATRIÈME VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

LES plaisirs, dit-il, et les divertissemens que je pris après mon troisième voyage, n'eurent pas des charmes assez puissans pour me déterminer à ne pas voyager davantage. Je me laissai encore entraîner à la passion de trafiquer et de voir des choses nouvelles. Je mis donc ordre à mes affaires; et ayant fait un fonds de marchandises de débit dans les lieux où j'avais dessein d'aller, je partis. Je pris la route de la Perse, dont je traversai plusieurs provinces, et j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai. Nous mîmes à la voile, et nous avions déjà touché à plusieurs ports de terre-ferme et à quelques îles orientales, lorsque faisant un jour un grand trajet, nous fûmes surpris d'un coup de vent, qui obligea le capitaine à faire amener les voiles, et à donner tous les ordres nécessaires pour prévenir le danger dont nous étions menacés. Mais toutes nos précautions furent inutiles; la ma-

noeuvre ne réussit pas bien ; les voiles furent déchirées en mille pièces ; et le vaisseau ne pouvant plus être gouverné , donna sur des récifs , et se brisa de manière qu'un grand nombre de marchands et de matelots se noya , et que la charge périt.....

Scheherazade en était là quand elle vit paraître le jour. Elle s'arrêta , et Schahriar se leva. La nuit suivante , elle reprit ainsi le quatrième voyage :

LXXIX. NUIT.

« J'EUS le bonheur, continua Sindbad , de même que plusieurs autres marchands et matelots , de me prendre à une planche. Nous fûmes tous emportés par un courant vers une île qui était devant nous. Nous y trouvâmes des fruits et de l'eau de source qui servirent à rétablir nos forces. Nous nous y reposâmes même la nuit dans l'endroit où la mer nous avait jetés, sans avoir pris aucun parti sur ce que nous devions faire. L'abatement où nous étions de notre disgrâce nous en avait empêchés.

» Le jour suivant , d'abord que le soleil fut levé , nous nous éloignâmes du rivage ; et avançant dans l'île , nous y aperçûmes des habitations , où nous nous rendîmes. A notre arrivée , des noirs vinrent à nous en très-grand nombre ; ils nous environnèrent , se saisirent de nos personnes , en firent une espèce de partage , et nous conduisirent ensuite dans leurs maisons.

» Nous fûmes menés , cinq de mes camarades et moi , dans un même lieu. D'abord on nous fit asseoir , et l'on nous servit d'une certaine herbe , en nous invitant par signes à en manger. Mes camarades , sans faire réflexion que ceux qui la servaient n'en mangeaient pas , ne consultèrent que leur faim qui pressait , et se jetèrent dessus ces mets avec avidité. Pour moi , par un pressentiment de quelque supercherie , je ne voulus pas seulement en goûter , et je m'en trouvai bien ; car peu de temps après , je m'aperçus que l'esprit avait tourné à mes compagnons , et qu'en me parlant , ils ne savaient ce qu'ils disaient.

» On me servit ensuite du riz préparé avec de l'huile de coco , et mes camarades , qui n'avaient plus de raison , en mangèrent

extraordinairement. J'en mangeai aussi , mais fort peu. Les noirs avaient d'abord présenté de cette herbe pour nous troubler l'esprit, et nous ôter par-là le chagrin que la triste connaissance de notre sort nous devait causer ; et ils nous donnaient du riz pour nous engraisser. Comme ils étaient anthropophages, leur intention était de nous manger quand nous serions devenus gras. C'est ce qui arriva à mes camarades, qui ignoraient leur destinée, parce qu'ils avaient perdu leur bon sens. Puisque j'avais conservé le mien , vous jugez bien, seigneurs, qu'au lieu d'engraisser comme les autres , je devins encore plus maigre que je n'étais. La crainte de la mort dont j'étais incessamment frappé , tournait en poison tous les alimens que je prenais. Je tombai dans une langueur qui me fut fort salutaire ; car les noirs ayant assommé et mangé mes compagnons , en demeurèrent là ; et me voyant sec , décharné , malade , ils remirent ma mort à un autre temps.

» Cependant j'avais beaucoup de liberté, et l'on ne prenait presque pas garde à mes actions. Cela me donna lieu de m'éloigner un jour des habitations des noirs , et de me

sauver. Un vieillard qui m'aperçut, et qui se douta de mon dessein, me cria de toute sa force de revenir; mais au lieu de lui obéir, je redoublai mes pas et je fus bientôt hors de sa vue. Il n'y avait alors que ce vieillard dans les habitations; tous les autres noirs s'étaient absentes, et ne devaient revenir que sur la fin du jour, ce qu'ils avaient coutume de faire assez souvent. C'est pourquoi, étant assuré qu'ils ne seraient plus à temps de courir après moi lorsqu'ils apprendraient ma fuite, je marchai jusqu'à la nuit. Alors je m'arrêtai pour prendre un peu de repos, et manger de quelques vivres dont j'avais fait provision. Mais je repris bientôt mon chemin, et continuai de marcher pendant sept jours, en évitant les endroits qui me paraissaient habités. Je vivais de cocos (1), qui me fournissaient en même temps de quoi boire et de quoi manger.

(1) Fruit du cocotier. Ce fruit est gros comme un melon et quelquefois davantage. Les Indiens tirent du fil de la première écorce du coco, et en font de la toile. La chair du coco est agréable; il y a dans le coco, frais cueilli, une liqueur bonne à boire.

» Le huitième jour j'arrivai près de la mer ; j'aperçus tout à coup des gens blancs comme moi, occupés à cueillir du poivre, dont il y avait là une grande abondance. Leur occupation me fut de bon augure, et je ne fis nulle difficulté de m'approcher d'eux.....

Schéherazade n'endit pas davantage cette nuit ; et la suivante, elle poursuivit dans ces termes :

LXXX°. NUIT.

« Les gens qui cueillaient du poivre, continua Sindbad, vinrent au-devant de moi. Dès qu'ils me virent, ils me demandèrent en arabe qui j'étais, et d'où je venais. Ravi de les entendre parler comme moi, je satisfis volontiers leur curiosité, en leur racontant de quelle manière j'avais fait naufrage, et étais venu dans cette île, où j'étais tombé entre les mains des noirs. « Mais ces noirs, me dirent-ils, mangent les hommes ! Par quel miracle êtes-vous échappé à leur cruauté ? » Je leur fis

le même récit que vous venez d'entendre , et ils furent merveilleusement étonnés.

» Je demeurai avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent amassé la quantité de poivre qu'ils voulurent; après quoi ils me firent embarquer sur le bâtiment qui les avait amenés, et nous nous rendîmes dans une autre île d'où ils étaient venus. Ils me présentèrent à leur roi, qui était un bon prince. Il eut la patience d'écouter le récit de mon aventure, qui le surprit. Il me fit donner ensuite des habits, et commanda qu'on eût soin de moi.

» L'île où je me trouvais était fort peuplée et abondante en toutes sortes de choses, et l'on faisait un grand commerce dans la ville où le roi demeurait. Cet agréable asile commença à me consoler de mon malheur; et les bontés que ce généreux prince avait pour moi , achevèrent de me rendre content. En effet, il n'y avait personne qui fût mieux que moi dans son esprit, et par conséquent il n'y avait personne dans sa cour ni dans la ville qui ne cherchât l'occasion de me faire plaisir. Ainsi, je fus bientôt regardé comme un homme né dans cette île, plutôt que comme un étranger.

» Je remarquai une chose qui me parut bien extraordinaire : tout le monde, le roi même, montait à cheval sans bride et sans étriers. Cela me fit prendre la liberté de lui demander un jour pourquoi sa majesté ne se servait pas de ces commodités. Il me répondit que je lui parlais de choses dont on ignorait l'usage dans ses états.

» J'allai aussitôt chez un ouvrier, et je lui fis dresser le bois d'une selle sur le modèle que je lui donnai. Le bois de la selle achevé, je le garnis moi-même de bourre et de cuir, et l'ornai d'une broderie d'or. Je m'adressai ensuite à un serrurier, qui me fit un mors de la forme que je lui montrai, et je lui fis faire aussi des étriers.

» Quand ces choses furent dans un état parfait, j'allai les présenter au roi ; je les essayai sur un de ses chevaux. Ce prince monta dessus, et fut si satisfait de cette invention, qu'il m'en témoigna sa joie par de grandes largesses. Je ne pus me défendre de faire plusieurs selles pour ses ministres et pour les principaux officiers de sa maison, qui me firent tous des présens qui m'enrichirent en peu de temps. J'en fis aussi pour les personnes les plus qualifiées

de la ville; ce qui me mit dans une grande réputation, et me fit considérer de tout le monde.

» Comme je faisais ma cour au roi très-exactement, il me dit un jour : « Sindbad, je t'aime, et je sais que tous mes sujets qui te connaissent, te chérissent à mon exemple. J'ai une prière à te faire, et il faut que tu m'accordes ce que je vais te demander. » « Sire, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne sois prêt à faire pour marquer mon obéissance à votre majesté; elle a sur moi un pouvoir absolu. » « Je veux te marier, répliqua le roi, afin que tu ne songes plus à ta patrie. » Comme je n'osais résister à la volonté du prince, il me donna pour femme une dame de sa cour, noble, belle, sage et riche. Après les cérémonies des noces, je m'établis chez la dame, avec laquelle je vécus quelque temps dans une union parfaite. Néanmoins je n'étais pas trop content de mon état. Mon dessein était de m'échapper à la première occasion, et de retourner à Bagdad, dont mon établissement, tout avantageux qu'il était, ne pouvait me faire perdre le souvenir.

» J'étais dans ces sentimens, lorsque la

femme d'un de mes voisins, avec lequel j'avais contracté une amitié fort étroite, tomba malade et mourut. J'allai chez lui pour le consoler; et le trouvant plongé dans la plus vive affliction : « Dieu vous conserve, lui dis-je en l'abordant, et vous donne une longue vie. » « Hélas ! me répondit-il, comment voulez-vous que j'obtienne la grâce que vous me souhaitez ? Je n'ai plus qu'une heure à vivre ! » « Oh, repris-je, ne vous mettez pas dans l'esprit une pensée si funeste ; j'espère que cela n'arrivera pas, et que j'aurai le plaisir de vous posséder encore long-temps. » « Je souhaite, répliqua-t-il, que votre vie soit de longue durée ; pour ce qui est de moi, mes affaires sont faites, et je vous apprends que l'on m'enterre aujourd'hui avec ma femme. Telle est la coutume que nos ancêtres ont établie dans cette île, et qu'ils ont inviolablement gardée : le mari vivant est enterré avec la femme morte, et la femme vivante avec le mari mort. Rien ne peut me sauver ; tout le monde subit cette loi. »

» Dans le temps qu'il m'entretenait de cette étrange barbarie, dont la nouvelle

n'effraya cruellement, les parens, les amis et les voisins arrivèrent en corps pour assister aux funérailles. On revêtit le cadavre de la femme de ses habits les plus riches, comme au jour de ses noces, et on la para de tous ses bijoux.

» On l'enleva ensuite dans une bière découverte, et le convoi se mit en marche. Le mari était à la tête du deuil, et suivait le corps de sa femme. On prit le chemin d'une haute montagne; et lorsqu'on y fut arrivé, on leva une grosse pierre qui couvrait l'ouverture d'un puits profond, et l'on y descendit le cadavre, sans lui rien ôter de ses habillemens et de ses bijoux. Après cela, le mari embrassa ses parens et ses amis, et se laissa mettre sans résistance dans une bière, avec un pot d'eau et sept petits pains auprès de lui; puis on le descendit de la même manière qu'on avait descendu sa femme. La montagne s'étendait en longueur, et servait de bornes à la mer, et le puits était très-profond. La cérémonie achevée, on remit la pierre sur l'ouverture.

» Il n'est pas besoin, seigneurs, de vous dire que je fus un fort triste témoin de ces funérailles. Toutes les autres personnes qui

y assistèrent n'en parurent presque pas touchées ; par l'habitude de voir souvent la même chose. Je ne pus m'empêcher de dire au roi ce que je pensais là-dessus. « Sire , lui dis-je , je ne saurais assez m'étonner de l'étrange coutume qu'on a dans vos états , d'enterrer les vivans et les morts ! J'ai bien voyagé , j'ai fréquenté des gens d'une infinité de nations , et je n'ai jamais qui parler d'une loi si cruelle. » « Que veux-tu , Sindbad , me répondit le roi ; c'est une loi commune , et j'y suis soumis moi-même ; je serai enterré vivant avec la reine mon épouse , si elle meurt la première. » « Mais , sire , lui dis-je , oserais-je demander à votre majesté si les étrangers sont obligés d'observer cette coutume ? » « Sans doute , repartit le roi , en souriant du motif de ma question ; ils n'en sont pas exceptés lorsqu'ils sont mariés dans cette île. »

» Je m'en retournai tristement au logis avec cette réponse. La crainte que ma femme ne mourût la première , et qu'on ne m'enterrât tout vivant avec elle , me faisait faire des réflexions très - mortifiantes. Cependant , quel remède apporter à ce mal ? Il fallut prendre patience , et m'en remettre à la vo-

lonté de Dieu. Néanmoins je tremblais à la moindre indisposition que je voyais à ma femme; mais, hélas, j'eus bientôt la frayeur tout entière! Elle tomba véritablement malade, et mourut en peu de jours...

Scheherazade, à ces mots, mit fin à son discours pour cette nuit. Le lendemain, elle en reprit la suite de cette manière :



LXXXI. NUIT.

« JUGEZ de ma douleur, poursuivit Sindbad : être enterré tout vif ne me paraissait pas une fin moins déplorable que celle d'être dévoré par des anthropophages; il fallait pourtant en passer par-là. Le roi, accompagné de toute sa cour, voulut honorer de sa présence le convoi; et les personnes les plus considérables de la ville, me firent aussi l'honneur d'assister à mon enterrement.

» Lorsque tout fut prêt pour la cérémonie, on posa le corps de ma femme dans une bière avec tous ses bijoux et ses plus magnifiques habits. On commença la marche.

Comme second acteur de cette pitoyable tragédie, je suivais immédiatement la bière de ma femme, les yeux baignés de larmes, et déplorant mon malheureux destin. Avant que d'arriver à la montagne, je voulus faire une tentative sur l'esprit des spectateurs. Je m'adressai au roi premièrement, ensuite à ceux qui se trouvèrent autour de moi; et m'inclinant devant eux jusqu'à terre, pour baiser le bord de leur habit, je les suppliais d'avoir compassion de moi. « Considérez, disais-je, que je suis un étranger, qui ne doit pas être soumis à une loi si rigoureuse, et que j'ai une autre femme et des enfans dans mon pays. » J'eus beau prononcer ces paroles d'un air touchant, personne n'en fut attendri; au contraire, on se hâta de descendre le corps de ma femme dans le puits, et l'on m'y descendit un moment après dans une autre bière découverte, avec un vase rempli d'eau, et sept pains. Enfin, cette cérémonie si funeste pour moi étant achevée, on remit la pierre sur l'ouverture du puits, nonobstant l'excès de ma douleur et mes cris pitoyables.

» A mesure que j'approchais du fond, je découvrais, à la faveur du peu de lumière

qui venait d'en haut, la disposition de ce lieu souterrain. C'était une grotte fort vaste, et qui pouvait bien avoir cinquante coudées de profondeur. Je sentis bientôt une puanteur insupportable qui sortait d'une infinité de cadavres, que je voyais à droite et à gauche; je crus même entendre quelques-uns des derniers qu'on y avait descendus vifs, pousser les derniers soupirs. Néanmoins, lorsque je fus en bas, je sortis promptement de la bière, et m'éloignai des cadavres en me bouchant le nez. Je me jetai par terre, où je demeurai longtemps plongé dans les pleurs. Alors, faisant réflexion sur mon triste sort : « Il est vrai, disais-je, que Dieu dispose de nous, selon les décrets de sa providence; mais, pauvre Sindbad, n'est-ce pas par ta faute que tu te vois réduit à mourir d'une mort si étrange? Plût à Dieu que tu eusses péri dans quelqu'un des naufrages dont tu es échappé! tu n'aurais pas à mourir d'un trépas si lent et si terrible en toutes ses circonstances. Mais tu te l'es attiré par ta maudite avarice. Ah! malheureux, ne devais-tu pas plutôt demeurer chez toi, et

jouer tranquillement du fruit de tes travaux ! »

» Telles étaient les inutiles plaintes dont je faisais retentir la grotte en me frappant la tête et l'estomac de rage et de désespoir, et m'abandonnant tout entier aux pensées les plus désolantes. Néanmoins, (vous le dirai-je ?) au lieu d'appeler la mort à mon secours, quelque misérable que je fusse, l'amour de la vie se fit encore sentir en moi, et me porta à prolonger mes jours. J'allai à tâtons et en me bouchant le nez, prendre le pain et l'eau qui étaient dans ma bière, et j'en mangeai.

» Quoique l'obscurité qui régnait dans la grotte fût si épaisse que l'on ne distinguait pas le jour d'avec la nuit, je ne laissai pas toutefois de retrouver ma bière ; et il me sembla que la grotte était plus spacieuse et plus remplie de cadavres, qu'elle ne m'avait paru d'abord. Je vécus quelques jours de mon pain et de mon eau ; mais enfin n'en ayant plus, je me préparai à mourir..... »

Scheherazade cessa de parler à ces derniers mots. La nuit suivante, elle reprit la parole en ces termes :

LXXXII^e. NUIT.

JE n'attendais plus que la mort, continua Sindbad, lorsque j'entendis lever la pierre. On descendit un cadavre et une personne vivante. Le mort était un homme. Il est naturel de prendre des résolutions extrêmes dans les dernières extrémités. Dans le temps qu'on descendait la femme, je m'approchai de l'endroit où sa bière devait être posée ; et quand je m'aperçus que l'on recouvrait l'ouverture du puits, je donnai sur la tête de la malheureuse deux ou trois grands coups d'un gros os dont je m'étais saisi. Elle en fut étourdie, ou plutôt je l'assommaï ; et comme je ne faisais cette action inhumaine que pour profiter du pain et de l'eau qui étaient dans la bière, j'eus des provisions pour quelques jours. Au bout de ce temps-là, on descendit encore une femme morte et un homme vivant : je tuai l'homme de la même manière, et comme par bonheur pour moi il y eut alors une espèce de mortalité dans la ville, je ne manquai pas de vivres,

en mettant toujours en œuvre la même industrie.

» Un jour que je venais d'expédier encore une femme, j'entendis souffler et marcher. J'avancai du côté d'où partait le bruit; j'ouïs souffler plus fort à mon approche, et il me parut entrevoir quelque chose qui prenait la fuite. Je suivis cette espèce d'ombre qui s'arrêtait par reprises, et soufflait toujours en fuyant à mesure que j'en approchais. Je la poursuivis si long-temps, et j'allai si loin, que j'aperçus enfin une lumière qui ressemblait à une étoile. Je continuai de marcher vers cette lumière, la perdant quelquefois, selon les obstacles qui me la cachaient, mais je la retrouvais toujours; et à la fin, je découvris qu'elle venait par une ouverture du rocher, assez large pour y passer.

» A cette découverte, je m'arrêtai quelque temps pour me remettre de l'émotion violente avec laquelle je venais de marcher; puis m'étant avancé jusqu'à l'ouverture, j'y passai, et me trouvai sur le bord de la mer. Imaginez-vous de l'excès de ma joie. Il fut tel, que j'eus de la peine à me persuader que ce n'était pas une imagination.

Lorsque je fus convaincu que c'était une chose réelle, et que mes sens furent rétablis en leur assiette ordinaire, je compris que la chose que j'avais ouïe souffler et que j'avais suivie, était un animal sorti de la mer, qui avait coutume d'entrer dans la grotte pour s'y repaître de corps morts.

» J'examinai la montagne, et remarquai qu'elle était située entre la ville et la mer, sans communication par aucun chemin, parce qu'elle était tellement escarpée, que la nature ne l'avait pas rendue praticable. Je me prosternai sur le rivage pour remercier Dieu de la grâce qu'il venait de me faire. Je rentrai ensuite dans la grotte pour aller prendre du pain, que je revins manger à la clarté du jour, de meilleur appétit que je n'avais fait depuis que l'on m'avait enterré dans ce lieu ténébreux.

» J'y retournai encore, et j'allai ramasser à tâtons dans les bières tous les diamans, les rubis, les perles, les bracelets d'or, et enfin toutes les riches étoffes que je trouvai sous ma main; je portai tout cela sur le bord de la mer. J'en fis plusieurs ballots que je liai proprement avec des cordes, qui avaient servi à descendre les bières, et

dont il y en avait une grande quantité. Je les laissai sur le rivage, en attendant une bonne occasion, sans craindre que la pluie les gâtât; car alors ce n'en était pas la saison.

» Au bout de deux ou trois jours, j'aperçus un navire qui ne faisait que de sortir du port, et qui vint passer près de l'endroit où j'étais. Je fis signe de la toile de mon turban, et je criai de toute ma force pour me faire entendre. On m'entendit, et l'on détacha la chaloupe pour me venir prendre. A la demande que les matelots me firent par quelle disgrâce je me trouvais en ce lieu, je répondis que je m'étais sauvé d'un naufrage depuis deux jours avec les marchandises qu'ils voyaient. Heureusement pour moi, ces gens, sans examiner le lieu où j'étais, et si ce que je leur disais était vraisemblable, se contentèrent de ma réponse, et m'emmenèrent avec mes ballots.

» Quand nous fûmes arrivés à bord, le capitaine, satisfait en lui-même du plaisir qu'il me faisait, et occupé du commandement du navire, eut aussi la bonté de se payer du prétendu naufrage que je lui dis avoir fait. Je lui présentai quelques-unes

de mes pierreries ; mais il ne voulut pas les accepter.

» Nous passâmes devant plusieurs îles , et entre autres devant l'île des Cloches , éloignée de dix journées de celle de Serendib (1) , par un vent ordinaire et réglé , et de six journées de l'île de Kela , où nous abordâmes. Il y a des mines de plomb , des cannes d'Inde , et du camphre très-excellent.

» Le roi de l'île de Kela est très-riche , très-puissant , et son autorité s'étend sur toute l'île des Cloches , qui a deux journées d'étendue , et dont les habitans sont encore si barbares , qu'ils mangent la chair humaine. Après que nous eûmes fait un grand commerce dans cette île , nous remîmes à la voile , et abordâmes à plusieurs autres ports. Enfin j'arrivai heureusement à Bagdad avec des richesses infinies , dont il est inutile de vous faire le détail. Pour rendre grâces à Dieu des faveurs qu'il m'avait faites , je fis de grandes aumônes , tant pour l'entretien de plusieurs mosquées , que pour la subsistance des pauvres , et me donnai

(1) Nom arabe de l'île de Ceylan.

138 LES MILLE ET UNE NUITS,
tout entier à mes parens et à mes amis, en
me divertissant et en faisant bonne chère
avec eux. »

Sindbad finit en cet endroit le récit de son quatrième voyage, qui causa encore plus d'admiration à ses auditeurs que les trois précédens. Il fit un nouveau présent de cent sequins à Hindbad, qu'il pria comme les autres de revenir le jour suivant à la même heure pour dîner chez lui, et entendre le détail de son cinquième voyage. Hindbad et les autres conviés prirent congé de lui et se retirèrent. Le lendemain, lorsqu'ils furent tous rassemblés, ils se mirent à table; et à la fin du repas, qui ne dura pas moins que les autres, Sindbad commença de cette sorte le récit de son cinquième voyage :

CINQUIÈME VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« LES plaisirs, dit-il, eurent encore assez de charmes pour effacer de ma mémoire

toutes les peines et les maux que j'avais soufferts, sans pouvoir m'ôter l'envie de faire de nouveaux voyages. C'est pourquoi j'achetai des marchandises; je les fis emballer et charger sur des voitures, et je partis avec elles pour me rendre au premier port de mer. Là, pour ne pas dépendre d'un capitaine, et pour avoir un navire à mon commandement, je me donnai le loisir d'en faire construire et équiper un à mes frais. Dès qu'il fut achevé, je le fis charger; je m'embarquai dessus; et comme je n'avais pas de quoi faire une charge entière, je reçus plusieurs marchands de différentes nations avec leurs marchandises.

» Nous fîmes voile au premier bon vent, et prîmes le large. Après une longue navigation, le premier endroit où nous abordâmes fut une île déserte, où nous trouvâmes l'œuf d'un Roc d'une grosseur pareille à celui dont vous m'avez entendu parler; il renfermait un petit Roc près d'éclore, dont le bec commençait à paraître....

A ces mots, Scheherazade se tut, parce que le jour se faisait déjà voir dans l'appartement du sultan des Indes. La nuit suivante, elle reprit son discours.

LXXXIII^e. NUIT. •

SINDBAD le Marin, dit-elle, continuant de raconter son cinquième voyage :

« Les marchands, poursuivit-il, qui s'étaient embarqués sur mon navire, et qui avaient pris terre avec moi, cassèrent l'œuf à grands coups de haches, et firent une ouverture, par où ils tirèrent le petit Roc par morceaux, et le firent rôtir. Je les avais avertis sérieusement de ne pas toucher à l'œuf; mais ils ne voulurent pas m'écouter.

» Ils eurent à peine achevé le régal qu'ils venaient de se donner, qu'il parut en l'air, assez loin de nous, deux gros nuages. Le capitaine, que j'avais pris à gage pour conduire mon vaisseau, sachant par expérience ce que cela signifiait, s'écria que c'étaient le père et la mère du petit Roc; et il nous pressa de nous rembarquer au plus vite, pour éviter le malheur qu'il prévoyait. Nous suivîmes son conseil avec empressement, et nous remîmes à la voile en diligence.

» Cependant les deux Rocs approchèrent en poussant des cris effroyables, qu'ils redoublèrent quand ils eurent vu l'état où l'on avait mis l'œuf, et que leur petit n'y était plus. Dans le dessein de se venger, ils reprirent leur vol du côté d'où ils étaient venus, et disparurent quelque temps, pendant que nous fîmes force de voiles pour nous éloigner, et prévenir ce qui ne laissa pas de nous arriver.

» Ils revinrent, et nous remarquâmes qu'ils tenaient entre leurs griffes chacun un morceau de rocher d'une grosseur énorme. Lorsqu'ils furent précisément au-dessus de mon vaisseau, ils s'arrêtèrent, et se soutenant en l'air, l'un lâcha la pièce de rocher qu'il tenait; mais par l'adresse du timonier qui détourna le navire d'un coup de timon, elle ne tomba pas dessus; elle tomba à côté dans la mer, qui s'entr'ouvrit d'une manière que nous en vîmes presque le fond. L'autre oiseau, pour notre malheur, laissa tomber sa roche si justement au milieu du vaisseau, qu'elle le rompit et le brisa en mille pièces. Les matelots et les passagers furent tous écrasés du coup, ou submergés. Je fus submergé moi-même; mais en revenant au-

dessus de l'eau, j'eus le bonheur de me prendre à une pièce du débris. Ainsi, en m'aidant tantôt d'une main, tantôt de l'autre, sans me dessaisir de ce que je tenais, avec le vent et le courant qui m'étaient favorables, j'arrivai enfin à une île dont le rivage était fort escarpé. Je surmontai néanmoins cette difficulté, et me sauvai.

» Je m'assis sur l'herbe, pour me remettre un peu de ma fatigue ; après quoi je me levai et m'avançai dans l'île pour reconnaître le terrain. Il me sembla que j'étais dans un jardin délicieux : je voyais partout des arbres chargés de fruits, les uns verts, les autres mûrs, et des ruisseaux d'une eau douce et claire qui faisaient d'agréables détours. Je mangeai de ces fruits, que je trouvais excellens, et je bus de cette eau qui m'invitait à boire.

» La nuit venue, je me couchai sur l'herbe dans un endroit assez commode ; mais je ne dormis pas une heure entière, et mon sommeil fut souvent interrompu par la frayeur de me voir seul dans un lieu si désert. Ainsi j'employai la meilleure partie de la nuit à me chagriner, et à me reprocher l'imprudence que j'avais eue de n'être pas demeuré

chez moi, plutôt que d'avoir entrepris ce dernier voyage. Ces réflexions me menèrent si loin, que je commençai à former un dessein contre ma propre vie; mais le jour, par sa lumière, dissipa mon désespoir. Je me levai, et marchai entre les arbres, non sans quelque appréhension.

» Lorsque je fus un peu avant dans l'île, j'aperçus un vieillard qui me parut fort cassé. Il était assis sur le bord d'un ruisseau. Je m'imaginai d'abord que c'était quelqu'un qui avait fait naufrage comme moi. Je m'approchai de lui, je le saluai, et il me fit seulement une inclination de tête. Je lui demandai ce qu'il faisait là; mais au lieu de me répondre, il me fit signe de le charger sur mes épaules, et de le passer au delà du ruisseau, en me faisant comprendre que c'était pour aller cueillir des fruits.

» Je crus qu'il avait besoin que je lui rendisse service; c'est pourquoi, l'ayant chargé sur mon dos, je passai le ruisseau. « Descendez, lui dis-je alors, en me baissant pour faciliter sa descente. » Mais au lieu de se laisser aller à terre (j'en ris encore toutes les fois que j'y pense), ce vieillard, qui m'avait paru décrépît, passa légèrement autour

de mon cou ses deux jambes, dont je vis que la peau ressemblait à celle d'une vache, et se mit à califourchon sur mes épaules, en me serrant si fortement la gorge, qu'il semblait vouloir m'étrangler. La frayeur me saisit en ce moment, et je tombai évanoui....

Scheherazade fut obligée de s'arrêter à ces paroles, à cause du jour qui paraissait. Elle poursuivit ainsi son histoire sur la fin de la nuit suivante :

LXXXIV^e. NUIT.

« **N**ONOBSTANT mon évanouissement, dit Sindbad, l'incommode vieillard demeura toujours attaché à mon cou; il écarta seulement un peu les jambes pour me donner lieu de revenir à moi. Lorsque j'eus repris mes esprits, il m'appuya fortement contre l'estomac un de ses pieds, et de l'autre me frappant rudement le côté, il m'obligea de me relever malgré moi. Etant debout, il me fit marcher sous des arbres; il me forçait de m'arrêter pour cueillir et manger les fruits

que nous rencontrions. Il ne quittait point prise pendant le jour ; et quand je voulais me reposer la nuit , il s'étendait par terre avec moi , toujours attaché à mon cou. Tous les matins il ne manquait pas de me pousser pour m'éveiller ; ensuite il me faisait lever et marcher en me pressant de ses pieds. Représentez-vous, seigneurs, la peine que j'avais de me voir chargé de ce fardeau, sans pouvoir m'en défaire.

» Un jour , que je trouvai en mon chemin plusieurs calebasses sèches qui étaient tombées d'un arbre qui en portait, j'en pris une assez grosse ; et après l'avoir bien nettoyée, j'exprimai dedans le jus de plusieurs grappes de raisins, fruit que l'île produisait en abondance , et que nous rencontrions à chaque pas. Lorsque j'en eus rempli la calebasse , je la posai dans un endroit où j'eus l'adresse de me faire conduire par le vieillard plusieurs jours après. Là, je pris la calebasse , et la portant à ma bouche, je bus d'un excellent vin qui me fit oublier pour quelque temps le chagrin mortel dont j'étais accablé. Cela me donna de la vigueur. J'en fus même si réjoui, que je me mis à chanter et à sauter en marchant.

» Le vieillard, qui s'aperçut de l'effet que cette boisson avait produit en moi, et que je le portais plus légèrement que de coutume, me fit signe de lui en donner à boire : je lui présentai la oalebasse, il la prit; et comme la liqueur lui parut agréable, il l'avalait jusqu'à la dernière goutte. Il y en avait assez pour l'enivrer; aussi s'enivra-t-il, et bientôt la fumée du vin lui montant à la tête, il commença à chanter à sa manière, et à se trémousser sur mes épaules. Les secousses qu'il se donnait lui firent rendre ce qu'il avait dans l'estomac; et ses jambes se relâchèrent peu à peu; de sorte que voyant qu'il ne me serrait plus, je le jetai par terre, où il demeura sans mouvement. Alors je pris une très-grosse pierre, et lui en écrasai la tête.

» Je sentis une grande joie de m'être délivré pour jamais de ce maudit vieillard, et je marchai vers le bord de la mer, où je rencontrai des gens d'un navire qui venait de mouiller là pour faire de l'eau, et prendre en passant quelques rafraîchissemens. Ils furent extrêmement étonnés de me voir, et d'entendre le détail de mon aventure. « Vous étiez tombé, me dirent-ils, entre les mains

du vieillard de la mer, et vous êtes le premier qu'il n'ait pas étranglé ; il n'a jamais abandonné ceux dont il s'était rendu maître, qu'après les avoir étouffés ; et il a rendu cette île fameuse par le nombre de personnes qu'il a tuées : les matelots et les marchands qui y descendaient, n'osaient s'y avancer qu'en bonne compagnie. »

» Après m'avoir informé de ces choses, ils m'emmenèrent avec eux dans leur navire, dont le capitaine se fit un plaisir de me recevoir lorsqu'il apprit tout ce qui m'était arrivé. Il remit à la voile ; et après quelques jours de navigation, nous abordâmes au port d'une grande ville, dont les maisons étaient bâties de bonnes pierres.

» Un des marchands du vaisseau, qui m'avait pris en amitié, m'obligea de l'accompagner, et me conduisit dans un logement destiné pour servir de retraite aux marchands étrangers. Il me donna un grand sac ; ensuite m'ayant recommandé à quelques gens de la ville qui avaient un sac comme moi, et les ayant priés de me mener avec eux amasser du coco : « Allez, me dit-il, suivez-les, faites comme vous les verrez faire, et ne vous écarter pas d'eux, car

vous mettriez votre vie en danger. » Il me donna des vivres pour la journée, et je partis avec ces gens.

» Nous arrivâmes à une grande forêt d'arbres extrêmement hauts et forts droits, et dont le tronc était si lisse, qu'il n'était pas possible de s'y prendre pour monter jusques aux branches où étaient les fruits. Tous les arbres étaient des cocotiers dont nous voulions abattre le fruit et en remplir nos sacs. En entrant dans la forêt, nous vîmes un grand nombre de gros et de petits singes, qui prirent la fuite devant nous dès qu'ils nous aperçurent, et qui montèrent jusqu'au haut des arbres avec une agilité surprenante....

Scheherazade voulait poursuivre; mais le jour qui paraissait l'en empêcha. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette sorte :

LXXXV^e. NUIT.

« **L**ES marchands avec qui j'étais, continua Sindbad, ramassèrent des pierres et les jetèrent de toute leur force au haut des ar-

bres contre les singes. Je suivis leur exemple, et je vis que les singes, instruits de notre dessein, cueillaient les cocos avec ardeur, et nous les jetaient avec des gestes qui marquaient leur colère et leur animosité. Nous ramassions les cocos, et nous jetions de temps en temps des pierres pour irriter les singes. Par cette ruse, nous remplissions nos sacs de ce fruit, qu'il nous eût été impossible d'avoir autrement.

» Lorsque nous en eûmes plein nos sacs, nous nous en retournâmes à la ville, où le marchand qui m'avait envoyé à la forêt, me donna la valeur du sac de cocos que j'avais apporté.

« Continuez, me dit-il, et allez tous les jours faire la même chose jusqu'à ce que vous ayez gagné de quoi vous reconduire chez vous. » Je le remerciai du bon conseil qu'il me donnait; et insensiblement je fis un si grand amas de cocos, que j'en avais pour une somme considérable.

» Le vaisseau sur lequel j'étais venu, avait fait voile avec des marchands qui l'avaient chargé de cocos qu'ils avaient achetés. J'attendis l'arrivée d'un autre qui aborda bientôt au port de la ville pour faire un pa-

150. LES MILLE ET UNE NUITS,
reil chargement. Je fis embarquer dessus
tout le coco qui m'appartenait; et lorsqu'il
fut prêt à partir, j'allai prendre congé du
marchand à qui j'avais tant d'obligation. Il
ne put s'embarquer avec moi, parce qu'il
n'avait pas encore achevé ses affaires.

» Nous mîmes à la voile, et prîmes la
route de l'île où le poivre croît en plus
grande abondance. De là, nous gagnâmes
l'île de Comari (1), qui porte la meilleure
espèce de bois d'aloès, et dont les habitans
se sont fait une loi inviolable de ne pas
boire de vin, ni de souffrir aucun lieu de
débauche. J'échangeai mon coco dans ces
deux îles contre du poivre et du bois d'aloès,
et me rendis, avec d'autres marchands, à
la pêche des perles, où je pris des plon-
geurs à gage pour mon compte. Ils m'en
péchèrent un grand nombre de très-grosses
et de très-parfaites. Je me remis en mer
avec joie sur un vaisseau qui arriva heu-
reusement à Balsora; de là, je revins à
Bagdad, où je fis de très-grosses sommes
d'argent du poivre, du bois d'aloès, et des

(1) C'est la presqu'île en-deçà du Gange, qui
se termine par le cap Comorin.

perles que j'avais apportés. Je distribuai en aumônes la dixième partie de mon gain, de même qu'au retour de mes autres voyages, et je cherchai à me délasser de mes fatigues dans toutes sortes de divertissemens. »

Après avoir achevé ces paroles, Sindbad fit donner cent sequins à Hindbad, qui se retira avec tous les autres convives. Le lendemain, la même compagnie se trouva chez le riche Sindbad, qui, après l'avoir régalée comme les jours précédens, demanda audience, et fit le récit de son sixième voyage, de la manière que je vais vous le raconter :

SIXIÈME VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« SEIGNEURS, dit-il, vous êtes sans doute en peine de savoir comment, après avoir fait cinq naufrages et avoir essuyé tant de périls, je pus me résoudre encore à tenter la fortune, et à chercher de nouvelles disgrâces. J'en suis étonné moi-même quand j'y fais réflexion; et il fallait assurément

que j'y fusse entraîné par mon étoile. Quoi qu'il en soit, au bout d'une année de repos, je me préparai à faire un sixième voyage, malgré les prières de mes parens et de mes amis, qui firent tout ce qui leur fut possible pour me retenir.

» Au lieu de prendre ma route ~~le~~ le golfe Persique, je passai encore une fois par plusieurs provinces de la Perse et de l'Indes, et j'arrivai à un port de mer, où je m'embarquai sur un bon navire dont le capitaine était résolu à faire une longue navigation. Elle fut très-longue à la vérité, mais en même temps si malheureuse, que le capitaine et le pilote perdirent leur route, de manière qu'ils ignoraient où nous étions. Ils la reconnurent enfin; mais nous n'eûmes pas sujet de nous en réjouir, tout ce que nous étions de passagers; et nous fûmes un jour dans un étonnement extrême de voir le capitaine quitter son poste en poussant des cris. Il jeta son turban par terre, s'arracha la barbe, et se frappa la tête comme un homme à qui le désespoir a troublé l'esprit. Nous lui demandâmes pourquoi il s'affligeait ainsi. « Je vous annonce, nous répondit-il, que nous sommes dans l'endroit

de toute la mer le plus dangereux. Un courant très-rapide emporte le navire, et nous allons tous périr dans moins d'un quart-d'heure. Priez Dieu qu'il nous délivre de ce danger. Nous ne saurions en échapper, s'il n'a pitié de nous. » A ces mots, il ordonna de faire ranger les voiles ; mais les cordages se rompirent dans la manœuvre, et le navire, sans qu'il fût possible d'y remédier, fut emporté par le courant au pied d'une montagne inaccessible, où il échoua et se brisa, de manière pourtant qu'en sauvant nos personnes, nous eûmes encore le temps de débarquer nos vivres et nos plus précieuses marchandises.

» Cela étant fait, le capitaine nous dit : « Dieu vient de faire ce qui lui a plu. Nous pouvons nous creuser ici chacun notre fosse, et nous dire le dernier adieu ; car nous sommes dans un lieu si funeste, que personne de ceux qui y ont été jetés avant nous, ne s'en est retourné chez soi. Ce discours nous jeta tous dans une affliction mortelle, et nous nous embrassâmes les uns les autres les larmes aux yeux, en déplorant notre malheureux sort.

» La montagne au pied de laquelle nous

étions, faisait la côte d'une île fort longue et très-vaste. Cette côte était toute couverte de débris de vaisseaux qui y avaient fait naufrage ; et par une infinité d'ossements qu'on y rencontrait d'espace en espace, et qui nous faisaient horreur, nous jugeâmes qu'il s'y était perdu bien du monde. C'est aussi une chose presque incroyable, que la quantité de marchandises et de richesses qui se présentaient à nos yeux de toutes parts. Tous ces objets ne servirent qu'à augmenter la désolation où nous étions. Au lieu que partout ailleurs les rivières sortent de leur lit pour se jeter dans la mer, tout au contraire une grosse rivière d'eau douce s'éloigne de la mer, et pénètre dans la côte au travers d'une grotte obscure, dont l'ouverture est extrêmement haute et large. Ce qu'il y a de remarquable dans ce lieu, c'est que les pierres de la montagne sont de cristal, de rubis, ou d'autres pierres précieuses. On y voit aussi la source d'une espèce de poix ou de bitume qui coule dans la mer, que les poissons avalent, et rendent ensuite changé en ambre gris, que les vagues rejettent sur la grève qui en est couverte. Il y croît aussi des arbres dont la plupart sont

des aloès, qui ne le cèdent point en bonté à ceux de Comari.

» Pour achever la description de cet endroit qu'on peut appeler un gouffre, puisque jamais rien n'en revient, il n'est pas possible que les navires puissent s'en écarter, lorsqu'une fois ils s'en sont approchés à une certaine distance. S'ils y sont poussés par un vent de mer, le vent et le courant les perdent; et s'ils s'y trouvent lorsque le vent de terre souffle, ce qui pourrait favoriser leur éloignement, la hauteur de la montagne l'arrête, et cause un calme qui laisse agir le courant qui les emporte contre la côte; où ils se brisent comme le nôtre y fut brisé. Pour surcroît de disgrâces, il n'est pas possible de gagner le sommet de la montagne, ni de se sauver par aucun endroit.

» Nous demeurâmes sur le rivage comme des gens qui ont perdu l'esprit, et nous attendions la mort de jour en jour. D'abord nous avions partagé nos vivres également; ainsi chacun vécut plus ou moins long-temps que les autres, selon son tempérament, et suivant l'usage qu'il fit de ses provisions.... »

Scheherazade cessa de parler, voyant que

LES MILLE ET UNE NUITS,
le jour commençait à paraître. Le lendemain, elle continua de cette sorte le récit du sixième voyage de Sindbad :

LXXXVI. NUIT.

« CEUX qui moururent les premiers , poursuivit Sindbad , furent enterrés par les autres ; pour moi , je rendis les derniers devoirs à tous mes compagnons , et il ne faut pas s'en étonner ; car outre que j'avais mieux ménagé qu'eux les provisions qui m'étaient tombées en partage , j'en avais encore en particulier d'autres dont je m'étais bien gardé de faire part à mes camarades. Néanmoins lorsque j'enterrai le dernier , il me restait si peu de vivres , que je jugeai que je ne pourrais pas aller loin ; de sorte que je creusai moi-même mon tombeau , résolu à me jeter dedans , puisqu'il ne restait plus personne pour m'enterrer. Je vous avouerai qu'en m'occupant de ce travail , je ne pus m'empêcher de me représenter que j'étais la cause de ma perte , et de me repentir de m'être engagé dans

ce dernier voyage. Je n'en demeurai pas même aux réflexions ; je m'ensanglantai les mains à belles dents , et peu s'en fallut que je ne hâtasse ma mort.

» Mais Dieu eut encore pitié de moi , et m'inspira la pensée d'aller jusqu'à la rivière , qui se perdait sous la voûte de la grotte. Là , après avoir examiné la rivière avec beaucoup d'attention , je dis en moi-même : « Cette rivière qui se cache ainsi sous la terre , en doit sortir par quelque endroit ; en construisant un radeau , et m'abandonnant dessus au courant de l'eau , j'arriverai à une terre habitée , ou je périrai : si je péris , je n'aurai fait que changer de genre de mort ; si je sors au contraire de ce lieu fatal , non-seulement j'éviterai la triste destinée de mes camarades , je trouverai peut-être une nouvelle occasion de m'enrichir. Que sait-on si la fortune ne m'attend pas au sortir de cet affreux écueil , pour me dédommager de mon naufrage avec usure ? »

» Je n'hésitai pas à travailler au radeau après ce raisonnement ; je le fis de bonnes pièces de bois et de gros câbles , car j'en avais à choisir ; je les liai ensemble si fortement , que j'en fis un petit bâtiment assez

solide. Quand il fut achevé, je le chargeai de quelques ballots de rubis, d'émeraudes, d'ambre gris, de cristal de roche, et d'étoffes précieuses. Ayant mis toutes ces choses en équilibre, et les ayant bien attachées, je m'embarquai sur le radeau avec deux petites rames que je n'avais pas oublié de faire; et me laissant aller au cours de la rivière, je m'abandonnai à la volonté de Dieu.

» Sitôt que je fus sous la voûte, je ne vis plus de lumière, et le fil de l'eau m'entraîna sans que je pusse remarquer où il m'emportait. Je voguai quelques jours dans cette obscurité, sans jamais apercevoir le moindre rayon de lumière. Je trouvai une fois la voûte si basse, qu'elle pensa me blesser la tête; ce qui me rendit fort attentif à éviter un pareil danger. Pendant ce temps-là, je ne mangeais des vivres qui me restaient, qu'autant qu'il en fallait naturellement pour soutenir ma vie. Mais avec quelque frugalité que je pusse vivre, j'achevai de consommer mes provisions. Alors, sans que je pusse m'en défendre, un doux sommeil vint saisir mes sens. Je ne puis vous dire si je dormis long-temps;

mais en me réveillant , je me vis avec surprise , dans une vaste campagne , au bord d'une rivière où mon radeau était attaché , et au milieu d'un grand nombre de noirs. Je me levai dès que je les aperçus , et je les saluai. Ils me parlèrent , mais je n'entendais pas leur langage.

» En ce moment je me sentis si transporté de joie , que je ne savais si je devais me croire éveillé. Etant persuadé que je ne dormais pas , je m'écriai , et récitai ces vers arabes :

« Invoque la Toute-puissance , elle viendra à ton secours : il n'est pas besoin que tu t'embarrasses d'autre chose. Ferme l'œil , et pendant que tu dormiras , Dieu changera ta fortune de mal en bien. »

» Un des noirs qui entendait l'arabe , m'ayant oui parler ainsi , s'avança et prit la parole : « Mon frère , me dit-il , ne soyez pas surpris de nous voir. Nous habitons la campagne que vous voyez , et nous sommes venus arroser aujourd'hui nos champs de l'eau de ce fleuve qui sort de la montagne voisine , en la détournant par de petits canaux. Nous avons remarqué que l'eau emportait quelque chose ; nous som-

mes vite accourus pour voir ce que c'était , et nous avons trouvé que c'était ce radeau ; aussitôt l'un de nous s'est jeté à la nage et l'a amené. Nous l'avons arrêté et attaché comme vous le voyez , et nous attendions que vous vous éveillassiez. Nous vous supplions de nous raconter votre histoire , qui doit être fort extraordinaire. Dites-nous comment vous vous êtes hasardé sur cette eau , et d'où vous venez. » Je leur répondis qu'ils me donnassent premièrement à manger , et après cela je satisferais leur curiosité.

» Ils me présentèrent plusieurs sortes de mets ; et quand j'eus contenté ma faim , je leur fis un rapport fidèle de tout ce qui m'était arrivé ; ce qu'ils parurent écouter avec admiration. Sitôt que j'eus fini mon discours : « Voilà , me dirent-ils par la bouche de l'interprète qui leur avait expliqué ce que je venais de dire , voilà une histoire des plus surprenantes. Il faut que vous veniez en informer le roi vous-même : la chose est trop extraordinaire pour lui être rapportée par un autre que par celui à qui elle est arrivée. » Je leur repartis que j'étais prêt à faire ce qu'ils voudraient.

» Les noirs envoyèrent aussitôt chercher un cheval, que l'on amena peu de temps après. Ils me firent monter dessus; et pendant qu'une partie marcha devant moi pour me montrer le chemin, les autres, qui étaient les plus robustes, chargèrent sur leurs épaules le radeau tel qu'il était avec les ballots, et commencèrent à me suivre...

Scheherazade, à ces paroles, fut obligée d'en demeurer là, parce que le jour parut. Sur la fin de la nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, et parla dans ces termes :

LXXXVII. NUIT.

« **N**ous marchâmes tous ensemble, poursuivit Sindbad, jusques à la ville de Serendib; car c'était dans cette île que je me trouvais. Les noirs me présentèrent à leur roi. Je m'approchai de son trône où il était assis, et le saluai comme on a coutume de saluer les rois des Indes, c'est-à-dire, que je me prosternai à ses pieds et baisai la terre. Ce prince me fit relever; et me re-

cevant d'un air très-obligé, il me fit avancer et prendre place auprès de lui. Il me demanda premièrement comment je m'appelais : lui ayant répondu que je me nommais Sindbad, surnommé le Marin, à cause de plusieurs voyages que j'avais faits par mer, j'ajoutai que j'étais habitant de la ville de Bagdad. « Mais, reprit-il, comment vous trouvez-vous dans mes états, et par où y êtes-vous venu? »

» Je ne cachai rien au roi; je lui fis le même récit que vous venez d'entendre; et il en fut si surpris et si charmé, qu'il commanda qu'on écrivît mon aventure en lettres d'or, pour être conservée dans les archives de son royaume. On apporta ensuite le radeau, et l'on ouvrit les ballots en sa présence. Il admira la quantité de bois d'aloès et d'ambre gris, mais surtout les rubis et les émeraudes; car il n'en avait point dans son trésor qui en approchassent.

» Remarquant qu'il considérait mes pierres avec plaisir, et qu'il en examinait les plus singulières les unes après les autres, je me prosternai, et pris la liberté de lui dire : « Sire, ma personne n'est pas seulement au service de votre majesté, la

charge du radeau est aussi à elle, et je la supplie d'en disposer comme d'un bien qui lui appartient. » Il me dit en souriant : « Sindbad, je me garderai bien d'en avoir la moindre envie, ni de vous ôter rien de ce que Dieu vous a donné. Loin de diminuer vos richesses, je prétends les augmenter ; et je ne veux point que vous sortiez de mes états sans emporter avec vous des marques de ma libéralité. » Je ne répondis à ces paroles qu'en faisant des vœux pour la prospérité du prince, et qu'en louant sa bonté et sa générosité. Il chargea un de ses officiers d'avoir soin de moi, et me fit donner des gens pour me servir à ses dépens. Cet officier exécuta fidèlement les ordres de son maître, et fit transporter dans le logement où il me conduisit, tous les ballots dont le radeau avait été chargé.

» J'allais tous les jours à certaines heures faire ma cour au roi, et j'employais le reste du temps à voir la ville, et ce qu'il y avait de plus digne de ma curiosité.

» L'île de Serendib est située justement sous la ligne équinoxiale ; ainsi les jours et les nuits y sont toujours de douze heures,

et elle a quatre-vingts parasanges (1) de longueur et autant de largeur. La ville capitale est située à l'extrémité d'une belle vallée, formée par une montagne qui est au milieu de l'île, et qui est bien la plus haute qu'il y ait au monde. En effet, on la découvre en mer de trois journées de navigation. On y trouve le rubis, plusieurs sortes de minéraux; et tous les rochers sont, pour la plupart, d'émeri, qui est une pierre métallique dont on se sert pour tailler les pierreries. On y voit toutes sortes d'arbres et de plantes rares, surtout le cèdre et le coco. On pêche aussi des perles le long de ses rivages et aux embouchures de ses rivières; et quelques-unes de ses vallées fournissent des diamans. Je fis aussi par dévotion un voyage à la montagne, à l'endroit où Adam fut relégué après avoir été banni du paradis terrestre, et j'eus la curiosité de monter jusqu'au sommet.

» Lorsque je fus de retour dans la ville, je suppliai le roi de me permettre de re-

(1) La parasange est une mesure itinéraire des anciens Perses, qui vaut un peu plus d'une de nos lieues.

tourner en mon pays ; ce qu'il m'accorda d'une manière très-obligeante et très-honorable. Il m'obligea à recevoir un riche présent, qu'il fit tirer de son trésor ; et lorsque j'allai prendre congé de lui , il me chargea d'un autre présent bien plus considérable , et en même temps d'une lettre pour le Commandeur des croyans , notre souverain seigneur , en me disant : « Je vous prie de présenter de ma part ce régal et cette lettre au calife Haroun Alraschid , et de l'assurer de mon amitié. » Je pris le présent et la lettre avec respect , en promettant à sa majesté d'exécuter ponctuellement les ordres dont elle me faisait l'honneur de me charger. Avant que je m'embarquasse , ce prince envoya chercher le capitaine et les marchands qui devaient s'embarquer avec moi , et leur ordonna d'avoir pour moi tous les égards imaginables.

La lettre du roi de Serendib était écrite sur la peau d'un certain animal fort précieux à cause de sa rareté , et dont la couleur tire sur le jaune. Les caractères de cette lettre étaient d'azur ; et voici ce qu'elle contenait en langue indienne :

LE ROI DES INDES, DEVANT QUI MARCHENT MILLE
ÉLÉPHANS, QUI DEMEURE DANS UN PALAIS DONT
LE TOIT BRILLE DE L'ÉCLAT DE CENT MILLE
RUBIS, ET QUI POSSÈDE EN SON TRÉSOR VINGT
MILLE COURONNES ENRICHIES DE DIAMANS,
AU CALIFE HAROUN ALRASCHID.

« Quoique le présent que nous vous en-
» voyons soit peu considérable, ne laissez
» pas néanmoins de le recevoir en frère et
» en ami, en considération de l'amitié que
» nous conservons pour vous dans notre
» cœur, et dont nous sommes bien aises de
» vous donner un témoignage. Nous vous
» demandons la même part dans le vôtre,
» attendu que nous croyons le mériter,
» étant d'un rang égal à celui que vous te-
» nez. Nous vous en conjurons en qualité
» de frère. Adieu. »

» Le présent consistait, premièrement, en
un vase d'un seul rubis, creusé et travaillé
en coupe, d'un demi-pied de hauteur, et
d'un doigt d'épaisseur, rempli de perles
très-rondes, et toutes du poids d'une demi-
drachme; secondement, en une peau de ser-
pent qui avait des écailles grandes comme
une pièce ordinaire de monnaie d'or, et
dont la propriété était de préserver de ma-

ladie ceux qui couchaient dessus; troisième-ment, en cinquante mille drachmes de bois d'aloès le plus exquis, avec trente grains de camphre de la grosseur d'une pistache; et enfin tout cela était accompagné d'une esclave d'une beauté ravissante, et dont les habillemens étaient couverts de pierreries.

» Le navire mit à la voile; et après une longue et très-heureuse navigation, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. La première chose que je fis après mon arrivée, fut de m'acquitter de la commission dont j'étais chargé....

Scheherazade n'en dit pas davantage, à cause du jour qui se faisait voir. Le lendemain, elle reprit ainsi son discours :

LXXXVIII^e. NUIT.

« JE pris la lettre du roi de Serendib, continua Sindbad, et j'allai me présenter à la porte du Commandeur des croyans, suivi de la belle esclave, et des personnes de ma famille qui portaient les présens dont j'étais chargé. Je dis le sujet qui m'amenait, et

aussitôt l'on me conduisit devant le trône du calife. Je lui fis la révérence en me prosternant ; et après lui avoir fait une harangue très-concise, je lui présentai la lettre et le présent. Lorsqu'il eut lu ce que lui mandait le roi Serendib, il me demanda s'il était vrai que ce prince fût aussi puissant et aussi riche qu'il le marquait par sa lettre. Je me prosternai une seconde fois ; et après m'être relevé : « Commandeur des croyans , lui répondis-je , je puis assurer votre majesté qu'il n'exagère pas ses richesses et sa grandeur ; j'en suis témoin. Rien n'est plus capable de causer l'admiration, que la magnificence de son palais. Lorsque ce prince veut paraître en public, on lui dresse un trône sur un éléphant, où il s'assied, et il marche au milieu de deux files composées de ses ministres, de ses favoris et d'autres gens de sa cour. Devant lui, sur le même éléphant, un officier tient une lance d'or à la main, et derrière le trône, un autre est debout qui porte une colonne d'or, au haut de laquelle est une émeraude longue d'environ un demi-pied, et grosse d'un pouce. Il est précédé d'une garde de mille hommes habillés de drap d'or et de soie, et montés

sur des éléphants richement caparaçonnés. Pendant que le roi est en marche, l'officier qui est devant lui sur le même éléphant, crie de temps en temps à haute voix :

« Voici le grand monarque, le puissant
» et redoutable sultan des Indes, dont le
» palais est couvert de cent mille rubis, et
» qui possède vingt mille couronnes de
» diamans ! Voici le monarque couronné,
» plus grand que ne furent jamais le grand
» Solima (1) et le grand Mihrage (2) ! »

» Après qu'il a prononcé ces paroles, l'officier qui est derrière le trône, crie à son tour :

« Ce monarque si grand et si puissant doit
» mourir, doit mourir, doit mourir. »

» L'officier de devant reprend, et crie ensuite :

« Louange à celui qui vit et ne meurt
» pas ! »

» D'ailleurs, le roi de Serendib est si juste, qu'il n'y a pas de juges dans sa capitale, non plus que dans le reste de ses états :

(1) Salomon.

(2) Ancien roi, très-renommé chez les Arabes par sa puissance et par sa sagesse.

ses peuples n'en ont pas besoin. Ils savent et ils observent d'eux-mêmes exactement la justice, et ne s'écartent jamais de leur devoir. Ainsi les tribunaux et les magistrats sont inutiles chez eux. Le calife fut fort satisfait de mon discours. « La sagesse de ce roi, dit-il, paraît en sa lettre, et après ce que vous venez de me dire, il faut avouer que sa sagesse est digne de ses peuples, et ses peuples dignes d'elle. » A ces mots, il me congédia et me renvoya avec un riche présent.....

Sindbad acheva de parler en cet endroit, et ses auditeurs se retirèrent; mais Sindbad reçut auparavant cent sequins. Ils revinrent encore le jour suivant chez Sindbad, qui leur raconta son septième et dernier voyage dans ces termes :

SEPTIÈME ET DERNIER VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« Au retour de mon sixième voyage, j'abandonnai absolument la pensée d'en faire jamais d'autres. Outre que j'étais dans un

âge qui ne demandait que du repos, je m'étais bien promis de ne plus m'exposer aux périls que j'avais tant de fois courus. Ainsi je ne songeais qu'à passer doucement le reste de ma vie. Un jour que je régalais un nombre d'amis, un de mes gens me vint avertir qu'un officier du calife me demandait. Je sortis de table et allai au-devant de lui. « Le calife, me dit-il, m'a chargé de venir vous dire qu'il veut vous parler. » Je suivis au palais l'officier, qui me présenta à ce prince, que je saluai en me prosternant à ses pieds. « Sindbad, me dit-il, j'ai besoin de vous; il faut que vous me rendiez un service; que vous alliez porter ma réponse et mes présens au roi de Serendib: il est juste que je lui rende la civilité qu'il m'a faite. »

» Le commandement du calife fut un coup de foudre pour moi. « Commandeur des croyans, lui dis-je, je suis prêt à exécuter tout ce que m'ordonnera votre majesté; mais je la supplie très-humblement de songer que je suis rebuté des fatigues incroyables que j'ai souffertes. J'ai même fait vœu de ne sortir jamais de Bagdad. » De là je pris occasion de lui faire un long détail de

toutes mes aventures , qu'il eut la patience d'écouter jusqu'à la fin. D'abord que j'eus cessé de parler :

« J'avoue , dit-il , que voilà des évènements bien extraordinaires ; mais pourtant il ne faut pas qu'ils vous empêchent de faire ; pour l'amour de moi , le voyage que je vous propose. Il ne s'agit que d'aller à l'île de Serendib , vous acquitter de la commission que je vous donne. Après cela , il vous sera libre de vous en revenir. Mais il y faut aller ; car vous voyez bien qu'il ne serait pas de la bienséance de ma dignité d'être redevable au roi de cette île. » Comme je vis que le calife exigeait cela de moi absolument , je lui témoignai que j'étais prêt à lui obéir. Il en eut beaucoup de joie , et me fit donner mille sequins pour les frais de mon voyage.

« Je me préparai en peu de jours à mon départ ; et sitôt qu'on m'eut livré les présents du calife avec une lettre de sa propre main , je partis et je pris la route de Balsora , où je m'embarquai. Ma navigation fut très-heureuse : j'arrivai à l'île de Serendib. Là , j'exposai aux ministres la commission dont j'étais chargé , et les priai de me faire donner audience incessamment. Ils n'y

manquèrent pas. On me conduisit au palais avec honneur. J'y saluai le roi en me prosternant selon la coutume.

» Ce prince me reconnut d'abord, et me témoigna une joie toute particulière de me revoir. « Ah, Sindbad, me dit-il, soyez le bien-venu ! Je vous jure que j'ai songé à vous très-souvent depuis votre départ. Je bénis ce jour, puisque nous nous voyons encore une fois. » Je lui fis mon compliment ; et après l'avoir remercié de la bonté qu'il avait pour moi, je lui présentai la lettre et le présent du calife, qu'il reçut avec toutes les marques d'une grande satisfaction.

» Le calife lui envoyait un lit complet de drap d'or, estimé mille sequins, cinquante robes d'une très-riche étoffe, cent autres de toile blanche, la plus fine du Caire, de Suez et d'Alexandrie ; un autre lit cramoisi, et un autre encore d'une autre façon ; un vase d'agate plus large que profond, épais d'un doigt, et ouvert d'un demi-pied, dont le fond représentait en bas-relief un homme un genou en terre, qui tenait un arc avec une flèche, prêt à tirer contre un lion ; il lui envoyait enfin une riche table que l'on croyait, par tradition, venir du grand Salo-

mon. La lettre du calife était conçue en ces termes :

SALUT AU NOM DU SOUVERAIN GUIDE DU DROIT
CHEMIN, AU PUISSANT ET HEUREUX SULTAN,
DE LA PART D'ABDALLA HAROUN ALRASCHID,
QUE DIEU A PLACÉ DANS LE LIEU D'HON-
NEUR APRÈS SES ANCÊTRES D'HEUREUSE
MÉMOIRE.

« Nous avons reçu votre lettre avec joie,
» et nous vous envoyons celle-ci, émanée
» du conseil de notre Porte, le jardin des
» esprits supérieurs. Nous espérons qu'en
» jetant les yeux dessus, vous connaîtrez
» notre bonne intention, et que vous l'au-
» rez pour agréable. Adieu. »

» Le roi de Serendib eut un grand plaisir
de voir que le calife répondait à l'amitié
qu'il lui avait témoignée. Peu de temps
après cette audience, je sollicitai celle de
mon congé, que je n'eus pas peu de peine
à obtenir. Je l'obtins enfin ; et le roi, en me
congediant, me fit un présent très-consi-
dérable. Je me rembarquai aussitôt, dans
le dessein de m'en retourner à Bagdad ;
mais je n'eus pas le bonheur d'y arriver
comme je l'espérais, et Dieu en disposa
autrement.

» Trois ou quatre jours après notre départ, nous fûmes attaqués par des corsaires, qui eurent d'autant moins de peine à s'emparer de notre vaisseau, qu'on n'y était nullement en état de se défendre. Quelques personnes de l'équipage voulurent faire résistance, mais il leur en coûta la vie; pour moi et tous ceux qui eurent la prudence de ne pas s'opposer au dessein des corsaires, nous fûmes faits esclaves... »

Le jour qui paraissait, imposa silence à Scheherazade. Le lendemain, elle reprit la suite de cette histoire.

LXXXIX^e. NUIT.

SIRE, dit-elle au sultan des Indes, Sindbad continuant de raconter les aventures de son dernier voyage :

« Après que les corsaires, poursuivit-il, nous eurent tous dépouillés, et qu'ils nous eurent donné de méchants habits au lieu des nôtres, ils nous emmenèrent dans une grande île fort éloignée, où ils nous vendirent.

» Je tombai entre les mains d'un riche marchand, qui ne m'eut pas plutôt acheté, qu'il me mena chez lui, où il me fit bien manger et habiller proprement en esclave. Quelques jours après, comme il ne s'était pas encore bien informé qui j'étais, il me demanda si je ne savais pas quelque métier. Je lui répondis, sans me faire mieux connaître, que je n'étais pas un artisan, mais un marchand de profession, et que les corsaires qui m'avaient vendu, m'avaient enlevé tout ce que j'avais. « Mais, dites-moi, reprit-il, ne pourriez-vous pas tirer de l'arc ? » Je lui repartis que c'était un des exercices de ma jeunesse, et que je ne l'avais pas oublié depuis. Alors il me donna un arc et des flèches; et m'ayant fait monter derrière lui sur un éléphant, il me mena dans une forêt éloignée de la ville de quelques heures de chemin, et dont l'étendue était très - vaste. Nous y entrâmes fort avant; et lorsqu'il jugea à propos de s'arrêter, il me fit descendre. Ensuite me montrant un grand arbre : « Montez sur cet arbre, me dit-il, et tirez sur les éléphants que vous verrez passer; car il y en a une quantité prodigieuse dans cette forêt. S'il en

tombe quelqu'un, venez m'en donner avis. » Après m'avoir dit cela, il me laissa des vivres, reprit le chemin de la ville, et je demeurai sur l'arbre à l'affût pendant toute la nuit.

» Je n'en aperçus aucun pendant tout ce temps-là ; mais le lendemain, d'abord que le soleil fut levé, j'en vis paraître un grand nombre. Je tirai dessus plusieurs flèches ; et enfin il en tomba un par terre. Les autres se retirèrent aussitôt, et me laissèrent la liberté d'aller avertir mon patron de la chasse que je venais de faire. En faveur de cette nouvelle, il me régala d'un bon repas, loua mon adresse, et me caressa fort. Puis nous allâmes ensemble à la forêt, où nous creusâmes une fosse, dans laquelle nous enterrâmes l'éléphant que j'avais tué. Mon patron se proposait de revenir lorsque l'animal serait pourri, et d'enlever les dents pour en faire commerce.

» Je continuai cette chasse pendant deux mois, et il ne se passait pas de jour que je ne tuasse un éléphant. Je ne me mettais pas toujours à l'affût sur le même arbre ; je me plaçais tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Un matin que j'attendais l'arrivée des élé-

phans , je m'aperçus avec un extrême étonnement, qu'au lieu de passer devant moi en traversant la forêt comme à l'ordinaire , ils s'arrêtèrent , et vinrent à moi avec un horrible bruit et en si grand nombre ; que la terre en était couverte et tremblait sous leurs pas. Ils s'approchèrent de l'arbre où j'étais monté , et l'environnèrent tous , la trompe étendue et les yeux attachés sur moi. A ce spectacle étonnant, je restai immobile, et saisi d'une telle frayeur, que mon arc et mes flèches me tombèrent des mains.

» Je n'étais pas agité d'une crainte vaine. Après que les éléphants m'eurent regardé quelque temps , un des plus gros embrassa l'arbre par le bas avec sa trompe , et fit un si puissant effort, qu'il le déraccina et le renversa par terre. Je tombai avec l'arbre ; mais l'animal me prit avec sa trompe , et me chargea sur son dos , où je m'assis plus mort que vif avec le carquois attaché à mes épaules. Il se mit ensuite à la tête de tous les autres qui le suivaient en troupe , et me porta jusqu'à un endroit où , m'ayant posé à terre , il se retira avec tous ceux qui l'accompagnaient. Concevez , s'il est possible , l'état où j'étais : je croyais plutôt dormir

que veiller. Enfin , après avoir été quelque temps étendu sur la place , ne voyant plus d'éléphant , je me levai , et je remarquai que j'étais sur une colline assez longue et assez large , toute couverte d'ossements et de dents d'éléphants. Je vous avoue que cet objet me fit faire une infinité de réflexions. J'admirai l'instinct de ces animaux. Je ne doutai point que ce ne fût là leur cimetière , et qu'ils ne m'y eussent apporté exprès pour me l'enseigner , afin que je cessasse de les persécuter , puisque je le faisais dans la vue seule d'avoir leurs dents. Je ne m'arrêtai pas sur la colline , je tournai mes pas vers la ville ; et après avoir marché un jour et une nuit , j'arrivai chez mon patron. Je ne rencontrai aucun éléphant sur ma route ; ce qui me fit connaître qu'ils s'étaient éloignés plus avant dans la forêt , pour me laisser la liberté d'aller sans obstacle à la colline.

» Dès que mon patron m'aperçut : « Ah ! pauvre Sindbad , me dit-il , j'étais dans une grande peine de savoir ce que tu pouvais être devenu ! J'ai été à la forêt , j'y ai trouvé un arbre nouvellement déraciné , un arc et des flèches par terre ; et après t'avoir inu-

tilement cherché, je désespérais de te revoir jamais. Raconte-moi, je te prie, ce qui t'est arrivé. Par quel bonheur es-tu encore en vie? » Je satisfis sa curiosité; et le lendemain étant allés tous deux à la colline, il reconnut avec une extrême joie la vérité de ce que je lui avais dit. Nous chargeâmes l'éléphant sur lequel nous étions venus, de tout ce qu'il pouvait porter de dents; et lorsque nous fûmes de retour : « Mon frère, me dit-il, (car je ne veux plus vous traiter en esclave, après le plaisir que vous venez de me faire par une découverte qui va m'enrichir) que Dieu vous comble de toutes sortes de biens et de prospérités ! Je déclare devant lui que je vous donne la liberté. Je vous avais dissimulé ce que vous allez entendre : les éléphants de notre forêt nous font périr chaque année une infinité d'esclaves que nous envoyons chercher de l'étranger : quelques conseils que nous leur donnions, ils perdent tôt ou tard la vie par les ruses de ces animaux. Dieu vous a délivré de leur furie, et n'a fait cette grâce qu'à vous seul : c'est une marque qu'il vous chérit, et qu'il a besoin de vous dans le monde pour le bien que vous y devez faire.

Vous me procurez un avantage incroyable : nous n'avons pu avoir d'ivoire jusqu'à présent, qu'en exposant la vie de nos esclaves ; et voilà toute notre ville enrichie par votre moyen. Ne croyez pas que je prétende vous avoir assez récompensé par la liberté que vous venez de recevoir ; je veux ajouter à ce don des biens considérables. Je pourrais engager toute la ville à faire votre fortune ; mais c'est une gloire que je veux avoir moi seul. »

» A ce discours obligeant, je répondis : « Patron, Dieu vous conserve ! La liberté que vous m'accordez, suffit pour vous acquitter envers moi ; et pour toute récompense du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre à vous et à votre ville, je ne vous demande que la permission de retourner en mon pays. » « Hé bien, répliqua-t-il, Moçon (1) nous amènera bientôt des navires qui viendront charger de l'ivoire. Je vous renverrai alors, et vous donnerai de quoi

(1) Moussons, vents périodiques qui, dans la mer des Indes, soufflent régulièrement, alternativement et pendant plusieurs mois du couchant au levant, et du levant au couchant.

vous conduire chez vous. » Je le remerciai de nouveau de la liberté qu'il venait de me donner, et des bonnes intentions qu'il avait pour moi. Je demeurai chez lui en attendant le Moçon; et pendant ce temps-là nous fîmes tant de voyages à la colline, que nous remplîmes ses magasins d'ivoire. Tous les marchands de la ville qui en négociaient, firent la même chose; car cela ne leur fut pas long-temps caché.

A ces paroles, Scheherazade apercevant la pointe du jour, cessa de poursuivre son discours. Elle le reprit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

XC. NUIT.

SIRE, Sindbad continuant le récit de son septième voyage :

« Les navires, dit-il, arrivèrent enfin; et mon patron ayant choisi lui-même celui sur lequel je devais m'embarquer, le chargea d'ivoire à demi pour mon compte. Il n'oublia pas d'y faire mettre aussi des pro-

visions en abondance pour mon passage ; et de plus, il m'obligea d'accepter des régalis de grand prix, des curiosités du pays. Après que je l'eus remercié autant qu'il me fut possible de tous les bienfaits que j'avais reçus de lui , je m'embarquai. Nous mîmes à la voile ; et comme l'aventure qui m'avait procuré la liberté, était fort extraordinaire, j'en avais toujours l'esprit occupé.

» Nous nous arrêtâmes dans quelques îles pour y prendre des rafraîchissemens. Notre vaisseau étant parti d'un port de terre-ferme des Indes , nous y allâmes aborder ; et là , pour éviter les dangers de la mer jusqu'à Balsora , je fis débarquer l'ivoire qui m'appartenait , résolu de continuer mon voyage par terre. Je tirai de mon ivoire une grosse somme d'argent ; j'en achetai plusieurs choses rares pour en faire des présens ; et quand mon équipage fut prêt, je me joignis à une grosse caravane de marchands. Je demurai long-temps en chemin, et je souffris beaucoup ; mais je souffrais avec patience, en faisant réflexion que je n'avais plus à craindre ni les tempêtes, ni les corsaires, ni les serpens, ni tous les autres périls que j'avais courus.

» Toutes ces fatigues finirent enfin : j'arrivai heureusement à Bagdad. J'allai d'abord me présenter au calife, et lui rendre compte de mon ambassade. Ce prince me dit que la longueur de mon voyage lui avait causé de l'inquiétude, mais qu'il avait pourtant toujours espéré que Dieu ne m'abandonnerait point. Quand je lui appris l'aventure des éléphants, il en parut fort surpris ; et il aurait refusé d'y ajouter foi, si ma sincérité ne lui eût pas été connue. Il trouva cette histoire et les autres que je lui racontai, si curieuses, qu'il chargea un de ses secrétaires de les écrire en caractères d'or, pour être conservées dans son trésor. Je me retirai très-content de l'honneur et des présents qu'il me fit ; puis je me donnai tout entier à ma famille, à mes parens et à mes amis. »

Ce fut ainsi que Sindbad acheva le récit de son septième et dernier voyage ; et s'adressant ensuite à Hindbad : « Hé bien, mon ami, ajouta-t-il, avez-vous jamais oui dire que quelqu'un ait souffert autant que moi, ou qu'aucun mortel se soit trouvé dans des embarras si pressans ? N'est-il pas juste qu'après tant de travaux, je jouisse

d'une vie agréable et tranquille ? » Comme il achevait ces mots , Hindbad s'approcha de lui , et dit en lui baisant la main : « Il faut avouer, seigneur, que vous avez essuyé d'effroyables périls ; mes peines ne sont pas comparables aux vôtres. Si elles m'affligent dans le temps que je les souffre , je m'en console par le petit profit que j'en tire. Vous méritez non-seulement une vie tranquille ; vous êtes digne encore de tous les biens que vous possédez , puisque vous en faites un si bon usage , et que vous êtes si généreux. Continuez donc à vivre dans la joie jusqu'à l'heure de votre mort. »

Sindbad lui fit donner encore cent sequins , le reçut au nombre de ses amis , lui dit de quitter sa profession de porteur , et de continuer à venir manger chez lui ; qu'il aurait lieu de se souvenir toute sa vie de Sindbad le Marin.

Scheherazade , voyant qu'il n'était pas encore jour , continua de parler , et commença une autre histoire.

LES TROIS POMMES.

SIRE, dit-elle, j'ai déjà eu l'honneur d'entretenir votre majesté d'une sortie que le calife Haroun Alraschid fit une nuit de son palais; il faut que je vous en raconte encore une autre :

Un jour ce prince avertit le grand-visir Giafar de se trouver au palais la nuit prochaine. « Visir, lui dit-il, je veux faire le tour de la ville, et m'informer de ce qu'on y dit, et particulièrement si on est content de mes officiers de justice. S'il y en a dont on ait raison de se plaindre, nous les déposerons pour en mettre d'autres à leurs places, qui s'acquitteront mieux de leur devoir. Si au contraire il y en a dont on se loue, nous aurons pour eux les égards qu'ils méritent. » Le grand-visir s'étant rendu au palais à l'heure marquée, le calife, lui et Mesrour, chef des eunuques, se déguisèrent pour n'être pas connus, et sortirent tous trois ensemble.

Ils passèrent par plusieurs places et par plusieurs marchés; et en entrant dans une

petite rue , ils virent au clair de la lune un bon-homme à barbe blanche , qui avait la taille haute , et qui portait des filets sur sa tête. Il avait au bras un panier pliant de feuilles de palmier , et un bâton à la main. « A voir ce vieillard , dit le calife , il n'est pas riche : abordons-le , et lui demandons l'état de sa fortune. » « Bon-homme , lui dit le visir , qui es-tu ? » « Seigneur , lui répondit le vieillard , je suis pêcheur , mais le plus pauvre et le plus misérable de ma profession. Je suis sorti de chez moi tantôt sur le midi pour aller pêcher , et depuis ce temps-là jusqu'à présent , je n'ai pas pris le moindre poisson. Cependant j'ai une femme et de petits enfans , et je n'ai pas de quoi les nourrir. »

Le calife , touché de compassion , dit au pêcheur : « Aurais-tu le courage de retourner sur tes pas , et de jeter tes filets encore une fois seulement ? Nous te donnerons cent sequins de ce que tu amèneras. » Le pêcheur , à cette proposition , oubliant toute sa peine de la journée , prit le calife au mot , et retourna vers le Tigre avec lui , Giafar et Mesrour , en disant en lui-même : « Ces seigneurs paraissent trop honnêtes et trop

raisonnables pour ne pas me récompenser de ma peine ; et quand ils ne me donneraient que la centième partie de ce qu'ils me promettent, ce serait encore beaucoup pour moi. »

Ils arrivèrent au bord du Tigre ; le pêcheur y jeta ses filets, puis les ayant tirés, il amena un coffre bien fermé et fort pesant qui s'y trouva. Le calife lui fit compter aussitôt cent sequins par le grand-visir, et le renvoya. Mesrour chargea le coffre sur ses épaules par l'ordre de son maître, qui dans l'empressement de savoir ce qu'il y avait dedans, retourna au palais en diligence. Là, le coffre ayant été ouvert, on y trouva un grand panier pliant de feuilles de palmier, fermé et cousu par l'ouverture avec un fil de laine rouge. Pour satisfaire l'impatience du calife, on ne se donna pas la peine de le découdre ; on coupa promptement le fil avec un couteau, et l'on tira du panier un paquet enveloppé dans un méchant tapis, et lié avec de la corde. La corde déliée et le paquet défait, on vit avec horreur le corps d'une jeune dame, plus blanc que de la neige, et coupé par morceaux....

Scheherazade, en cet endroit, remar-

quant qu'il était jour, cessa de parler. Le lendemain, elle reprit la parole de cette manière :

XCI°. NUIT.

SIRE, votre majesté s'imaginera mieux elle-même que je ne le puis faire comprendre par mes paroles, quel fut l'étonnement du calife à cet affreux spectacle. Mais de la surprise il passa en un instant à la colère ; et lançant au visir un regard furieux : « Ah ! malheureux, lui dit-il, est-ce donc ainsi que tu veilles sur les actions de mes peuples ? On commet impunément sous ton ministère des assassinats dans ma capitale, et l'on jette mes sujets dans le Tigre, afin qu'ils crient vengeance contre moi au jour du jugement. Si tu ne venges promptement le meurtre de cette femme par la mort de son meurtrier, je jure par le saint nom de Dieu, que je te ferai pendre, toi et quarante de ta parenté. » « Commandeur des croyans, lui dit le grand-visir, je supplie votre majesté de m'accorder du temps pour faire

des perquisitions. » « Je ne te donne que trois jours pour cela, repartit le calife; c'est à toi d'y songer. »

Le visir Giafar se retira chez lui dans une grande confusion de sentimens. « Hélas, disait-il, comment, dans une ville aussi vaste et aussi peuplée que Bagdad, pourrai-je déterrer un meurtrier, qui sans doute a commis ce crime sans témoins, et qui est peut-être déjà sorti de cette ville? Un autre que moi tirerait de prison un misérable, et le ferait mourir pour contenter le calife; mais je ne veux pas charger ma conscience de ce forfait, et j'aime mieux mourir que de me sauver à ce prix-là. »

Il ordonna aux officiers de police et de justice qui lui obéissaient, de faire une exacte recherche du criminel. Ils mirent leurs gens en campagne, et s'y mirent eux-mêmes, ne se croyant guère moins intéressés que le visir en cette affaire. Mais tous leurs soins furent inutiles : quelque diligence qu'ils y apportèrent, ils ne purent découvrir l'auteur de l'assassinat; et le visir jugea bien que sans un coup du ciel, c'était fait de sa vie.

Effectivement, le troisième jour étant venu, un huissier arriva chez ce malheu-

reux ministre, et le somma de le suivre. Le visir obéit; et le calife lui ayant demandé où était le meurtrier : « Commandeur des croyans, lui répondit-il les larmes aux yeux, je n'ai trouvé personne qui ait pu m'en donner la moindre nouvelle. » Le calife lui fit des reproches remplis d'emportement et de fureur, et commanda qu'on le pendit devant la porte du palais, lui et quarante des Barmecides (1).

Pendant que l'on travaillait à dresser les potences, et qu'on se saisissait des quarante Barmecides dans leurs maisons, un crieur public alla, par ordre du calife, faire ce cri dans tous les quartiers de la ville :

« Qui veut avoir la satisfaction de voir
» pendre le grand-visir Giafar, et quarante
» des Barmecides ses parens, qu'il vienne
» à la place qui est devant le palais. »

Lorsque tout fut prêt, le juge criminel et un grand nombre d'huissiers du palais amenèrent le grand-visir avec les quarante Barmecides, les firent disposer chacun au

(1) Les Barmecides : nom d'une des familles des plus illustres, après les maisons souveraines de l'Asie.

pied de la potence qui lui était destinée , et on leur passa autour du cou la corde avec laquelle ils devaient être levés en l'air. Le peuple, dont toute la place était remplie, ne put voir ce triste spectacle sans douleur, et sans verser des larmes ; car le grand-visir Giafar et les Barmecides étaient chéris et honorés pour leur probité, leur libéralité et leur désintéressement, non-seulement à Bagdad , mais même par tout l'empire du calife.

Rien n'empêchait qu'on n'exécutât l'ordre irrévocable de ce prince trop sévère ; et on allait ôter la vie aux plus honnêtes gens de la ville, lorsqu'un jeune homme très-bien fait et fort proprement vêtu fendit la presse, pénétra jusqu'au grand-visir, et après lui avoir baisé la main : « Souverain visir, lui dit-il, chef des émirs de cette cour, refuge des pauvres, vous n'êtes pas coupable du crime pour lequel vous êtes ici. Retirez-vous, et me laissez expier la mort de la dame qui a été jetée dans le Tigre. C'est moi qui suis son meurtrier, et je mérite d'en être puni. »

Quoique ce discours causât beaucoup de joie au visir, il ne laissa pas d'avoir pitié du jeune homme dont la physionomie, au

liende paraître sinistre, avait quelque chose d'engageant; et il allait lui répondre, lorsqu'un grand homme d'un âge déjà fort avancé, ayant aussi fendu la presse, arriva, et dit au visir : « Seigneur, ne croyez rien de ce que vous dit ce jeune homme; nul autre que moi n'a tué la dame qu'on a trouvée dans le coffre; c'est sur moi seul que doit tomber le châtiment. Au nom de Dieu, je vous conjure de ne pas punir l'innocent pour le coupable. » « Seigneur, reprit le jeune homme en s'adressant au visir, je vous jure que c'est moi qui ai commis cette méchante action, et que personne au monde n'en est complice. » « Mon fils, interrompit le vieillard, c'est le désespoir qui vous a conduit ici, et vous voulez prévenir votre destinée; pour moi, il y a long-temps que je suis au monde, je dois en être détaché. Laissez-moi donc sacrifier ma vie pour la vôtre. Seigneur, ajouta-t-il en s'adressant au grand-visir, je vous le répète encore, c'est moi qui suis l'assassin : faites-moi mourir, et ne différez pas. »

La contestation du vieillard et du jeune homme obligea le visir Giafar à les mener tous deux devant le calife, avec la permis-

sion de l'officier chargé de présider à cette terrible exécution, qui se faisait un plaisir de le favoriser. Lorsqu'il fut en présence de ce prince, il baisa la terre par sept fois, et parla de cette manière : « Commandeur des croyans, j'amène à votre majesté ce vieillard et ce jeune homme, qui se disent, tous deux séparément, meurtriers de la dame. » Alors le calife demanda aux accusés qui des deux avait massacré la dame si cruellement, et l'avait jetée dans le Tigre. Le jeune homme assura que c'était lui ; mais le vieillard, de son côté, soutenant le contraire : « Allez, dit le calife au grand-visir, faites-les pendre tous deux. » « Mais, sire, dit le visir, s'il n'y en a qu'un de criminel, il y aurait de l'injustice à faire mourir l'autre. »

A ces mots, le jeune homme reprit : « Je jure, par le grand Dieu qui a élevé les cieux à la hauteur où ils sont, que c'est moi qui ai tué la dame, qui l'ai coupée par quartiers, et jetée dans le Tigre il y a quatre jours. Je ne veux point avoir de part avec les autres au jour du jugement, si ce que je dis n'est pas véritable ; ainsi je suis celui qui doit être puni. » Le calife fut surpris de

ce serment, et y ajouta foi, d'autant plus que le vieillard n'y répliqua rien! C'est pourquoi se tournant vers le jeune homme « Malheureux, lui dit-il, pour quel sujet as-tu commis un crime si détestable; et quelle raison peux-tu avoir d'être venu t'offrir toi-même à la mort? » « Commandeur des croyans, répondit-il, si l'on mettait par écrit tout ce qui s'est passé entre cette dame et moi, ce serait une histoire qui pourrait être très-utile aux hommes. » « Raconte-nous-la donc, répliqua le calife, je te l'ordonne. » Le jeune homme obéit, et commença son récit de cette sorte.

Scheherazade voulait continuer; mais elle fut obligée de remettre cette histoire à la nuit suivante.

XCII^e. NUIT.

SCHAHRIAR prévint la sultane, et lui demanda ce que le jeune homme avait raconté au calife Haroun Alraschid. Sire, répondit Scheherazade, il prit la parole, et parla dans ces termes :

HISTOIRE

DE LA DAME MASSACRÉE, ET DU JEUNE
HOMME SON MARI.

« **COMMANDEUR** des croyans , votre majesté saura que la dame massacrée était ma femme , fille de ce vieillard que vous voyez , qui est mon oncle paternel. Elle n'avait que douze ans quand il me la donna en mariage , et il y en a onze d'écoulés depuis ce temps-là. J'ai eu d'elle trois enfans mâles , qui sont vivans ; et je dois lui rendre cette justice , qu'elle ne m'a jamais donné le moindre sujet de déplaisir. Elle était sage , de bonnes mœurs , et mettait toute son attention à me plaire. De mon côté , je l'aimais parfaitement , et je prévenais tous ses désirs , bien loin de m'y opposer.

» Il y a environ deux mois qu'elle tomba malade : j'en eus tout le soin imaginable , et je n'épargnai rien pour lui procurer une prompte guérison. Au bout d'un mois , elle commença à se mieux porter , et voulut aller au bain. Avant que de sortir du logis , elle

me dit : « Mon cousin , car elle m'appelait ainsi par familiarité , j'ai envie de manger des pommes ; vous me feriez un extrême plaisir si vous pouviez m'en trouver ; il y a long-temps que cette envie me tient , et je vous avoue qu'elle s'est augmentée à un point , que si elle n'est bientôt satisfaite , je crains qu'il ne m'arrive quelque disgrâce. »

« Très-volontiers , lui répondis-je , je vais faire tout mon possible pour vous contenter. »

» J'allai aussitôt chercher des pommes dans tous les marchés et dans toutes les boutiques ; mais je n'en pus trouver une , quoique j'offrisse d'en donner un sequin. Je revins au logis , fort fâché de la peine que j'avais prise inutilement. Pour ma femme , quand elle fut revenue du bain , et qu'elle ne vit point de pommes , elle en eut un chagrin qui ne lui permit pas de dormir la nuit. Je me levai de grand matin , et allai dans tous les jardins ; mais je ne réussis pas mieux que le jour précédent. Je rencontrai seulement un vieux jardinier qui me dit , que quelque peine que je me donnasse , je n'en trouverais point ailleurs qu'au jardin de votre majesté à Balsora.

» Comme j'aimais passionnément ma femme , et que je ne voulais pas avoir à me reprocher d'avoir négligé de la satisfaire , je pris un habit de voyageur ; et après l'avoir instruite de mon dessein , je partis pour Balsora. Je fis une si grande diligence , que je fus de retour au bout de quinze jours. Je rapportai trois pommes qui m'avaient coûté un sequin la pièce. Il n'y en avait pas davantage dans le jardin , et le jardinier n'avait pas voulu me les donner à meilleur marché. En arrivant , je les présentai à ma femme ; mais il se trouva que l'envie lui en était passée. Ainsi elle se contenta de les recevoir , et les posa à côté d'elle. Cependant elle était toujours malade , et je ne savais quel remède apporter à son mal.

» Peu de jours après mon voyage , étant assis dans ma boutique au lieu public où l'on vend toutes sortes d'étoffes fines , je vis entrer un grand esclave noir , de fort méchante mine , qui tenait à la main une pomme que je reconnus pour une de celles que j'avais apportées de Balsora. Je n'en pouvais douter , puisque je savais qu'il n'y en avait pas une dans Bagdad ni dans tous les jardins aux environs. J'appelai

l'esclave : « Bon esclave , lui dis-je , apprends-moi , je te prie , où tu as pris cette pomme ? » « C'est , me répondit-il en souriant , un présent que m'a fait mon amoureuse. J'ai été la voir aujourd'hui , et je l'ai trouvée un peu malade. J'ai vu trois pommes auprès d'elle , et je lui ai demandé d'où elle les avait eues ; elle m'a répondu que son bon-homme de mari avait fait un voyage de quinze jours exprès pour les lui aller chercher , et qu'il les lui avait apportées. Nous avons fait collation ensemble , et en la quittant , j'en ai pris et emporté une que voici. »

» Ce discours me mit hors de moi-même. Je me levai de ma place ; et après avoir fermé ma boutique , je courus chez moi avec empressement , et montai à la chambre de ma femme. Je regardai d'abord où étaient les pommes , et n'en voyant que deux , je demandai où était la troisième. Alors ma femme ayant tourné la tête du côté des pommes , et n'en ayant aperçu que deux , me répondit froidement : « Mon cousin , je ne sais ce qu'elle est devenue. » A cette réponse , je ne fis pas de difficulté de croire que ce que m'avait dit l'esclave ne fût vé-

ritable. En même temps je me laissai emporter à une fureur jalouse; et tirant un couteau qui était attaché à ma ceinture, je le plongeai dans la gorge de cette misérable. Ensuite je lui coupai la tête et mis son corps par quartiers; j'en fis un paquet que je cachai dans un panier pliant; et après avoir cousu l'ouverture du panier avec un fil de laine rouge, je l'enfermai dans un coffre que je chargeai sur mes épaules, dès qu'il fut nuit, et que j'allai jeter dans le Tigre.

» Les deux plus petits de mes enfans étaient déjà couchés et endormis, et le troisième était hors de la maison; je le trouvai à mon retour assis près de la porte, et pleurant à chaudes larmes. Je lui demandai le sujet de ses pleurs. « Mon père, me dit-il, j'ai pris ce matin à ma mère, sans qu'elle en ait rien vu, une des trois pommes que vous lui avez apportées. Je l'ai gardée long-temps; mais comme je jouais tantôt dans la rue avec mes petits frères, un grand esclave qui passait, me l'a arrachée de la main, et l'a emportée; j'ai couru après lui en la lui redemandant; mais j'ai eu beau lui dire qu'elle appar-

tenait à ma mère qui était malade, que vous aviez fait un voyage de quinze jours pour l'aller chercher, tout cela a été inutile. Il n'a pas voulu me la rendre; et comme je le suivais en criant après lui, il s'est retourné, m'a battu, et puis s'est mis à courir de toute sa force par plusieurs rues détournées, de manière que je l'ai perdu de vue. Depuis ce temps-là, j'ai été me promener hors de la ville en attendant que vous revinssiez; et je vous attendais, mon père, pour vous prier de n'en rien dire à ma mère, de peur que cela ne la rendît plus malade. » En achevant ces mots, il redoubla ses larmes.

» Le discours de mon fils me jeta dans une affliction inconcevable; je reconnus alors l'énormité de mon crime, et je me repentis, mais trop tard, d'avoir ajouté foi aux impostures du malheureux esclave, qui, sur ce qu'il avait appris de mon fils, avait composé la funeste fable que j'avais prise pour une vérité. Mon oncle, qui est ici présent, arriva sur ces entrefaites; il venait pour voir sa fille, mais au lieu de la trouver vivante, il apprit par moi-même qu'elle n'était plus; car je ne lui déguisai

rien; et sans attendre qu'il me condamnât, je me déclarai moi-même le plus criminel de tous les hommes. Néanmoins, au lieu de m'accabler de justes reproches, il joignit ses pleurs aux miens, et nous pleurâmes ensemble trois jours sans relâche, lui, la perte d'une fille qu'il avait toujours tendrement aimée, et moi, celle d'une femme qui m'était chère, et dont je m'étais privé d'une manière si cruelle, et pour avoir trop légèrement cru le rapport d'un esclave menteur. Voilà, Commandeur des croyans, l'aveu sincère que votre majesté a exigé de moi. Vous savez à présent toutes les circonstances de mon crime, et je vous supplie très-humblement d'en ordonner la punition : quelque rigoureuse qu'elle puisse être, je n'en murmurerai point, et je la trouverai trop légère. »

Le calife fut dans un grand étonnement.

Scheherazade, en prononçant ces derniers mots, s'aperçut qu'il était jour : elle cessa de parler; mais la nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

XCIH. NUIT.

SIRE, dit-elle, le calife fut extrêmement étonné de ce que le jeune homme venait de lui raconter. Mais ce prince équitable, trouvant qu'il était plus à plaindre qu'il n'était criminel, entra dans ses intérêts. « L'action de ce jeune homme, dit-il, est pardonnable devant Dieu, et excusable auprès des hommes. Le méchant esclave est la cause unique de ce meurtre ; c'est lui seul qu'il faut punir. C'est pourquoi, continua-t-il en s'adressant au grand-visir, je te donne trois jours pour le trouver. Si tu ne me l'amènes dans ce terme, je te ferai mourir à sa place. »

Le malheureux Giafar, qui s'était cru hors de danger, fut accablé de ce nouvel ordre du calife ; mais comme il n'osait rien répliquer à ce prince dont il connaissait l'humeur, il s'éloigna de sa présence, et se retira chez lui les larmes aux yeux, persuadé qu'il n'avait plus que trois jours à vivre. Il était tellement convaincu qu'il ne

trouverait point l'esclave, qu'il n'en fit pas la moindre recherche. « Il n'est pas possible, disait-il, que dans une ville telle que Bagdad, où il y a une infinité d'esclaves noirs, je démêle celui dont il s'agit. A moins que Dieu ne me le fasse connaître, comme il m'a déjà fait découvrir l'assassin, rien ne peut me sauver. »

Il passa les deux premiers jours à s'affliger avec sa famille, qui gémissait autour de lui, en se plaignant de la rigueur du calife. Le troisième étant venu, il se disposa à mourir avec fermeté, comme un ministre intègre et qui n'avait rien à se reprocher. Il fit venir des cadis et des témoins qui signèrent le testament qu'il fit en leur présence. Après cela, il embrassa sa femme et ses enfans, et leur dit le dernier adieu. Toute sa famille fondait en larmes. Jamais spectacle ne fut plus touchant. Enfin, un huissier du palais arriva, qui lui dit que le calife s'impatientait de n'avoir ni de ses nouvelles, ni de celles de l'esclave noir qu'il lui avait commandé de chercher. J'ai ordre, ajouta-t-il, de vous mener devant son trône. L'affligé visir se mit en état de suivre l'huissier. Mais comme il allait sor-

tir, on lui amena la plus petite de ses filles, qui pouvait avoir cinq ou six ans. Les femmes qui avaient soin d'elle la venaient présenter à son père, afin qu'il la vît pour la dernière fois.

Comme il avait pour elle une tendresse particulière, il pria l'huissier de lui permettre de s'arrêter un moment. Alors il s'approcha de sa fille, la prit entre ses bras et la baisa plusieurs fois. En la baisant, il s'aperçut qu'elle avait dans le sein quelque chose de gros, et qui avait de l'odeur. « Ma chère petite, lui dit-il, qu'avez-vous dans le sein? » « Mon cher père, lui répondit-elle, c'est une pomme sur laquelle est écrit le nom du calife notre seigneur et maître. Rihan, notre esclave, me l'a vendue deux sequins. »

Aux mots de pomme et d'esclave, le grand-visir Giafar fit un cri de surprise mêlée de joie, et mettant aussitôt la main dans le sein de sa fille, il en tira la pomme. Il fit appeler l'esclave qui n'était pas loin; et lorsqu'il fut devant lui : « Maraud, lui dit-il, où as-tu pris cette pomme? » « Seigneur, répondit l'esclave, je vous jure que je ne l'ai dérobée, ni chez vous, ni dans le

jardin du Commandeur des croyans. L'autre jour, comme je passais dans une rue auprès de trois ou quatre petits enfans qui jouaient, et dont l'un la tenait à la main, je la lui arrachai, et l'emportai. L'enfant courut après moi, en me disant que la pomme n'était pas à lui, mais à sa mère qui était malade; que son père, pour contenter l'envie qu'elle en avait, avait fait un long voyage, d'où il en avait apporté trois; que celle-là en était une qu'il avait prise sans que sa mère en sût rien. Il eut beau me prier de la lui rendre, je n'en voulus rien faire; je l'emportai au logis, et la vendis deux sequins à la petite dame votre fille. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. »

Giafar ne put assez admirer comment la friponnerie d'un esclave avait été cause de la mort d'une femme innocente, et presque de la sienne. Il mena l'esclave avec lui; et quand il fut devant le calife, il fit à ce prince un détail exact de tout ce que lui avait dit l'esclave, et du hasard par lequel il avait découvert son crime.

Jamais surprise n'égala celle du calife. Il ne put se contenir ni s'empêcher de faire de grands éclats de rire. A la fin, il reprit un

air sérieux, et dit au visir, que puisque son esclave avait causé un si étrange désordre, il méritait une punition exemplaire. « Je ne puis en disconvenir, sire, répondit le visir; mais son crime n'est pas irrémissible. Je sais une histoire plus surprenante d'un visir du Caire, nommé Noureddin (1) Ali, et de Bedreddin (2) Hassan de Balsora. Comme votre majesté prend plaisir à en entendre de semblables, je suis prêt à vous la raconter, à condition que si vous la trouvez plus étonnante que celle qui me donne occasion de vous la dire, vous ferez grâce à mon esclave. » « Je le veux bien, repartit le calife; mais vous vous engagez dans une grande entreprise, et je ne crois pas que vous puissiez sauver votre esclave; car l'histoire des pommes est fort singulière. »

Giafar prenant alors la parole, commença son récit dans ces termes :

(1) Noureddin signifie, en arabe, la lumière de la religion.

(2) Bedreddin, la pleine lune de la religion.

HISTOIRE

DE NOUREDDIN ALI, ET DE BEDREDDIN
HASSAN.

« **COMMANDEUR** des croyans , il y avait autrefois en Egypte un sultan , grand observateur de la justice , bienfaisant , miséricordieux , libéral. Sa valeur le rendait redoutable à ses voisins. Il aimait les pauvres , et protégeait les savans qu'il élevait aux premières charges. Le visir de ce sultan était un homme prudent , sage , pénétrant , consommé dans les belles - lettres et dans toutes les sciences. Ce ministre avait deux fils très-bien faits , et qui marchaient l'un et l'autre sur ces traces : l'aîné se nommait Schemseddin (1) Mohammed , et le cadet Noureddin Ali. Ce dernier principalement avait tout le mérite qu'on peut avoir. Le visir leur père étant mort , le sultan les envoya chercher , et les ayant fait revêtir tous

(1) Schemseddin signifie le soleil de la religion ; Mohammed est le même nom que Mahomet.

deux d'une robe de visir ordinaire : « J'ai bien du regret, leur dit-il, de la perte que vous venez de faire. Je n'en suis pas moins touché que vous-mêmes. Je veux vous le témoigner ; et comme je sais que vous demeurez ensemble, et que vous êtes parfaitement unis, je vous gratifie l'un et l'autre de la même dignité. Allez, et imitez votre père. »

» Les deux nouveaux visirs remercièrent le sultan de sa bonté, et se retirèrent chez eux, où ils prirent soin des funérailles de leur père. Au bout d'un mois, ils firent leur première sortie ; ils allèrent pour la première fois au conseil du sultan, et depuis ils continuèrent d'y assister régulièrement les jours qu'il s'assemblait. Toutes les fois que le sultan allait à la chasse, un des deux frères l'accompagnait, et ils avaient alternativement cet honneur. Un jour qu'ils s'entretenaient après le souper de choses indifférentes, c'était la veille d'une chasse où l'aîné devait suivre le sultan, ce jeune homme dit à son cadet : « Mon frère, puisque nous ne sommes point encore mariés, ni vous ni moi, et que nous vivons dans une si bonne union, il me vient une pensée :

épousons tous deux en un même jour deux sœurs que nous choisirons dans quelque famille qui nous conviendra, Que Dites-vous de cette idée ? » « Je dis, mon frère, répondit Noureddin Ali, qu'elle est bien digne de l'amitié qui nous unit. On ne peut pas mieux penser ; et pour moi, je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. » « Oh ! ce n'est pas tout encore, reprit Schiemseddin Mohammed, mon imagination va plus loin. Supposé que nos femmes conçoivent la première nuit de nos noces, et qu'ensuite elles accouchent en un même jour, la vôtre d'un fils, et la mienne d'une fille, nous les marierons ensemble quand ils seront en âge. » « Ah ! pour cela, s'écria Noureddin Ali, il faut avouer que ce projet est admirable ! Ce mariage couronnera notre union, et j'y donne volontiers mon consentement. Mais, mon frère, ajouta-t-il, s'il arrivait que nous fissions ce mariage, prétendriez-vous que mon fils donnât une dot à votre fille ? » « Cela ne souffre pas de difficulté, repartit l'aîné ; et je suis persuadé qu'outre les conventions ordinaires du contrat de mariage, vous ne manquerez pas d'accorder, en son nom,

au moins trois mille sequins , trois bonnes terres et trois esclaves. » « C'est de quoi je ne demeure pas d'accord , dit le cadet. Ne sommes-nous pas frères et collègues , revêtus tous deux du même titre d'honneur ? D'ailleurs , ne savons-nous pas bien , vous et moi , ce qui est juste ? Le mâle étant plus noble que la femelle , ne serait-ce pas à vous à donner une grosse dot à votre fille ? A ce que je vois , vous êtes homme à faire vos affaires aux dépens d'autrui. »

» Quoique Noureddin Ali dit ces paroles en riant , son frère , qui n'avait pas l'esprit bien fait , en fut offensé. « Malheur à votre fils , dit-il avec emportement , puisque vous l'osez préférer à ma fille ! Je m'étonne que vous ayez été assez hardi pour le croire seulement digne d'elle. Il faut que vous ayez perdu le jugement , pour vouloir aller de pair avec moi , en disant que nous sommes collègues. Apprenez , téméraire , qu'après votre imprudence , je ne voudrais pas marier ma fille avec votre fils , quand vous lui donneriez plus de richesses que vous n'en avez. » Cette plaisante querelle de deux frères sur le mariage de leurs enfans qui n'étaient pas encore nés , ne laissa pas

d'aller fort loin. Schemseddin Mohammed s'emporta jusqu'aux menaces. « Si je ne devais pas, dit-il, accompagner demain le sultan, je vous traiterais comme vous le méritez; mais à mon retour, je vous ferai connaître s'il appartient à un cadet de parler à son aîné aussi insolemment que vous venez de faire. » A ces mots, il se retira dans son appartement, et son frère alla se coucher dans le sien.

» Schemseddin Mohammed se leva le lendemain de grand matin, et se rendit au palais, d'où il sortit avec le sultan, qui prit son chemin au-dessus du Caire, du côté des pyramides. Pour Noureddin Ali, il avait passé la nuit dans de grandes inquiétudes; et après avoir bien considéré qu'il n'était pas possible qu'il demeurât plus long-temps avec un frère qui le traitait avec tant de hauteur, il forma une résolution. Il fit préparer une bonne mule, se munit d'argent, de pierreries et de quelques vivres; et ayant dit à ses gens qu'il allait faire un voyage de deux ou trois jours, et qu'il voulait être seul, il partit.

» Quand il fut hors du Caire, il marcha par le désert vers l'Arabie. Mais sa mule

venant à succomber sur la route, il fut obligé de continuer son chemin à pied. Par bonheur, un courrier qui allait à Balsora, l'ayant rencontré, le prit en croupe derrière lui. Lorsque le courrier fut arrivé à Balsora, Noureddin Ali mit pied à terre, et le remercia du plaisir qu'il lui avait fait. Comme il allait par les rues cherchant où il pourrait se loger, il vit venir un seigneur, accompagné d'une nombreuse suite, et à qui tous les habitans faisaient de grands honneurs, en s'arrêtant par respect jusqu'à ce qu'il fût passé. Noureddin Ali s'arrêta comme les autres. C'était le grand-visir du sultan de Balsora, qui se montrait dans la ville pour y maintenir par sa présence le bon ordre et la paix.

» Ce ministre ayant jeté les yeux par hasard sur le jeune homme, lui trouva la physionomie engageante ; il le regarda avec complaisance ; et comme il passait près de lui, et qu'il le voyait en habit de voyageur, il s'arrêta pour lui demander qui il était et d'où il venait. « Seigneur, lui répondit Noureddin Ali, je suis d'Egypte, né au Caire, et j'ai quitté ma patrie par un si juste dépit contre un de mes parens, que

j'ai résolu de voyager par tout le monde, et de mourir plutôt que d'y retourner. » Le grand-visir, qui était un vénérable vieillard, ayant entendu ces paroles, lui dit : « Mon fils, gardez-vous bien d'exécuter votre dessein. Il n'y a dans le monde que de la misère; et vous ignorez les peines qu'il vous faudra souffrir. Venez, suivez-moi plutôt; je vous ferai peut-être oublier le sujet qui vous a contraint d'abandonner votre pays. »

» Noureddin Ali suivit le grand-visir de Balsora, qui ayant bientôt connu ses belles qualités, le prit en affection, de manière qu'un jour l'entretenant en particulier, il lui dit : « Mon fils, je suis, comme vous voyez, dans un âge si avancé, qu'il n'y a pas d'apparence que je vive encore longtemps. Le ciel m'a donné une fille unique, qui n'est pas moins belle que vous êtes bien fait, et qui est présentement en âge d'être mariée. Plusieurs des puissans seigneurs de cette cour me l'ont déjà demandée pour leurs fils; mais je n'ai pu me résoudre à la leur accorder. Pour vous, je vous aime, et vous trouve si digne de mon alliance, que vous préférant à tous ceux qui l'ont recher-

chée, je suis prêt à vous accepter pour gendre. Si vous recevez avec plaisir l'offre que je vous fais, je déclarerai au sultan mon maître que je vous ai adopté par ce mariage, et je le supplierai de m'accorder pour vous la survivance de ma dignité de grand-visir dans le royaume de Balsora. En même temps, comme je n'ai plus besoin que de repos dans l'extrême vieillesse où je suis, je ne vous abandonnerai pas seulement la disposition de tous mes biens, mais même l'administration des affaires de l'état. »

» Le grand-visir de Balsora n'eut pas achevé ce discours rempli de bonté et de générosité, que Noureddin Ali se jeta à ses pieds; et dans des termes qui marquaient la joie et la reconnaissance dont son cœur était pénétré, il témoigna qu'il était disposé à faire tout ce qu'il lui plairait. Alors le grand-visir appela les principaux officiers de sa maison, leur ordonna de faire orner la grande salle de son hôtel, et préparer un grand repas. Ensuite il envoya prier tous les seigneurs de la cour et de la ville de vouloir bien prendre la peine de se rendre chez lui. Lorsqu'ils y furent tous rassemblés, comme Noureddin Ali l'avait informé de

sa qualité, il dit à ces seigneurs, car il jugea à propos de parler ainsi pour satisfaire ceux dont il avait refusé l'alliance : « Je suis bien aise, seigneurs, de vous apprendre une chose que j'ai tenu secrète jusqu'à ce jour. J'ai un frère qui est grand-visir du sultan d'Egypte, comme j'ai l'honneur de l'être du sultan de ce royaume. Ce frère n'a qu'un fils qu'il n'a pas voulu marier à la cour d'Egypte; et il me l'a envoyé pour épouser ma fille, afin de réunir par-là nos deux branches. Ce fils, que j'ai reconnu pour mon neveu à son arrivée, et que je fais mon gendre, est ce jeune seigneur que vous voyez ici et que je vous présente. Je me flatte que vous voudrez bien lui faire l'honneur d'assister à ses noces, que j'ai résolu de célébrer aujourd'hui. » Nul de ces seigneurs ne pouvant trouver mauvais qu'il eût préféré son neveu à tous les grands partis qui lui avaient été proposés, répondirent tous qu'il avait raison de faire ce mariage; qu'ils seraient volontiers témoins de la cérémonie, et qu'ils souhaitaient que Dieu lui donnât encore de longues années pour voir les fruits de cette heureuse union.

En cet endroit, Scheherazade voyant

paraître le jour, interrompit sa narration, qu'elle reprit ainsi la nuit suivante :

XCIV^e. NUIT.

SIRE, dit-elle, le grand-visir Giafar continuant l'histoire qu'il racontait au calife :

« Les seigneurs, poursuivit-il, qui s'étaient rassemblés chez le grand-visir de Balsora n'eurent pas plutôt témoigné à ce ministre la joie qu'ils avaient du mariage de sa fille avec Noureddin Ali, qu'on se mit à table. On y demeura très-long-temps. Sur la fin du repas, on servit des confitures, dont chacun, selon la coutume, ayant pris ce qu'il put emporter, les cadis entrèrent avec le contrat de mariage à la main. Les principaux seigneurs le signèrent; après quoi toute la compagnie se retira.

» Lorsqu'il n'y eut plus personne que les gens de la maison, le grand-visir chargea ceux qui avaient soin du bain qu'il avait commandé de tenir prêt, d'y conduire Noureddin Ali, qui y trouva du linge qui n'avait point encore servi, d'une finesse et

d'une propreté qui faisait plaisir à voir, aussi bien que toutes les autres choses nécessaires. Quand on eut lavé et frotté l'époux, il voulut reprendre l'habit qu'il venait de quitter; mais on lui en présenta un autre de la dernière magnificence. Dans cet état, et parfumé d'odeurs les plus exquises, il alla retrouver le grand-visir son beau-père, qui fut charmé de sa bonne mine, et qui l'ayant fait asseoir auprès de lui : « Mon fils, lui dit-il, vous m'avez déclaré qui vous êtes, et le rang que vous teniez à la cour d'Egypte; vous m'avez dit même que vous avez eu un démêlé avec votre frère, et que c'est pour cela que vous vous êtes éloigné de votre pays; je vous prie de me faire la confidence entière, et de m'apprendre le sujet de votre querelle. Vous devez présentement avoir une parfaite confiance en moi, et ne me rien cacher. »

» Noureddin Ali lui raconta toutes les circonstances de son différend avec son frère. Le grand-visir ne put entendre ce récit sans éclater de rire. « Voilà, dit-il, la chose du monde la plus singulière ! Est-il possible, mon fils, que votre querelle soit allée jusqu'au point que vous dites

pour un mariage imaginaire? Je suis fâché que vous vous soyez brouillé pour une bagatelle avec votre frère aîné. Je vois pourtant que c'est lui qui a eu tort de s'offenser de ce que vous ne lui avez dit que par plaisanterie, et je dois rendre grâces au ciel d'un différend qui me procure un gendre tel que vous. Mais, ajouta le vieillard, la nuit est déjà avancée, et il est temps de vous retirer. Allez, ma fille votre épouse vous attend. Demain je vous présenterai au sultan. J'espère qu'il vous recevra d'une manière dont nous aurons lieu d'être tous deux satisfaits. » Noureddin Ali quitta son beau-père pour se rendre à l'appartement de sa femme.

» Ce qu'il y a de remarquable, continua le grand-visir Giafar, c'est que le même jour que ces noces se faisaient à Balsora; Schemseddin Mohammed se mariait aussi au Caire; et voici le détail de son mariage :

« Après que Noureddin Ali se fut éloigné du Caire dans l'intention de n'y plus retourner, Schemseddin Mohammed, son aîné, qui était allé à la chasse avec le sultan d'Egypte, étant de retour au bout d'un mois, (le sultan s'était laissé emporter à

l'ardeur de la chasse, et avait été absent durant tout ce temps-là) il courut à l'appartement de Noureddin Ali; mais il fut fort étonné d'apprendre que, sous prétexte d'aller faire un voyage de deux ou trois journées, il était parti sur une mule le jour même de la chasse du sultan, et que depuis ce temps-là il n'avait point paru. Il en fut d'autant plus fâché, qu'il ne douta pas que les duretés qu'il lui avait dites ne fussent la cause de son éloignement. Il dépêcha un courrier, qui passa par Damas, et alla jusqu'à Alep; mais Noureddin était alors à Balsora. Quand le courrier eut rapporté à son retour qu'il n'en avait appris aucune nouvelle, Schemseddin Mohammed se proposa de l'envoyer chercher ailleurs, et en attendant, il prit la résolution de se marier. Il épousa la fille d'un des premiers et des plus puissans seigneurs du Caire, le même jour que son frère se maria avec la fille du grand-visir de Balsora.

» Ce n'est pas tout, Commandeur des croyans, poursuivit Giafar : voici ce qui arriva encore. Au bout de neuf mois, la femme de Schemseddin Mohammed accoucha d'une fille au Caire, et le même jour,

celle de Noureddin Ali mit au monde à Balsora un garçon, qui fut nommé Bedreddin Hassan. Le grand-visir de Balsora donna des marques de sa joie par de grandes largesses, et par les réjouissances publiques qu'il fit faire pour la naissance de son petit-fils. Ensuite, pour marquer à son gendre combien il était content de lui, il alla au palais supplier très-humblement le sultan d'accorder à Noureddin Ali la survivance de sa charge, afin, dit-il, qu'avant sa mort il eût la consolation de voir son gendre grand-visir à sa place.

Le sultan, qui avait vu Noureddin Ali avec bien du plaisir lorsqu'il lui avait été présenté après son mariage, et qui depuis ce temps-là en avait toujours ouï parler fort avantageusement, accorda la grâce qu'on demandait pour lui, avec tout l'agrément qu'on pouvait souhaiter. Il le fit revêtir en sa présence de la robe de grand-visir.

» La joie du beau-père fut comblée le lendemain, lorsqu'il vit son gendre présider au conseil en sa place, et faire toutes les fonctions de grand-visir. Noureddin Ali s'en acquitta si bien, qu'il semblait avoir toute sa vie exercé cette charge. Il

continua dans la suite d'assister au conseil toutes les fois que les infirmités de la vieillesse ne permirent pas à son beau-père de s'y trouver. Ce bon vieillard mourut quatre ans après ce mariage, avec la satisfaction de voir un rejeton de sa famille, qui promettait de la soutenir long-temps avec éclat.

» Noureddin Ali lui rendit les derniers devoirs avec toute l'amitié et la reconnaissance possibles ; et sitôt que Bedreddin Hassan, son fils, eut atteint l'âge de sept ans, il le mit entre les mains d'un excellent maître, qui commença à l'élever d'une manière digne de sa naissance. Il est vrai qu'il trouva dans cet enfant un esprit vif, pénétrant, et capable de profiter de tous les bons enseignemens qu'il lui donnait.....

Scheherazade allait continuer ; mais s'apercevant qu'il était jour, elle mit fin à son discours. Elle reprit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

XCV^e. NUIT.

SIRE, le grand-visir Giafar poursuivant l'histoire qu'il racontait au calife :

« Deux ans après, dit-il, que Bedreddin Hassan eut été mis entre les mains de ce maître, qui lui enseigna parfaitement bien à lire, il lui apprit l'Alcoran par cœur. Noureddin Ali, son père, lui donna d'autres maîtres qui cultivèrent son esprit de telle sorte, qu'à l'âge de douze ans, il n'avait plus besoin de leur secours. Alors, comme tous les traits de son visage étaient formés, il faisait l'admiration de tous ceux qui le regardaient.

» Jusque-là, Noureddin Ali n'avait songé qu'à le faire étudier, et ne l'avait point encore montré dans le monde. Il le mena au palais pour lui procurer l'honneur de faire la révérence au sultan, qui le reçut très-favorablement. Les premiers qui le virent dans les rues furent si charmés de sa beauté, qu'ils en firent des exclamations de surprise, qu'ils lui donnèrent mille bénédictions.

» Comme son père se proposait de le rendre capable de remplir un jour sa place, il n'épargna rien pour cela, et il le fit entrer dans les affaires les plus difficiles, afin de l'y accoutumer de bonne heure. Enfin, il ne négligeait aucune chose pour l'avancement d'un fils qui lui était si cher ; et il commençait à jouir déjà du fruit de ses peines, lorsqu'il fut attaqué tout à coup d'une maladie dont la violence fut telle, qu'il sentit fort bien qu'il n'était pas éloigné du dernier de ses jours. Aussi ne se flattait-il pas, et il se disposa d'abord à mourir en vrai musulman. Dans ce moment précieux, il n'oublia pas son cher fils Bedreddin ; il le fit appeler, et lui dit : « Mon fils, vous voyez que le monde est périssable ; il n'y a que celui où je vais bientôt passer qui soit véritablement durable. Il faut que vous commenciez dès à présent à vous mettre dans les mêmes dispositions que moi : préparez-vous à faire ce passage sans regret, et sans que votre conscience puisse rien vous reprocher sur les devoirs d'un musulman, ni sur ceux d'un parfait honnête homme. Pour votre religion, vous en êtes suffisamment instruit, et parce que

vous en ont appris vos maîtres, et par vos lectures. A l'égard de l'honnête homme, je vais vous donner quelques instructions que vous tâcherez de mettre à profit. Comme il est nécessaire de se connaître soi-même, et que vous ne pouvez bien avoir cette connaissance que vous ne sachiez qui je suis, je vais vous l'apprendre.

» J'ai pris naissance en Egypte, poursuivit-il; mon père, votre aïeul, était premier ministre du sultan de ce royaume. J'ai moi-même eu l'honneur d'être un des visirs de ce même sultan, avec mon frère, votre oncle, qui, je crois, vit encore, et qui se nomme Schemseddin Mohammed. Je fus obligé de me séparer de lui, et je vins en ce pays, où je suis parvenu au rang que j'ai tenu jusqu'à présent. Mais vous apprendrez toutes ces choses plus amplement dans un cahier que j'ai à vous donner.»

» En même temps, Noureddin Ali tira ce cahier qu'il avait écrit de sa propre main, et qu'il portait toujours sur soi, et le donnant à Bedreddin Hassan : « Prenez, lui dit-il, vous le lirez à votre loisir; vous y trouverez, entr'autres choses, le jour de mon mariage et celui de votre naissance.

Ce sont des circonstances dont vous aurez peut-être besoin dans la suite, et qui doivent vous obliger à le garder avec soin. » Bedreddin Hassan, sensiblement affligé de voir son père dans l'état où il était, touché de ses discours, reçut le cahier les larmes aux yeux, en lui promettant de ne s'en dessaisir jamais.

» En ce moment, il prit à Noureddin Ali une faiblesse qui fit croire qu'il allait expirer ; mais il revint à lui, et reprenant la parole : « Mon fils, lui dit-il, la première maxime que j'ai à vous enseigner, » c'est de ne vous pas donner au commerce » de toutes sortes de personnes. Le moyen » de vivre en sûreté, c'est de se donner » entièrement à soi-même, et de ne se pas » communiquer facilement.

» La seconde, de ne faire violence à » qui que ce soit ; car en ce cas tout le » monde se révolterait contre vous ; et » vous devez regarder le monde comme » un créancier à qui vous devez de la modération, de la compassion et de la tolérance.

» La troisième, de ne dire mot quand » on vous chargera d'injures. On est hors

» de danger (dit le proverbe) lorsque
 » l'on garde le silence. C'est particulière-
 » ment en cette occasion que vous devez
 » le pratiquer. Vous savez aussi à ce sujet
 » qu'un de nos poètes dit que le silence
 » est l'ornement et la sauvegarde de la
 » vie ; qu'il ne faut pas , en parlant , res-
 » sembler à la pluie d'orage qui gâte tout.
 » On ne s'est jamais repenti de s'être tu ,
 » au lieu que l'on a souvent été fâché
 » d'avoir parlé.

» La quatrième, de ne pas boire de vin ;
 » car c'est la source de tous les vices.

» La cinquième , de bien ménager vos
 » biens ; si vous ne les dissipez pas , ils
 » vous serviront à vous préserver de la né-
 » cessité. Il ne faut pas pourtant en avoir
 » trop , ni être avare : pour peu que vous
 » en ayez , et que vous le dépensiez à pro-
 » pos , vous aurez beaucoup d'amis ; mais
 » si au contraire vous avez de grandes ri-
 » chesses , et que vous en fassiez un mau-
 » vais usage , tout le monde s'éloignera de
 » vous et vous abandonnera. »

» Enfin , Noureddin Ali continua , jus-
 qu'au dernier moment de sa vie , à donner

de bons conseils à son fils ; et quand il fut mort, on lui fit des obsèques magnifiques....

Scheherazade , à ces paroles , apercevant le jour, cessa de parler, et remit au lendemain la suite de cette histoire.

XCVI°. NUIT.

LA sultane des Indes ayant été réveillée par sa sœur Dinarzade à l'heure ordinaire , elle reprit la parole , et l'adressant à Schahriar :

« Sire , dit-elle , le calife ne s'ennuyait pas d'écouter le grand-visir Giafar , qui poursuivit ainsi son histoire :

» On enterra donc , dit-il , Noureddin Ali avec tous les honneurs dus à sa dignité. Bedreddin Hassan de Balsora , c'est ainsi qu'on le surnomma , à cause qu'il était né dans cette ville , eut une douleur inconcevable de la mort de son père. Au lieu de passer un mois , selon la coutume , il en passa deux dans les pleurs et dans la retraite , sans voir personne , et sans sortir .

même pour rendre ses devoirs au sultan de Balsora , lequel , irrité de cette négligence, et la regardant comme une marque de mépris pour sa cour et pour sa personne , se laissa transporter de colère. Dans sa fureur, il fit appeler le nouveau grand-visir ; car il en avait nommé un dès qu'il avait appris la mort de Noureddin Ali ; il lui ordonna de se transporter à la maison du défunt, et de la confisquer avec toutes ses autres maisons, terres et effets, sans rien laisser à Bedreddin Hassan, dont il commanda même qu'on se saisît.

» Le nouveau grand-visir, accompagné d'un grand nombre d'huissiers du palais, de gens de justice et d'autres officiers, ne différa pas de se mettre en chemin pour aller exécuter sa commission. Un des esclaves de Bedreddin Hassan, qui était par hasard parmi la foule, n'eut pas plutôt appris le dessein du visir, qu'il prit les devans et courut en avertir son maître. Il le trouva assis sous le vestibule de sa maison, aussi affligé que si son père n'eût fait que de mourir. Il se jeta à ses pieds tout hors d'haleine ; et après lui avoir baisé le bas de la robe : « Sauvez-vous, seigneur, lui dit-il,



« sauvez-vous promptement. » « Qu'y a-t-il ? lui demanda Bedreddin, en levant la tête ; quelle nouvelle m'apportes-tu ? » « Seigneur, répondit-il, il n'y a pas de temps à perdre. Le sultan est dans une horrible colère contre vous, et on vient de sa part confisquer tout ce que vous avez, et même se saisir de votre personne. »

» Le discours de cet esclave fidèle et affectionné mit l'esprit de Bedreddin Hassan dans une grande perplexité. « Mais ne puis-je, dit-il, avoir le temps de rentrer et de prendre au moins quelque argent et des pierreries ? » « Seigneur, répliqua l'esclave, le grand-visir sera dans un moment ici. Partez tout à l'heure, sauvez-vous. » Bedreddin Hassan se leva vite du sofa où il était, mit les pieds dans ses babouches ; et après s'être couvert la tête d'un bout de sa robe pour se cacher le visage, s'enfuit sans savoir de quel côté il devait tourner ses pas, pour échapper au danger qui le menaçait. La première pensée qui lui vint, fut de gagner en diligence la plus prochaine porte de la ville. Il courut sans s'arrêter jusqu'au cimetière public, et comme la nuit s'approchait, il résolut de l'aller passer au

tombeau de son père. C'était un édifice d'assez grande apparence, en forme de dôme, que Noureddin Ali avait fait bâtir de son vivant; mais il rencontra en chemin un juif fort riche qui était banquier et marchand de profession. Il revenait d'un lieu où quelque affaire l'avait appelé, et il s'en retournait dans la ville. Ce juif ayant reconnu Bedreddin, s'arrêta et le salua fort respectueusement.....

En cet endroit, le jour venant à paraître, imposa silence à Scheherazade, qui reprit son discours la nuit suivante,

XCVII. NUIT.

SIRE, dit-elle, le calife écoutait avec beaucoup d'attention le grand-visir Giafar, qui continua de cette manière :

« Le juif, poursuivit-il, qui se nommait Isaac, après avoir salué Bedreddin Hassan, et lui avoir baisé la main, lui dit : « Seigneur, oserai-je prendre la liberté de vous demander où vous allez à l'heure qu'il est, seul en apparence, un peu agité? Y a-t-il quelque chose qui vous fasse de la peine? »

« Oui, répondit Bedreddin : je me suis endormi tantôt, et dans mon sommeil, mon père m'est apparu. Il avait le regard terrible, comme s'il eût été dans une grande colère contre moi. Je me suis réveillé en sursaut et plein d'effroi, et j'é suis parti aussitôt pour venir faire ma prière sur son tombeau. » « Seigneur, reprit le juif qui ne pouvait pas savoir pourquoi Bedreddin Hassan était sorti de la ville, comme le feu grand-visir votre père et mon seigneur, d'heureuse mémoire, avait chargé en marchandises plusieurs vaisseaux qui sont encore en mer et qui vous appartiennent, je vous supplie de m'accorder la préférence sur tout autre marchand. Je suis en état d'acheter, argent comptant, la charge de tous vos vaisseaux; et pour commencer, si vous voulez bien m'abandonner celle du premier qui arrivera à bon port, je vais vous compter mille sequins. Je les ai ici dans ma bourse, et je suis prêt à vous les livrer d'avance. » En disant cela, il tira une grande bourse qu'il avait sous son bras par-dessous sa robe, et la lui montra cachetée de son cachet.

» Bedreddin Hassan, dans l'état où il

était, chassé de chez lui, et dépouillé de tout ce qu'il avait au monde, regarda la proposition du juif comme une faveur du ciel. Il ne manqua pas de l'accepter avec beaucoup de joie. « Seigneur, lui dit alors le juif, vous me donnez donc pour mille sequins le chargement du premier de vos vaisseaux qui arrivera dans ce port ? »

« Oui, je vous le vends mille sequins, répondit Bedreddin Hassan, et c'est une chose faite. » Le juif aussitôt lui mit entre les mains la bourse de mille sequins, en s'offrant de les compter. Bedreddin lui en épargna la peine, en lui disant qu'il s'en fiait bien à lui. « Puisque cela est ainsi, reprit le juif, ayez la bonté, seigneur, de me donner un mot d'écrit du marché que nous venons de faire. » En disant cela, il tira son écritoire qu'il avait à la ceinture ; et après en avoir pris une petite canne bien taillée pour écrire, il la lui présenta avec un morceau de papier qu'il trouva dans son porte-lettres, et pendant qu'il tenait le cornet, Bedreddin Hassan écrivit ces paroles :

« Cet écrit est pour rendre témoignage
» que Bedreddin Hassan de Balsora a vendu
» au juif Isaac, pour la somme de mille

» sequins qu'il a reçus, le chargement du
 » premier de ses navires qui abordera dans
 » ce port.

» BEDREDDIN HASSAN de Balsora. »

» Après avoir fait cet écrit, il le donna
 au juif, qui le mit dans son porte-lettres,
 et qui prit ensuite congé de lui. Pendant
 qu'Isaac poursuivait son chemin vers la
 ville, Bedreddin Hassan continua le sien
 vers le tombeau de son père, Noureddin
 Ali. En y arrivant, il se prosterna la face
 contre terre; et les yeux baignés de larmes,
 il se mit à déplorer sa misère. « Hélas !
 disait-il, infortuné Bedreddin, que vas-tu
 devenir ? Où iras-tu chercher un asile
 contre l'injuste prince qui te persécute ?
 N'était-ce pas assez d'être affligé de la mort
 d'un père si chéri, fallait-il que la fortune
 ajoutât un nouveau malheur à mes justes
 regrets ? » Il demeura long-temps dans cet
 état ; mais enfin il se releva ; et ayant ap-
 puyé sa tête sur le sépulcre de son père, ses
 douleurs se renouvelèrent avec plus de vio-
 lence qu'auparavant, et il ne cessa de sou-
 pirer et de se plaindre, jusqu'à ce que,
 succombant au sommeil, il leva la tête de

dessus le sépulcre, et s'étendit tout de son long sur le pavé où il s'endormit.

» Il goûtait à peine la douceur du repos, lorsqu'un génie qui avait établi sa retraite dans ce cimetière pendant le jour, se disposant à courir le monde cette nuit, selon sa coutume, aperçut ce jeune homme dans le tombeau de Noureddin Ali. Il y entra; et comme Bedreddin était couché sur le dos, il fut frappé, ébloui de l'éclat de sa beauté...

Le jour qui paraissait ne permit pas à Scheherazade de poursuivre cette histoire; mais le lendemain à l'heure ordinaire, elle continua de cette sorte :

XCVIII. NUIT.

« QUAND le génie, reprit le grand-visir Giafar, eut attentivement considéré Bedreddin Hassan, il dit en lui-même : « A juger de cette créature par sa bonne mine, ce ne peut être qu'un ange du paradis terrestre, que Dieu envoie pour mettre le monde en combustion par sa beauté. » Enfin, après l'avoir bien regardé, il s'éleva fort haut dans l'air, où il rencontra par ha-

sard une fée. Ils se saluèrent l'un et l'autre; ensuite le génie dit à la fée : « Je vous prie de descendre avec moi jusqu'au cimetière où je demeure, et je vous ferai voir un prodige de beauté qui n'est pas moins digne de votre admiration que de la mienne. » La fée y consentit : ils descendirent tous deux en un instant; et lorsqu'ils furent dans le tombeau : « Hé bien, dit le génie à la fée en lui montrant Bedreddin Hassan, avez-vous jamais vu un jeune homme mieux fait et plus beau que celui-ci ? »

» La fée examina Bedreddin avec attention; puis se tournant vers le génie : « Je vous avoue, lui répondit-elle, qu'il est très-bien fait; mais je viens de voir au Caire, tout à l'heure, un objet encore plus merveilleux, dont je vais vous entretenir si vous voulez m'écouter. » « Vous me ferez un très-grand plaisir, répliqua le génie. » « Il faut donc que vous sachiez, reprit la fée (car je vais prendre la chose de loin), que le sultan d'Egypte a un visir qui se nomme Schemseddin Mohammed, et qui a une fille âgée d'environ vingt ans. C'est la plus belle et la plus parfaite personne dont on ait jamais ouï parler. Le sultan, informé

par la voix publique de la beauté de cette jeune demoiselle, fit appeler le visir son père, un de ces derniers jours, et lui dit : « J'ai appris que vous avez une fille à marier; j'ai envie de l'épouser : ne voulez-vous pas bien me l'accorder? » Le visir, qui ne s'attendait pas à cette proposition, en fut un peu troublé; mais il n'en fut pas ébloui; et au lieu de l'accepter avec joie, ce que d'autres à sa place n'auraient pas manqué de faire, il répondit au sultan : « Sire, je ne suis pas digne de l'honneur que votre majesté me veut faire, et je la supplie très-humblement de ne pas trouver mauvais que je m'oppose à son dessein. Vous savez que j'avais un frère nommé Noureddin Ali, qui avait comme moi l'honneur d'être un de vos visirs. Nous eûmes ensemble une querelle qui fut cause qu'il disparut tout à coup, et je n'ai point eu de ses nouvelles depuis ce temps-là, si ce n'est que j'ai appris, il y a quatre jours, qu'il est mort à Balsora dans la dignité de grand-visir du sultan de ce royaume. Il a laissé un fils; et comme nous nous engageâmes autrefois tous deux à marier nos enfans ensemble, sup-

» posé que nous en eussions, je suis persuadé qu'il est mort dans l'intention de faire ce mariage. C'est pourquoi, de mon côté, je voudrais accomplir ma promesse, et je conjure votre majesté de me le permettre. Il y a dans cette cour beaucoup d'autres seigneurs qui ont des filles comme moi, et que vous pouvez honorer de votre alliance. »

» Le sultan d'Egypte fut irrité au dernier point contre Schemseddin Mohammed.....

Scheherazade se tut en cet endroit, parce qu'elle vit paraître le jour. La nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes, en faisant toujours parler le visir Giafar au calife Haroun Alraschid :

XCIX°. NUIT.

» Le sultan d'Egypte, choqué du refus et de la hardiesse de Schemseddin Mohammed, lui dit avec un transport de colère qu'il ne put retenir : « Est-ce donc ainsi

que vous répondez à la bonté que j'ai de vouloir bien m'abaisser jusqu'à faire alliance avec vous? Je saurai me venger de la préférence que vous osez donner sur moi à un autre; et je jure que votre fille n'aura pas d'autre mari que le plus vil et le plus mal fait de tous mes esclaves.» En achevant ces mots, il renvoya brusquement le visir, qui se retira chez lui plein de confusion, et cruellement mortifié. Aujourd'hui le sultan a fait venir un de ses palefreniers qui est bossu par devant et par derrière, et laid à faire peur; et après avoir ordonné à Schemseddin Mohammed de consentir au mariage de sa fille avec cet esclave, il a fait dresser et signer le contrat par des témoins en sa présence. Les préparatifs de ces bizarres noces sont achevés; et à l'heure que je vous parle, tous les esclaves des seigneurs de la cour d'Egypte sont à la porte d'un bain, chacun avec un flambeau à la main. Ils attendent que le palefrenier bossu qui y est, et qui s'y lave, en sorte, pour le mener chez son épouse qui, de son côté, est déjà coiffée et habillée. Dans le moment que je suis partie du Caire, les dames assemblées se dispo-

saient à la conduire , avec tous ses ornemens nuptiaux , dans la salle où elle doit recevoir le bossu, et où elle l'attend présentement. Je l'ai vue , et je vous assure qu'on ne peut la regarder sans admiration. »

» Quand la fée eut cessé de parler, le génie lui dit : « Quoi que vous puissiez dire , je ne puis me persuader que la beauté de cette fille surpasse celle de ce jeune homme. » « Je ne veux pas disputer contre vous , répliqua la fée ; je vous confesse qu'il mériterait d'épouser la charmante personne qu'on destine au bossu ; et il me semble que nous ferions une action digne de nous , si , nous opposant à l'injustice du sultan d'Egypte , nous pouvions substituer ce jeune homme à la place de l'esclave. » « Vous avez raison , repartit le génie ; vous ne sauriez croire combien je vous sais bon gré de la pensée qui vous est venue. Trompons , j'y consens , la vengeance du sultan d'Egypte ; consolons un père affligé , et rendons sa fille aussi heureuse qu'elle se croit misérable. Je n'oublierai rien pour faire réussir ce projet ; et je suis persuadé que vous ne vous y épargnerez pas ; je me charge de le porter au Caire sans qu'il se

réveille, et je vous laisse le soin de le porter ailleurs quand nous aurons exécuté notre entreprise. »

» Après que la fée et le génie eurent concerté ensemble tout ce qu'ils voulaient faire, le génie enleva doucement Bedreddin, et le transportant par l'air d'une vitesse inconcevable, il alla le poser à la porte d'un logement public et voisin du bain, d'où le bossu était près de sortir, avec la suite des esclaves qui l'attendaient.

» Bedreddin Hassan, s'étant réveillé en ce moment, fut fort surpris de se voir au milieu d'une ville qui lui était inconnue. Il voulut crier pour demander où il était; mais le génie lui donna un petit coup sur l'épaule, et l'avertit de ne dire mot. Ensuite lui mettant un flambeau à la main : « Allez, lui dit-il, mêlez-vous parmi ces gens que vous voyez à la porte de ce bain, et marchez avec eux jusqu'à ce que vous entriez dans une salle où l'on va célébrer des noces. Le nouveau marié est un bossu que vous reconnaîtrez aisément. Mettez-vous à sa droite en entrant, et dès à présent, ouvrez la bourse de sequins que vous avez dans votre sein, pour les distribuer

aux joueurs d'instrumens, aux danseurs et aux danseuses dans la marche. Lorsque vous serez dans la salle, ne manquez pas d'en donner aussi aux femmes esclaves que vous verrez autour de la mariée, quand elles s'approcheront de vous. Mais toutes les fois que vous mettrez la main dans la bourse, retirez-la pleine de sequins, et gardez-vous de les épargner. Faites exactement tout ce que je vous dis avec une grande présence d'esprit; ne vous étonnez de rien, ne craignez personne, et vous reposez du reste sur une puissance supérieure qui en dispose à son gré. »

» Le jeune Bedreddin, bien instruit de tout ce qu'il avait à faire, s'avança vers la porte du bain. La première chose qu'il fit, fut d'allumer son flambeau à celui d'un esclave; puis se mêlant parmi les autres, comme s'il eût appartenu à quelque seigneur du Caire, il se mit en marche avec eux, et accompagna le bossu, qui sortit du bain, et monta sur un cheval de l'écurie du sultan..... »

Le jour qui parut, imposa silence à Scheherazade, qui remit la suite de cette histoire au lendemain.

C. NUIT.

SIRE, dit-elle, le visir Giafar continuant de parler au calife :

« Bedreddin Hassan, poursuivit-il, se trouvant près des joueurs d'instrumens, des danseurs et des danseuses qui marchaient immédiatement devant le bossu, tirait de temps en temps de sa bourse des poignées de sequins qu'il leur distribuait. Comme il faisait ses largesses avec une grâce sans pareille et un air très-obligé, tous ceux qui les recevaient, jetaient les yeux sur lui; et dès qu'ils l'avaient envisagé, ils le trouvaient si bien fait et si beau, qu'ils ne pouvaient plus en détourner leurs regards. »

» On arriva enfin à la porte du visir Schemseddin Hassan, qui étoit bien éloigné de s'imaginer que son neveu fût si près de lui. Des huissiers, pour empêcher la confusion, arrêtaient tous les esclaves qui portaient des flambeaux, et ne voulurent pas les laisser entrer. Ils repoussèrent même Bedreddin Hassan; mais les joueurs

d'instrumens, pour qui la porte était ouverte, s'arrêtèrent, en protestant qu'ils n'entreraient pas si on ne le laissait entrer avec eux. « Il n'est pas du nombre des esclaves, disaient-ils, il n'y a qu'à le regarder pour en être persuadé. C'est, sans doute, un jeune étranger qui veut voir par curiosité les cérémonies que l'on observe aux noces en cette ville. » En disant cela, ils le mirent au milieu d'eux, et le firent entrer malgré les huissiers. Ils lui ôtèrent son flambeau, qu'ils donnèrent au premier qui se présenta; et après l'avoir introduit dans la salle, ils le placèrent à la droite du bossu, qui s'assit sur un trône magnifiquement orné, près de la fille du visir.

» On la voyait parée de tous ses atours; mais il paraissait sur son visage une langueur, ou plutôt une tristesse mortelle, dont il n'était pas difficile de deviner la cause, en voyant à côté d'elle un mari si difforme et si peu digne de son amour. Le trône de ces époux si mal assortis était au milieu d'un sofa. Les femmes des émirs, des visirs, des officiers de la chambre du sultan, et plusieurs autres dames de la cour et de la ville, étaient assises de chaque

côté un peu plus bas, chacune selon son rang, et toutes habillées d'une manière si avantageuse et si riche, que c'était un spectacle très-agréable à voir. Elles tenaient de grandes bougies allumées.

» Lorsqu'elles virent entrer Bedreddin Hassan, elles jetèrent les yeux sur lui; et admirant sa taille, son air et la beauté de son visage, elles ne pouvaient se lasser de le regarder. Quand il fut assis, il n'y en eut pas une qui ne quittât sa place pour s'approcher de lui, et le considérer de plus près; et il n'y en eut guère qui, en se retirant pour aller reprendre leurs places, ne se sentissent agitées d'un tendre mouvement.

» La différence qu'il y avait entre Bedreddin Hassan et le palefrenier bossu, dont la figure faisait horreur, excita des murmures dans l'assemblée. « C'est à ce beau jeune homme, s'écrièrent les dames, qu'il faut donner notre épousée, et non pas à ce vilain bossu. » Elles n'en demeurèrent pas là; elles osèrent faire des imprécations contre le sultan, qui, abusant de son pouvoir absolu, unissait la laideur avec la beauté. Elles chargèrent aussi d'injures le

bossu, et lui firent perdre contenance, au grand plaisir des spectateurs, dont les huées interrompirent pour quelque temps la symphonie qui se faisait entendre dans la salle. A la fin, les joueurs d'instrumens recommencèrent leurs concerts, et les femmes qui avaient habillé la mariée, s'approchèrent d'elle.....

En prononçant ces dernières paroles, Schehèrazade remarqua qu'il était jour. Elle garda aussitôt le silence ; et la nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

NOTE DU TRADUCTEUR. La cent et unième et la cent deuxième nuits sont employées, dans l'original, à la description de sept robes et de sept parures différentes, dont la fille du visir Schemseddin Mohammed changea au son des instrumens. Comme cette description ne m'a point paru agréable, et que d'ailleurs elle est accompagnée de vers, qui ont, à la vérité, leur beauté en arabe, mais que les Français ne pourraient goûter, je n'ai pas jugé à propos de traduire ces deux nuits.

CHII^e. NUIT.

SIRE, dit Scheherazade au sultan des Indes, votre majesté n'a pas oublié que c'est

le grand-visir Giafar qui parle au calife Haroun Alraschid.

« A chaque fois, poursuivait-il, que la nouvelle mariée changeait d'habits, elle se levait de sa place, et, suivie de ses femmes, passait devant le bossu sans daigner le regarder, et allait se présenter devant Bedreddin Hassan, pour se montrer à lui dans ses nouveaux atours. Alors Bedreddin Hassan, suivant l'instruction qu'il avait reçue du génie, ne manquait pas de mettre la main dans sa bourse, et d'en tirer des poignées de sequins qu'il distribuait aux femmes qui accompagnaient la mariée. Il n'oubliait pas les joueurs et les danseurs, il leur en jetait aussi. C'était un plaisir de voir comme ils se poussaient les uns les autres pour en ramasser; ils lui en témoignèrent de la reconnaissance, et lui marquaient par signes qu'ils voudraient que la jeune épouse fût pour lui, et non pas pour le bossu. Les femmes qui étaient autour d'elle, lui disaient la même chose, et ne se souciaient guère d'être entendues du bossu, à qui elles faisaient mille niches; ce qui divertissait fort tous les spectateurs.

» Lorsque la cérémonie de changer

d'habits tant de fois fut achevée, les joueurs d'instrumens cessèrent de jouer, et se retirèrent en faisant signe à Bedreddin Hassan de demeurer. Les dames firent la même chose en se retirant après eux avec tous ceux qui n'étaient pas de la maison. La mariée entra dans un cabinet, où ses femmes la suivirent pour la déshabiller, et il ne resta plus dans la salle que le palefrenier bossu, Bedreddin Hassan, et quelques domestiques. Le bossu, qui en voulait furieusement à Bedreddin qui lui faisait ombrage, le regarda de travers, et lui dit : « Et toi, qu'attends-tu ? Pourquoi ne te retires-tu pas comme les autres ? Marche. » Comme Bedreddin n'avait aucun prétexte pour demeurer là, il sortit, assez embarrassé de sa personne ; mais il n'était pas hors du vestibule, que le génie et la fée se présentèrent à lui, et l'arrêtèrent. « Où allez-vous ? lui dit le génie ; demeurez : le bossu n'est plus dans la salle, il en est sorti pour quelque besoin ; vous n'avez qu'à y rentrer et vous introduire dans la chambre de la mariée. Lorsque vous serez seul avec elle, dites-lui hardiment que vous êtes son mari ; que l'intention du sultan a été de se divertir du

bossu ; et que pour apaiser ce mari prétendu, vous lui avez fait apprêter un bon plat de crème dans son écurie. Dites-lui là-dessus tout ce qui vous viendra dans l'esprit pour la persuader. Etant fait comme vous êtes, cela ne sera pas difficile, et elle sera ravie d'avoir été trompée si agréablement. Cependant nous allons donner ordre que le bossu ne rentre pas, et ne vous empêche point de passer la nuit avec votre épouse ; car c'est la vôtre et non pas la sienne. »

» Pendant que le génie encourageait ainsi Bedreddin, et l'instruisait de ce qu'il devait faire, le bossu était véritablement sorti de la salle. Le génie s'introduisit où il était, prit la figure d'un gros chat noir, et se mit à miauler d'une manière épouvantable. Le bossu cria après le chat, et frappa des mains pour le faire fuir ; mais le chat, au lieu de se retirer, se roidit sur ses pattes, fit briller des yeux enflammés, et regarda fièrement le bossu, en miaulant plus fort qu'auparavant, et en grandissant de manière qu'il parut bientôt gros comme un ânon. Le bossu, à cet objet, voulut crier au secours ; mais la frayeur l'avait tellement saisi, qu'il

demeura la bouche ouverte sans pouvoir proférer une parole. Pour ne pas lui donner de relâche, le génie se changea à l'instant en un puissant buffle, et sous cette forme, lui cria d'une voix qui redoubla sa peur : **VILAIN BOSSU !** A ces mots, l'effrayé palefrenier se laissa tomber sur le pavé, et se couvrant la tête de sa robe pour ne pas voir cette bête effroyable, il lui répondit en tremblant : « Prince souverain des buffles, que demandez-vous de moi ? » « Malheur à toi ! lui repartit le génie ; tu as la témérité d'oser te marier avec ma maîtresse ! » « Eh, seigneur, dit le bossu, je vous supplie de me pardonner : si je suis criminel, ce n'est que par ignorance ; je ne savais pas que cette dame eût un buffle pour amant. Commandez-moi ce qui vous plaira, je vous jure que je suis prêt à vous obéir. » « Par la mort, répliqua le génie, si tu sors d'ici, ou que tu ne gardes pas le silence jusqu'à ce que le soleil se lève ; si tu dis le moindre mot, je t'écraserai la tête. Alors, je te permets de sortir de cette maison ; mais je t'ordonne de te retirer bien vite sans regarder derrière toi ; et si tu as l'audace d'y revenir, il t'en coûtera la vie. » En achevant





*Si tu branles avant que le Soleil soit levé,
je te casserai la tête en mille pièces contre
cette muraille.*

ces paroles , le génie se transforma en homme, prit le bossu par les pieds; et après l'avoir levé la tête en bas contre le mur : « Si tu branles, ajouta-t-il, avant que le soleil soit levé, comme je te l'ai déjà dit, je te prendrai par les pieds, et je te casserai la tête en mille pièces contre cette muraille. »

» Pour revenir à Bedreddin Hassan, encouragé par le génie et par la présence de la fée, il était rentré dans la salle et s'était couché dans la chambre nuptiale, où il s'assit en attendant le succès de son aventure. Au bout de quelque temps la mariée arriva, conduite par une bonne vieille, qui s'arrêta à la porte, exhortant le mari à bien faire son devoir, sans regarder si c'était le bossu ou un autre; après quoi elle la ferma et se retira.

» La jeune épouse fut extrêmement surprise de voir, au lieu du bossu, Bedreddin Hassan qui se présenta à elle de la meilleure grâce du monde. « Hé quoi, mon cher ami, lui dit-elle, vous êtes ici à l'heure qu'il est? Il faut donc que vous soyez camarade de mon mari? » « Non, madame, répondit Bedreddin, je suis d'une autre condition

que ce vilain bossu. » « Mais, reprit-elle, vous ne prenez pas garde que vous parlez mal de mon époux. » « Lui, votre époux, madame ! repartit-il ; pouvez-vous conserver si long-temps cette pensée ? Sortez de votre erreur : tant de beautés ne seront pas sacrifiées au plus méprisable de tous les hommes. C'est moi, madame, qui suis l'heureux mortel à qui elles sont réservées. Le sultan a voulu se divertir en faisant cette supercherie au visir votre père, et il m'a choisi pour votre véritable époux. Vous avez pu remarquer combien les dames, les joueurs d'instrumens, les danseurs, vos femmes et tous les gens de votre maison se sont réjouis de cette comédie. Nous avons renvoyé le malheureux bossu, qui mange à l'heure qu'il est un plat de crème dans son écurie, et vous pouvez compter que jamais il ne paraîtra devant vos beaux yeux. »

» A ce discours, la fille du visir, qui était entrée plus morte que vive dans la chambre nuptiale, changea de visage, prit un air gai, qui la rendit si belle, que Bedreddin en fut charmé. « Je ne m'attendais pas, lui dit-elle, à une surprise si agréable, et je m'étais déjà condamnée à être malheureuse

tout le reste de ma vie. Mais mon bonheur est d'autant plus grand, que je vais posséder en vous un homme digne de ma tendresse. » En disant cela, elle acheva de se déshabiller, et se mit au lit. De son côté, Bedreddin Hassan, ravi de se voir possesseur de tant de charmes, se déshabilla promptement. Il mit son habit sur un siège et sur la bourse que le juif lui avait donnée, laquelle était encore pleine, malgré tout ce qu'il en avait tiré. Il ôta son turban, pour en prendre un de nuit qu'on avait préparé pour le bossu, et il alla se coucher en chemise et en caleçon (1). Le caleçon était de satin bleu, et attaché avec un cordon tissu d'or....

L'aurore qui se faisait voir, obligea Scherazade à s'arrêter. La nuit suivante, ayant été réveillée à l'heure ordinaire, elle reprit le fil de cette histoire, et la continua dans ces termes :

(1) Tous les Orientaux couchent en caleçon : cette circonstance est nécessaire pour l'intelligence de la suite.

CIV^e. NUIT.

« LORSQUE les deux amans se furent endormis, poursuivit le grand-visir Giafar, le génie, qui avait rejoint la fée, lui dit qu'il était temps d'achever ce qu'ils avaient si bien commencé et conduit jusqu'alors.

« Ne nous laissons pas surprendre, ajouta-t-il, par le jour qui paraîtra bientôt; allez, et enlevez le jeune homme sans l'éveiller. »

» La fée se rendit dans la chambre des amans, qui dormaient profondément, enleva Bedreddin Hassan dans l'état où il était, c'est-à-dire en chemise et en caleçon; et volant avec le génie, d'une vitesse merveilleuse, jusqu'à la porte de Damas en Syrie, ils y arrivèrent précisément dans le temps que les ministres des mosquées, préposés pour cette fonction, appelaient le peuple à haute voix à la prière de la pointe du jour. La fée posa doucement à terre Bedreddin, et le laissant près de la porte, s'éloigna avec le génie.

» On ouvrit la porte de la ville, et les gens qui s'étaient déjà rassemblés en grand

nombre pour sortir, furent extrêmement surpris de voir Bedreddin Hassan étendu par terre, en chemise et en caleçon. L'un disait : « Il a tellement été pressé de sortir de chez sa maîtresse, qu'il n'a pas eu le temps de s'habiller. » « Voyez un peu, disait l'autre, à quels accidens on est exposé : il aura passé une bonne partie de la nuit à boire avec ses amis ; il se sera enivré, sera sorti ensuite pour quelque nécessité, et au lieu de rentrer, il sera venu jusqu'ici sans savoir ce qu'il faisait, et le sommeil l'y aura surpris. » D'autres en parlaient autrement, et personne ne pouvait deviner par quelle aventure il se trouvait là. Un petit vent qui commençait alors à souffler, leva sa chemise, et laissa voir sa poitrine qui était plus blanche que la neige. Ils furent tous tellement étonnés de cette blancheur, qu'ils firent un cri d'admiration qui réveilla le jeune homme. Sa surprise ne fut pas moins grande que la leur de se voir à la porte d'une ville où il n'était jamais venu, et environné d'une foule de gens qui le considéraient avec attention. « Messieurs, leur dit-il, apprenez-moi de grâce où je suis, et ce que vous souhaitez de moi. » L'un d'eux

prit la parole, et lui répondit : « Jeune homme, on vient d'ouvrir la porte de cette ville ; et en sortant, nous vous avons trouvé couché ici dans l'état où vous voilà. Nous nous sommes arrêtés à vous regarder. Est-ce que vous avez passé ici la nuit ? Et savez-vous bien que vous êtes à une des portes de Damas ? » « A une des portes de Damas ! répliqua Bedreddin. Vous vous moquez de moi : en me couchant cette nuit, j'étais au Caire. » A ces mots, quelques-uns, touchés de compassion, dirent que c'était dommage qu'un jeune homme si bien fait eût perdu l'esprit ; et ils passèrent leur chemin.

« Mon fils, lui dit un bon vieillard, vous n'y pensez pas : puisque vous êtes ce matin à Damas, comment pouviez-vous être hier au soir au Caire ? Cela ne peut pas être. » « Cela est pourtant très-vrai, repartit Bedreddin ; et je vous jure même que je passai toute la journée d'hier à Balsora. » A peine eut-il achevé ces paroles, que tout le monde fit un grand éclat de rire, et se mit à crier : « C'est un fou ! c'est un fou ! » Quelques-uns néanmoins le plaignaient à cause de sa jeunesse ; et un homme de la compagnie lui dit : « Mon fils, il faut que vous ayez perdu

la raison ; vous ne songez pas à ce que vous dites : est-il possible qu'un homme soit le jour à Balsora , la nuit au Caire , et le matin à Damas ? Vous n'êtes pas sans doute bien éveillé ; rappelez vos esprits. » « Ce que je dis , reprit Bedreddin Hassan , est si véritable , qu'hier au soir j'ai été marié dans la ville du Caire. » Tous ceux qui avaient ri auparavant , redoublèrent leurs ris à ce discours. « Prenez-y bien garde , lui dit la même personne qui venait de lui parler , il faut que vous ayez rêvé tout cela , et que cette illusion vous soit restée dans l'esprit. » « Je sais bien ce que je dis , répondit le jeune homme. Dites-moi vous-même comment il est possible que je sois allé en songe au Caire , où je suis persuadé que j'ai été effectivement , où l'on a par sept fois amené devant moi mon épouse parée d'un nouvel habillement chaque fois , et où enfin j'ai vu un affreux bossu qu'on prétendait lui donner ? Apprenez-moi encore ce que sont devenus ma robe , mon turban et la bourse de sequins que j'avais au Caire ? »

» Quoiqu'il assurât que toutes ces choses étaient réelles , les personnes qui l'écoutaient

n'en firent que rire ; ce qui le troubla , de sorte qu'il ne savait plus lui-même ce qu'il devait penser de tout ce qui lui était arrivé...

Le jour qui commençait à éclairer l'appartement de Schahriar , imposa silence à Soheherazade , qui continua son récit le lendemain :

CV. NUIT.

« **S**IRE , continua le visir Giafar , après que Bedreddin Hassan se fut opiniâtré à soutenir que tout ce qu'il avait dit était véritable , il se leva pour entrer dans la ville , et tout le monde le suivit en criant : « C'est un fou ! c'est un fou ! » A ces cris , les uns mirent la tête aux fenêtres , les autres se présentèrent à leurs portes ; et d'autres se joignant à ceux qui environnaient Bedreddin , criaient comme eux : « C'est un fou ! » sans savoir de quoi il s'agissait. Dans l'embarras où était ce jeune homme , il arriva devant la maison d'un pâtissier qui ouvrait sa boutique , et il entra dedans pour se dérober aux huées du peuple qui le suivait.



» Ce pâtissier avait été autrefois chef d'une troupe d'Arabes vagabonds qui détroussaient les caravanes; et quoiqu'il fût venu s'établir à Damas, où il ne donnait aucun sujet de plainte contre lui, il ne laissait pas d'être craint de tous ceux qui le connaissaient. C'est pourquoi dès le premier regard qu'il jeta sur la populace qui suivait Bedreddin, il la dissipa. Le pâtissier voyant qu'il n'y avait plus personne, fit plusieurs questions au jeune homme; il lui demanda qui il était et ce qui l'avait amené à Damas. Bedreddin Hassan ne lui cacha ni sa naissance, ni la mort du grand-visir son père; il lui conta ensuite de quelle manière il était sorti de Balsora, et comment, après s'être endormi la nuit précédente sur le tombeau de son père, il s'était trouvé à son réveil au Caire, où il avait épousé une dame. Enfin, il lui marqua la surprise où il était de se voir à Damas, sans pouvoir comprendre toutes ces merveilles.»

» Votre histoire est des plus surprenantes, lui dit le pâtissier; mais si vous voulez suivre mon conseil, vous ne ferez confidence à personne de toutes les choses que

vous venez de me dire, et vous attendrez patiemment que le ciel daigne finir les disgrâces dont il permet que vous soyez affligé. Vous n'avez qu'à demeurer avec moi jusqu'à ce temps-là ; et comme je n'ai pas d'enfans, je suis prêt à vous reconnaître pour mon fils, si vous y consentez. Après que je vous aurai adopté, vous irez librement par la ville, et vous ne serez plus exposé aux insultes de la populace. »

» Quoique cette adoption ne fit pas honneur au fils d'un grand-visir, Bedreddin ne laissa pas d'accepter la proposition du pâtissier, jugeant bien que c'était le meilleur parti qu'il devait prendre dans la situation où était sa fortune. Le pâtissier le fit habiller, prit des témoins, et alla déclarer devant un cadî qu'il le reconnaissait pour son fils, après quoi Bedreddin demeura chez lui sous le simple nom de Hassan, et apprit la pâtisserie.

» Pendant que cela se passait à Damas, la fille de Schemseddin Mohammed se réveilla ; et ne trouvant pas Bedreddin auprès d'elle, crut qu'il s'était levé sans vouloir interrompre son repos, et qu'il reviendrait

bientôt. Elle attendait son retour, lorsque le visir Schemseddin Mohammed, son père, vivement touché de l'affront qu'il croyait avoir reçu du sultan d'Egypte, vint frapper à la porte de son appartement, résolu de pleurer avec elle sa triste destinée. Il l'appela par son nom; et elle n'eut pas plutôt entendu sa voix, qu'elle se leva pour lui aller ouvrir la porte. Elle lui baisa la main, et le reçut d'un air si satisfait, que le visir, qui s'attendait à la trouver baignée de pleurs et aussi affligée que lui, en fut extrêmement surpris. « Malheureuse, lui dit-il en colère, est-ce ainsi que tu parais devant moi? Après l'affreux sacrifice que tu viens de consommer, peux-tu m'offrir un visage si content?....

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce que le jour parut. La nuit suivante, elle reprit son discours, et dit au sultan des Indes :

CVI. NUIT.

SIRE, le grand-visir Giafar continuant de raconter l'histoire de Bedreddin Hassan :

« Quand la nouvelle mariée , poursuivit-il , vit que son père lui reprochait la joie qu'elle faisait paraître , elle lui dit : « Seigneur, ne me faites point, de grâce, un reproche si injuste : ce n'est pas le bossu, que je déteste plus que la mort; ce n'est pas ce monstre que j'ai épousé. Tout le monde lui a fait tant de confusion, qu'il a été contraint de s'aller cacher, et de faire place à un jeune homme charmant, qui est mon véritable mari. » « Quelle fable me contez-vous ? interrompit brusquement Schemseddin Mohammed ; quoi ! le bossu n'a pas couché cette nuit avec vous ? » « Non, seigneur, répondit-elle, je n'ai point couché avec d'autres personnes qu'avec le jeune homme dont je vous parle, qui a de grands yeux et de grands sourcils noirs. » A ces paroles, le visir perdit patience, et se mit dans une furieuse colère contre sa fille. « Ah ! méchante, lui dit-il, voulez-vous me faire perdre l'esprit par le discours que vous me tenez ? » « C'est vous, mon père, repartit-elle, qui me faites perdre l'esprit à moi-même par votre incrédulité. » « Il n'est donc pas vrai, répliqua le visir, que le bossu..... » Hé ! laissons-là le bossu, in-

terrompit-elle avec précipitation. Maudit soit le bossu ! Entendrai-je toujours parler du bossu ? Je vous le répète encore , mon père , ajouta-t-elle , je n'ai point passé la nuit avec lui , mais avec le cher époux que je vous dis , et qui ne doit pas être loin d'ici. »

» Schemseddin Mohammed sortit pour l'aller chercher ; mais au lieu de le trouver , il fut dans une surprise extrême de rencontrer le bossu qui avait la tête en bas , les pieds en haut , dans la même situation où l'avait mis le génie. « Que veut dire cela ? lui dit-il ; qui vous a mis en cet état ? » Le bossu reconnaissant le visir , lui répondit :
» Ah , ah ! c'est donc vous qui vouliez me donner en mariage la maîtresse d'un buffle , l'amoureuse d'un vilain génie ! Je ne serai pas votre dupe , et vous ne m'y attraperez pas. »

Scheherazade en était là lorsqu'elle aperçut la première lumière du jour. Quoiqu'il n'y eût pas long-temps qu'elle parlât , elle n'en dit pas davantage cette nuit. Le lendemain , elle reprit ainsi la suite de sa narration , et dit au sultan des Indes :

CVII. NUIT.

SIRE , le grand-visir Giafar poursuivant son histoire :

« Schemseddin Mohammed, continua-t-il, crut que le bossu extravaguant quand il l'entendit parler de cette sorte , et il lui dit : « Otez-vous de là , mettez-vous sur vos pieds. » « Je m'en garderai bien, repartit le bossu , à moins que le soleil ne soit levé. Sachez qu'étant venu ici hier au soir, il parut tout à coup devant moi un chat noir, qui devint insensiblement gros comme un buffle ; je n'ai pas oublié ce qu'il me dit. C'est pourquoi allez à vos affaires et me laissez ici. » Le visir , au lieu de se retirer, prit le bossu par les pieds , et l'obligea à se relever. Cela étant fait, le bossu sortit en courant de toute sa force, sans regarder derrière lui ; il se rendit au palais , se fit présenter au sultan d'Egypte, et le divertit fort en lui racontant le traitement que lui avait fait le génie.

» Schemseddin Mohammed retourna dans la chambre de sa fille , plus étonné et plus

incertain qu'auparavant de ce qu'il voulait savoir. « Hé bien , fille abusée , lui dit-il , ne pouvez-vous m'éclaircir davantage sur une aventure qui me rend interdit et confus ? » « Seigneur , répondit-elle , je ne puis vous apprendre autre chose que ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire. Mais voici , ajouta-t-elle , l'habillement de mon époux qu'il a laissé sur cette chaise ; il vous donnera peut-être l'éclaircissement que vous cherchez. » En disant ces paroles, elle présenta le turban de Bedreddin au visir, qui le prit, et qui après l'avoir bien examiné de tous côtés : « Je le prendrais , dit-il , pour un turban de visir , s'il n'était à la mode de Moussoul. » Mais s'apercevant qu'il y avait quelque chose de cousu entre l'étoffe et la doublure , il demanda des ciseaux ; ayant décousu , il trouva un papier plié. C'était le cahier que Noureddin Ali avait donné en mourant à Bedreddin , son fils , qui l'avait caché en cet endroit pour le mieux conserver. Schemseddin Mohammed ayant ouvert le cahier , reconnut le caractère de son frère Noureddin Ali , et lut ce titre : *Pour mon fils Bedreddin Hassan*. Avant qu'il pût faire ses réflexions , sa fille lui mit entre les

main la bourse qu'elle avait trouvée sous l'habit. Il l'ouvrit aussi, et elle était remplie de sequins, comme je l'ai déjà dit; car malgré les largesses que Bedreddin Hassan avait faites, elle était toujours demeurée pleine par les soins du génie et de la fée. Il lut ces mots sur l'étiquette de la bourse : *Mille sequins appartenant au juif Isaac; et ceux-ci au-dessus, que le juif avait écrits avant que de se séparer de Bedreddin Hassan : Livré à Bedreddin Hassan pour le chargement qu'il m'a vendu du premier des vaisseaux qui ont ci-devant appartenu à Noureddin Ali, son père, d'heureuse mémoire, lorsqu'il aura abordé en ce port. Il n'eut pas achevé cette lecture, qu'il fit un cri, et s'évanouit.....*

- Scheherazade voulait continuer; mais le jour parut, et le sultan des Indes se leva, résolu d'entendre la suite de cette histoire.

CVIII. NUIT.

LE lendemain, Scheherazade ayant repris la parole, dit à Schahriar, en continuant à faire parler le visir Giafar :

« Sire, le visir Schemseddin Mohammed étant revenu de son évanouissement par le secours de sa fille et des femmes qu'elle avait appelées : « Ma fille, dit-il ; ne vous étonnez pas de l'accident qui vient de m'arriver ; la cause en est telle , qu'à peine y pourrez-vous ajouter foi. Cet époux qui a passé la nuit avec vous , est votre cousin , le fils de Noureddin Ali. Les mille sequins qui sont dans cette bourse , me font souvenir de la querelle que j'eus avec ce cher frère ; c'est sans doute le présent de nocces qu'il vous fait. Dieu soit loué de toutes choses , et particulièrement de cette aventure merveilleuse qui montre si bien sa puissance ! » Il regarda ensuite l'écriture de son frère , et la baisa plusieurs fois en versant une grande abondance de larmes. « Que ne puis-je , disait-il , aussi bien que je vois ces traits qui me causent tant de joie , voir ici Noureddin lui-même , et me réconcilier avec lui ! »

» Il lut le cahier d'un bout à l'autre : il y trouva les dates de l'arrivée de son frère à Balsora , de son mariage , de la naissance de Bedreddin Hassan ; et lorsqu'après avoir confronté à ces dates celles de son mariage

et de la naissance de sa fille au Caire , il eut admiré le rapport qu'il y avait entre elles , et fait enfin réflexion que son neveu était son gendre , il se livra tout entier à la joie ! Il prit le cahier et l'étiquette de la bourse , les alla montrer au sultan , qui lui pardonna le passé , et qui fut tellement charmé du récit de cette histoire , qu'il la fit mettre par écrit avec ses circonstances , pour la faire passer à la postérité.

» Cependant le visir Schemseddin Mohammed ne pouvait comprendre pourquoi son neveu avait disparu ; il espérait néanmoins le voir arriver à tous momens , et il l'attendait avec la dernière impatience pour l'embrasser. Après l'avoir inutilement attendu pendant sept jours , il le fit chercher par tout le Caire ; mais il n'en apprit aucune nouvelle , quelques perquisitions qu'il en pût faire. Cela lui causa beaucoup d'inquiétude. « Voilà , disait-il , une aventure fort singulière ; jamais personne n'en a éprouvé une pareille. »

» Dans l'incertitude de ce qui pouvait arriver dans la suite , il crut devoir mettre lui-même par écrit l'état où était alors sa maison ; de quelle manière les noces s'étaient

passées ; comment la salle et la chambre de sa fille étaient meublées. Il fit aussi un paquet du turban, de la bourse et du reste de l'habillement de Bedreddin, et l'enferma sous la clef....

La sultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer là , parce qu'elle vit que le jour paraissait. Sur la fin de la nuit suivante, elle poursuivit cette histoire dans ces termes :

CIX°. NUIT.

SIRE , le grand-visir Giafar continuant de parler au calife :

« Au bout de quelques jours , dit-il , la fille du visir Schemseddin Mohammed s'aperçut qu'elle était grosse ; et en effet , elle accoucha d'un fils dans le terme de neuf mois. On donna une nourrice à l'enfant , avec d'autres femmes et des esclaves pour le servir , et son aïeul le nomma Agib (1).

» Lorsque ce jeune Agib eut atteint l'âge de sept ans , le visir Schemseddin Moham-

(1) Ce mot signifie , en arabe , merveilleux.

med , au lieu de lui faire apprendre à lire au logis , l'envoya à l'école chez un maître qui avait une grande réputation , et deux esclaves avaient soin de le conduire et de le ramener tous les jours. Agib jouait avec ses camarades. Comme ils étaient tous d'une condition au - dessous de la sienne , ils avaient beaucoup de déférence pour lui ; et en cela , ils se réglaient sur le maître d'école qui lui passait bien des choses qu'il ne leur pardonnait pas à eux. La complaisance aveugle qu'on avait pour Agib , le perdit : il devint fier , insolent ; il voulait que ses compagnons souffrissent tout de lui , sans vouloir rien souffrir d'eux. Il dominait partout ; et si quelqu'un avait la hardiesse de s'opposer à ses volontés , il lui disait mille injures , et allait souvent jusqu'aux coups. Enfin il se rendit insupportable à tous les écoliers , qui se plaignirent de lui au maître d'école. Il les exhorta d'abord à prendre patience ; mais quand il vit qu'ils ne faisaient qu'irriter par-là l'insolence d'Agib , et fatigué lui-même des peines qu'il lui faisait : « Mes enfans , dit-il à ses écoliers , je vois bien qu'Agib est un petit insolent ; je veux vous enseigner un

moyen de le mortifier de manière qu'il ne vous tourmentera plus ; je crois même qu'il ne reviendra plus à l'école. Demain , lorsqu'il sera venu et que vous voudrez jouer ensemble , rangez-vous autour de lui , et que quelqu'un dise tout haut :

« Nous voulons jouer, mais c'est à condition que ceux qui joueront, diront leur nom , celui de leur mère et de leur père. Nous regardons comme des bâtards ceux qui refuseront de le faire , et nous ne souffrirons pas qu'ils jouent avec nous. »

» Le maître d'école leur fit comprendre l'embarras où ils jetteraient Agib par ce moyen , et ils se retirèrent chez eux pleins de joie.

» Le lendemain , dès qu'ils furent tous rassemblés , ils ne manquèrent pas de faire ce que leur maître leur avait enseigné ; ils environnèrent Agib , et l'un d'entre eux prenant la parole : « Jouons , dit-il , à un jeu , mais à condition que ce celui qui ne pourra pas dire son nom , le nom de sa mère et de son père , n'y jouera pas. » Ils répondirent tous , et Agib lui-même , qu'ils y consentaient. Alors celui qui avait parlé , les interrogea l'un après l'autre , et ils sa-

tisfirent tous à la condition , excepté Agib , qui répondit : « Je me nomme Agib ; ma mère s'appelle Dame de beauté , et mon père Schemseddin Mohammed , visir du sultan. »

» A ces mots , tous les enfans s'écrièrent : « Agib , que dites-vous ? Ce n'est point là le nom de votre père ; c'est celui de votre grand-père. » « Que Dieu vous confonde ! répliqua-t-il en colère ; quoi ! vous osez dire que le visir Schemseddin Mohammed n'est pas mon père ! » Les écoliers lui repartirent avec de grands éclats de rire : « Non , non ; il n'est que votre aïeul , et vous ne jouerez pas avec nous ; nous nous garderons bien même de nous approcher de vous. » En disant cela , ils s'éloignèrent de lui en le raillant , et ils continuèrent de rire entre eux. Agib fut mortifié de leurs railleries , et se mit à pleurer.

» Le maître d'école , qui était aux écoutes , et qui avait tout entendu , entra sur ces entrefaites , et s'adressant à Agib : « Agib , lui dit-il , ne savez-vous pas encore que le visir Schemseddin Mohammed n'est pas votre père ? Il est votre aïeul , père de votre mère Dame de beauté. Nous ignorons , comme

vous, le nom de votre père ; nous savons seulement que le sultan avait voulu marier votre mère avec un de ses palefreniers qui était bossu, mais qu'un génie coucha avec elle. Cela est fâcheux pour vous, et doit vous apprendre à traiter vos camarades avec moins de fierté que vous n'avez fait jusqu'à présent..... »

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il était jour, mit fin à son discours. Elle en reprit le fil la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CX°. NUIT.

« **SIRE**, le petit Agib, piqué des plaisanteries de ses compagnons, sortit brusquement de l'école, et retourna au logis en pleurant. Il alla d'abord à l'appartement de sa mère Dame de beauté, laquelle, alarmée de le voir si affligé, lui en demanda le sujet avec empressement. Il ne put répondre que par des paroles entrecoupées de sanglots, tant il était pressé de sa douleur ; et ce ne fut qu'à plusieurs reprises qu'il put raconter la cause mortifiante de son afflic-

tion. Quand il eut achevé : « Au nom de Dieu, ma mère, ajouta-t-il, dites-moi, s'il vous plaît, quel est mon père. » « Mon fils, répondit-elle, votre père est le visir Schemseddin Mohammed, qui vous embrasse tous les jours. » « Vous ne me dites pas la vérité, reprit-il ; ce n'est pas mon père, c'est le vôtre. Mais moi, de quel père suis-je fils ? » A cette demande, Dame de beauté rappelant dans sa mémoire la nuit de ses noces, suivie d'un si long veuvage, commença à répandre des larmes, en regrettant amèrement la perte d'un époux aussi aimable que Bedreddin.

» Dans le temps que Dame de beauté pleurait d'un côté, et Agib de l'autre, le visir Schemseddin Mohammed entra, et voulut savoir la cause de leur affliction. Dame de beauté la lui apprit, et lui raconta la mortification qu'Agib avait reçue à l'école. Ce récit toucha vivement le visir, qui joignit ses pleurs à leurs larmes, et qui, jugeant par-là que tout le monde tenait des discours contre l'honneur de sa fille, en fut au désespoir. Frappé de cette cruelle pensée, il alla au palais du sultan ; et après s'être prosterné à ses pieds, il le supplia

très-humblement de lui accorder la permission de faire un voyage dans les provinces du Levant, et particulièrement à Balsora, pour aller chercher son neveu Bedreddin Hassan, disant qu'il ne pouvait souffrir qu'on pensât dans la ville qu'un génie eût couché avec sa fille Dame de beauté. Le sultan entra dans les peines du visir, approuva sa résolution, et lui permit de l'exécuter; il lui fit même expédier une patente par laquelle il pria, dans les termes les plus obligeans, les princes et les seigneurs des lieux où pourrait être Bedreddin, de consentir que le visir l'emmenât avec lui.

» Schemseddin Mohammed ne trouva pas de paroles assez fortes pour remercier dignement le sultan de la bonté qu'il avait pour lui. Il se contenta de se prosterner devant ce prince une seconde fois; mais les larmes qui coulaient de ses yeux marquèrent assez sa reconnaissance. Enfin, il prit congé du sultan, après lui avoir souhaité toutes sortes de prospérités. Lorsqu'il fut de retour au logis, il ne songea qu'à disposer toutes choses pour son départ. Les préparatifs en furent faits avec tant de dili-

gence , qu'au bout de quatre jours , il partit , accompagné de sa fille Dame de beauté , et d'Agib , son petit-fils.....

Scheherazade s'apercevant que le jour commençait à paraître , cessa de parler en cet endroit. Le sultan des Indes se leva fort satisfait du récit de la sultane , et résolu d'entendre la suite de cette histoire. Scheherazade contenta sa curiosité la nuit suivante , et reprit la parole dans ces termes :

CXI^e. NUIT.

SIRE , le grand-visir Giafar adressant toujours la parole au calife Haroun Alraschid :

« Schemseddin Mohammed , dit-il , prit la route de Damas avec sa fille Dame de beauté , et Agib , son petit-fils. Ils marchèrent dix-neuf jours de suite sans s'arrêter en nul endroit ; mais le vingtième étant arrivés dans une fort belle prairie peu éloignée des portes de Damas , ils mirent pied à terre , et firent dresser leurs tentes sur le bord d'une rivière qui passe au travers de la ville , et rend ses environs très-agréables.

» Le visir Schemseddin Mohammed déclara qu'il voulait séjourner deux jours dans ce beau lieu, et que le troisième il continuerait son voyage. Cependant il permit aux gens de sa suite d'aller à Damas. Ils profitèrent presque tous de cette permission : les uns poussés par la curiosité de voir une ville dont ils avaient ouï parler si avantageusement ; les autres pour y vendre des marchandises d'Egypte qu'ils avaient apportées, ou pour y acheter des étoffes et des raretés du pays. Dame de beauté souhaitant que son fils Agib eût aussi la satisfaction de se promener dans cette célèbre ville, ordonna à l'eunuque noir qui servait de gouverneur à cet enfant, de l'y conduire et de bien prendre garde qu'il ne lui arrivât quelque accident.

» Agib, magnifiquement habillé, se mit en marche avec l'eunuque, qui avait à la main une grosse canne. Ils ne furent pas plutôt entrés dans la ville, qu'Agib, qui était beau comme le jour, attira sur lui les yeux de tout le monde. Les uns sortaient de leurs maisons pour le voir de plus près ; les autres mettaient la tête aux fenêtres ; et

ceux qui passaient dans les rues ne se contentaient pas de s'arrêter pour le regarder, ils l'accompagnaient pour avoir le plaisir de le considérer plus long-temps. Enfin, il n'y avait personne qui ne l'admirât et qui ne donnât mille bénédictions au père et à la mère qui avaient mis au monde un si bel enfant. L'eunuque et lui arrivèrent par hasard devant la boutique où était Bedreddin Hassan; et là, ils se virent entourés d'une si grande foule de peuple, qu'ils furent obligés de s'arrêter.

» Le pâtissier qui avait adopté Bedreddin Hassan, était mort depuis quelques années, et lui avait laissé, comme à son héritier, sa boutique avec tous ses autres biens. Bedreddin était donc alors maître de la boutique, et il exerçait la profession de pâtissier si habilement, qu'il était en grande réputation dans Damas. Voyant que tant de monde, assemblé devant sa porte, regardait avec beaucoup d'attention Agib et l'eunuque noir, il se mit à les regarder aussi...

Schcherazade, à ces mots, voyant paraître le jour, se tut. Schahriar se leva fort impatient de savoir ce qui se passerait

entre Agib et Bedreddin. La sultane satisfait son impatience sur la fin de la nuit suivante, et reprit ainsi la parole :

CXII°. NUIT.

« **BEDREDDIN HASSAN**, poursuivit le visir Giafar, ayant jeté les yeux particulièrement sur Agib, se sentit aussitôt tout ému, sans savoir pourquoi. Il n'était pas frappé, comme le peuple, de l'éclatante beauté de ce jeune garçon; son trouble et son émotion avaient une autre cause qui lui était inconnue : c'était la force du sang qui agissait dans ce tendre père, lequel, interrompant ses occupations, s'approcha d'Agib, et lui dit d'un air engageant : « Petit seigneur, qui m'avez gagné l'âme, faites-moi la grâce d'entrer dans ma boutique et de manger quelque chose de ma façon, afin que pendant ce temps-là j'aie le plaisir de vous admirer à mon aise. » Il prononça ces paroles avec tant de tendresse, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Le petit Agib en fut touché, et se tourna

vers l'eunuque : « Ce bon-homme , lui dit-il , a une physionomie qui me plaît ; et il me parle d'une manière si affectueuse , que je ne puis me défendre de faire ce qu'il souhaite. Entrons chez lui , et mangeons de sa pâtisserie. » « Ah vraiment , lui dit l'esclave , il ferait beau voir qu'un fils de visir , comme vous , entrât dans la boutique d'un pâtissier pour y manger ; ne croyez pas que je le souffre. » « Hélas ! mon petit seigneur , s'écria alors Bedreddin Hassan , on est bien cruel de confier votre conduite à un homme qui vous traite avec tant de dureté. » Puis s'adressant à l'eunuque : « Mon bon ami , ajouta-t-il , n'empêchez pas ce jeune seigneur de m'accorder la grâce que je lui demande ; ne me donnez pas cette mortification. Faites-moi plutôt l'honneur d'entrer avec lui chez moi ; et par-là vous ferez connaître que si vous êtes brun au-dehors comme la châtaigne , vous êtes blanc aussi au-dedans comme elle. Savez-vous bien , poursuivit-il , que je sais le secret de vous rendre blanc , de noir que vous êtes ? » L'eunuque se mit à rire à ce discours , et demanda à Bedreddin ce que c'était que ce secret. « Je vais vous

l'apprendre , répondit-il. » Aussitôt il lui récita des vers à la louange des eunuques noirs , disant que c'était par leur ministère que l'honneur des sultans , des princes et de tous les grands était en sûreté. L'eunuque fut charmé de ces vers ; et cessant de résister aux prières de Bedreddin , laissa entrer Agib dans sa boutique , et y entra aussi lui-même.

» Bedreddin Hassan sentit une extrême joie d'avoir obtenu ce qu'il avait désiré avec tant d'ardeur ; et se remettant au travail qu'il avait interrompu : « Je faisais , dit-il , des tartes à la crème ; il faut , s'il vous plaît , que vous en mangiez ; je suis persuadé que vous les trouverez excellentes ; car ma mère , qui les fait admirablement bien , m'a appris à les faire , et l'on vient en prendre chez moi de tous les endroits de cette ville. » En achevant ces mots , il tira du four une tarte à la crème ; et après avoir mis dessus des grains de grenade et du sucre , il la servit devant Agib , qui la trouva délicieuse. L'eunuque , à qui Bedreddin en présenta aussi , en porta le même jugement.

» Pendant qu'ils mangeaient tous deux ,

Bedreddin Hassan examinait Agib avec une grande attention ; et se représentant en le regardant qu'il avait peut-être un semblable fils de la charmante épouse dont il avait été sitôt et si cruellement séparé, cette pensée fit couler de ses yeux quelques larmes. Il se préparait à faire des questions au petit Agib sur le sujet de son voyage à Damas ; mais cet enfant n'eut pas le temps de satisfaire sa curiosité, parce que l'eunuque, qui le pressait de s'en retourner sous les tentes de son aïeul, l'emmena dès qu'il eut mangé. Bedreddin Hassan ne se contenta pas de les suivre de l'œil, il ferma sa boutique promptement, et marcha sur leurs pas.....

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il était jour, cessa de poursuivre cette histoire. Schahriar se leva, résolu de l'entendre tout entière, et de laisser vivre la sultane jusqu'à ce temps-là.

CXIII. NUIT.

LE lendemain avant le jour, Dinarzade réveilla sa sœur, qui reprit ainsi son discours :

« Bedreddin Hassan, continua le visir Giafar, courut donc après Agib et l'eunuque, et les joignit avant qu'ils fussent arrivés à la porte de la ville. L'eunuque s'étant aperçu qu'il les suivait, en fut extrêmement surpris. « Important que vous êtes, lui dit-il en colère, que demandez-vous ? » « Mon bon ami, lui répondit Bedreddin, ne vous fâchez pas ; j'ai hors de la ville une petite affaire dont je me suis souvenu, et à laquelle il faut que j'aille donner ordre. » Cette réponse n'apaisa point l'eunuque, qui se tournant vers Agib, lui dit : « Voilà ce que vous m'avez attiré. Je l'avais bien prévu, que je me repentirai de ma complaisance : vous avez voulu entrer dans la boutique de cet homme ; je ne suis pas sage de vous l'avoir permis. » « Peut-être, dit Agib, a-t-il effectivement affaire hors de la ville ; et les chemins sont libres pour tout le monde. » En disant cela, ils continuèrent de marcher l'un et l'autre sans regarder derrière eux, jusqu'à ce qu'étant arrivés près des tentes du visir, ils retournèrent pour voir si Bedreddin les suivait toujours. Alors Agib remarquant qu'il était à deux

pas de lui, rougit et pâlit successivement, selon les divers mouvemens qui l'agitaient. Il craignait que le visir, son aïeul, ne vînt à savoir qu'il était entré dans la boutique d'un pâtissier, et qu'il y avait mangé. Dans cette crainte, ramassant une assez grosse pierre qui se trouva à ses pieds, il la lui jeta, le frappa au milieu du front, et lui couvrit le visage de sang; après quoi se mettant à courir de toute sa force, il se sauva sous les tentes avec l'eunuque, qui dit à Bedreddin Hassan qu'il ne devait pas se plaindre de ce malheur qu'il avait mérité et qu'il s'était attiré lui-même.

» Bedreddin reprit le chemin de la ville en étanchant le sang de sa plaie avec son tablier qu'il n'avait pas ôté. « J'ai tort, disait-il en lui-même, d'avoir abandonné ma maison pour faire tant de peine à cet enfant; car il ne m'a traité de cette manière, que parce qu'il a cru sans doute que je méditais quelque dessein funeste contre lui. » Etant arrivé chez lui, il se fit panser, et se consola de cet accident, en faisant réflexion qu'il y avait sur la terre une infinité de gens encore plus malheureux que lui.....

Le jour qui paraissait, imposa silence à la sultane des Indes. Schahriar se leva en plaignant Bedreddin, et fort impatient de savoir la suite de cette histoire.

CXIV°. NUIT.

SUR la fin de la nuit suivante, Scheherazade adressant la parole au sultan des Indes : Sire, dit-elle, le grand-visir Giafar poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddin Hassan :

« Bedreddin, dit-il, continua d'exercer sa profession de pâtissier à Damas, et son oncle Schemseddin Mohammed en partit trois jours après son arrivée. Il prit la route d'Emèse, d'où il se rendit à Hamach, et de là à Alep, où il s'arrêta deux jours. D'Alep il alla passer l'Euphrate, entra dans la Mésopotamie; et après avoir traversé Mardin, Moussoul, Sengira, Diarbekir et plusieurs autres villes, arriva enfin à Balsora, où d'abord il fit demander audience au sultan, qui ne fut pas plutôt in-

formé du rang de Schemseddin Mohammed, qu'il la lui donna. Il le reçut même très-favorablement, et lui demanda le sujet de son voyage à Balsora. « Sire, répondit le visir Schemseddin Mohammed, je suis venu pour apprendre des nouvelles du fils de Noureddin Ali, mon frère, qui a eu l'honneur de servir votre majesté. » « Il y a long-temps que Noureddin Ali est mort, reprit le sultan. A l'égard de son fils, tout ce qu'on vous en pourra dire, c'est qu'environ deux mois après la mort de son père, il disparut tout à coup, et que personne ne l'a vu depuis ce temps-là, quelque soin que j'aie pris de le faire chercher. Mais sa mère, qui est fille d'un de mes visirs, vit encore. » Schemseddin Mohammed lui demanda la permission de la voir et de l'emmener en Egypte. Le sultan y ayant consenti, il ne voulut pas différer au lendemain à se donner cette satisfaction; il se fit enseigner où demeurerait cette dame, et se rendit chez elle à l'heure même, accompagné de sa fille et de son petit-fils.

» La veuve de Noureddin Ali demeurerait toujours dans l'hôtel où avait demeuré son mari jusqu'à sa mort. C'était une très-belle

maison , superbement bâtie et ornée de colonnes de marbre ; mais Schemseddin Mohammed ne s'arrêta pas à l'admirer. En arrivant, il baisa la porte et un marbre sur lequel était écrit en lettres d'or le nom de son frère. Il demanda à parler à sa belle-sœur. Les domestiques lui dirent qu'elle était dans un petit édifice en forme de dôme , qu'ils lui montrèrent au milieu d'une cour très-spacieuse. En effet, cette tendre mère avait coutume d'aller passer la meilleure partie du jour et de la nuit dans cet édifice qu'elle avait fait bâtir pour représenter le tombeau de Bedreddin Hassan qu'elle croyait mort, après l'avoir si long-temps attendu en vain. Elle y était alors occupée à pleurer ce cher fils, et Schemseddin Mohammed la trouva ensevelie dans une affliction mortelle.

» Il lui fit son compliment ; et après l'avoir suppliée de suspendre ses larmes et ses gémissemens, il lui apprit qu'il avait l'honneur d'être son beau-frère, et lui dit la raison qui l'avait obligé de partir du Caire, et de venir à Balsora.....

En achevant ces mots, Scheherazade voyant paraître le jour, cessa de poursuivre

son récit; mais elle en reprit le fil de cette sorte sur la fin de la nuit suivante :

CXV°. NUIT.

« SCHEMSEDDIN MOHAMMED, continua le visir Giafar, après avoir instruit sa belle-sœur de tout ce qui s'était passé au Caire la nuit des noces de sa fille, après lui avoir conté la surprise que lui avait causée la découverte du cahier cousu dans le turban de Bedreddin, lui présenta Agib et Dame de beauté.

» Quand la veuve de Noureddin Ali, qui était demeurée assise comme une femme qui ne prenait plus de part aux choses du monde, eut compris par le discours qu'elle venait d'entendre, que le cher fils qu'elle regrettait tant, pouvait vivre encore, elle se leva, embrassa très-étroitement Dame de beauté et son petit-fils Agib; et reconnaissant, dans ce dernier, les traits de Bedreddin, elle versa des larmes d'une nature bien différente de celles qu'elle répandait depuis si long-temps. Elle ne pouvait se

lasser de baiser ce jeune homme, qui, de son côté, recevait ses embrassemens avec toutes les démonstrations de joie dont il était capable. « Madame, dit Schemseddin Mohammed, il est temps de finir vos regrets et d'essuyer vos larmes : il faut vous disposer à venir en Egypte avec nous. Le sultan de Balsora me permet de vous emmener, et je ne doute pas que vous n'y consentiez. J'espère que nous rencontrerons enfin votre fils mon neveu ; et si cela arrive, son histoire, la vôtre, celle de ma fille et la mienne, mériteront d'être écrites pour être transmises à la postérité. »

« La veuve de Noureddin Ali écouta cette proposition avec plaisir, et fit travailler dès ce moment aux préparatifs de son départ. Pendant ce temps-là, Schemseddin Mohammed demanda une seconde audience ; et ayant pris congé du sultan, qui le renvoya comblé d'honneurs, avec un présent considérable pour le sultan d'Egypte, il partit de Balsora, et reprit le chemin de Damas.

« Lorsqu'il fut près de cette ville, il fit dresser ses tentes hors de la porte par laquelle il devait entrer, et dit qu'il y séjournerait trois jours, pour faire reposer son

équipage, et pour acheter ce qu'il trouverait de plus curieux et de plus digne d'être présenté au sultan d'Egypte.

» Pendant qu'il était occupé à choisir lui-même les plus belles étoffes que les principaux marchands avaient apportées sous ses tentes, Agib pria l'eunuque noir, son conducteur, de le mener promener dans la ville, disant qu'il souhaitait voir les choses qu'il n'avait pas eu le temps de voir en passant, et qu'il serait bien aise aussi d'apprendre des nouvelles du pâtissier à qui il avait donné un coup de pierre. L'eunuque y consentit, marcha vers la ville avec lui, après en avoir obtenu la permission de sa mère, Dame de beauté.

» Ils entrèrent dans Damas par la porte du palais, qui était la plus proche des tentes du visir Schemseddin Mohammed. Ils parcoururent les grandes places, les lieux publics et couverts où se vendaient les marchandises les plus riches, et virent l'ancienne mosquée des Ommiades (1), dans le temps qu'on s'y assemblait pour faire la

(1) Nom des califes de Damas, qui leur vint d'Ommiah, un de leurs ancêtres.

prière d'entre le midi et le coucher du soleil. Ils passèrent ensuite devant la boutique de Bedreddin Hassan, qu'ils trouvèrent encore occupé à faire des tartes à la crème. « Je vous salue, lui dit Agib : regardez-moi ; vous souvenez-vous de m'avoir vu ? » A ces mots, Bedreddin jeta les yeux sur lui ; et le reconnaissant (ô surprenant effet de l'amour paternel !) il sentit la même émotion que la première fois : il se troubla ; et au lieu de lui répondre , il demeura longtemps sans pouvoir proférer une seule parole. Néanmoins ayant rappelé ses esprits : « Mon petit seigneur , lui dit-il , faites-moi la grâce d'entrer encore une fois chez moi avec votre gouverneur ; venez goûter d'une tarte à la crème. Je vous supplie de me pardonner la peine que je vous fis en vous suivant hors de la ville ; je ne me possédais pas , je ne savais ce que je faisais ; vous m'entraîniez après vous sans que je pusse résister à une si douce violence.....

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paraître le jour. Le lendemain, elle reprit de cette manière la suite de son discours :

CXVI. NUIT.

« **COMMANDEUR** des croyans, poursuivit le visir Giafar, Agib, étonné d'entendre ce que lui disait Bedreddin, répondit : « Il y a de l'excès dans l'amitié que vous me témoignez, et je ne veux point entrer chez vous que vous ne vous soyez engagé par serment à ne me pas suivre quand j'en serai sorti. Si vous me le promettez et que vous soyez homme de parole, je vous reviendrai voir encore demain, pendant que le visir mon aïeul achètera de quoi faire présent au sultan d'Egypte. » « Mon petit seigneur, reprit Bedreddin Hassan, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. » A ces mots, Agib et l'eunuque entrèrent dans la boutique.

» Bedreddin leur servit aussitôt une tarte à la crème, qui n'était pas moins délicate ni moins excellente que celle qu'il leur avait présentée la première fois. « Venez, lui dit Agib, asseyez-vous auprès de moi et mangez avec nous. » Bedreddin s'étant assis, voulut embrasser Agib pour lui marquer la

joie qu'il avait de se voir à ses côtés; mais Agib le repoussa en lui disant : « Tenez-vous en repos, votre amitié est trop vive. Contentez-vous de me regarder et de m'entretenir. » Bedreddin obéit, et se mit à chanter une chanson dont il composa sur-le-champ les paroles à la louange d'Agib. Il ne mangea point, et ne fit autre chose que servir ses hôtes. Lorsqu'ils eurent achevé de manger, il leur présenta à laver, et une serviette très-blanche pour s'essuyer les mains. Il prit ensuite un vase de sorbet, et leur en prépara plein une grande porcelaine où il mit de la neige (1) fort propre. Puis présentant la porcelaine au petit Agib : « Prenez, lui dit-il; c'est un sorbet de rose, le plus délicieux qu'on puisse trouver dans toute cette ville; jamais vous n'en avez goûté de meilleur. » Agib en ayant bu avec plaisir, Bedreddin Hassan reprit la porcelaine et la présenta aussi à l'eunuque, qui but à longs traits toute la liqueur jusqu'à la dernière goutte.

» Enfin Agib et son gouverneur rassasiés,

(1) C'est ainsi que l'on rafraîchit la boisson dans tout le Levant, où l'on a l'usage de la neige.

remercièrent le pâtissier de la bonne chère qu'il leur avait faite, et se retirèrent en diligence, parce qu'il était déjà un peu tard. Ils arrivèrent sous les tentes de Schemseddin Mohammed, et allèrent d'abord à celle des dames. La grand'mère d'Agib fut ravie de le revoir; et comme elle avait toujours son fils Bedreddin dans l'esprit, elle ne put retenir ses larmes en embrassant Agib. « Ah, mon fils, lui dit-elle, ma joie serait parfaite, si j'avais le plaisir d'embrasser votre père Bedreddin Hassan, comme je vous embrasse. » Elle se mettait alors à table pour souper; elle le fit asseoir auprès d'elle, lui fit plusieurs questions sur sa promenade; et en lui disant qu'il ne devait pas manquer d'appétit, elle lui servit un morceau d'une tarte à la crème qu'elle avait elle-même faite, et qui était excellente; car on a déjà dit qu'elle les savait mieux faire que les meilleurs pâtissiers. Elle en présenta aussi à l'eunuque; mais ils en avaient tellement mangé l'un et l'autre chez Bedreddin, qu'ils n'en pouvaient pas seulement goûter.....

Le jour qui paraissait, empêcha Scherazade d'en dire davantage cette nuit;

mais sur la fin de la suivante, elle continua son récit dans ces termes :

CXVII. NUIT.

« AGIB eut à peine touché au morceau de tarte à la crème qu'on lui avait servi, que feignant de ne le pas trouver à son goût, il le laissa tout entier; et Schaban (c'est le nom de l'eunuque) fit la même chose. La veuve de Noureddin Ali s'aperçut du peu de cas que son petit-fils faisait de sa tarte. « Hé quoi ! mon fils, lui dit-elle, est-il possible que vous méprisiez ainsi l'ouvrage de mes propres mains ? Apprenez que personne au monde n'est capable de faire de si bonnes tartes à la crème, excepté votre père Bedreddin Hassan, à qui j'ai enseigné le grand art d'en faire de pareilles. » « Ah, ma bonne grand'mère ! s'écria Agib, permettez-moi de vous dire que si vous n'en savez pas faire de meilleures, il y a un pâtissier dans cette ville qui vous surpasse dans ce grand art : nous venons d'en manger chez lui une qui vaut beaucoup mieux que celle-ci. »

» A ces paroles, la grand'mère regardant l'eunuque de travers : « Comment, Schaban ! lui dit-elle avec colère, vous a-t-on commis la garde de mon petit-fils pour le mener manger chez des pâtisseries comme un gueux ? » « Madame, répondit l'eunuque, il est bien vrai que nous nous sommes entretenus quelque temps avec un pâtissier, mais nous n'avons pas mangé chez lui. » « Pardonnez-moi, interrompit Agib, nous sommes entrés dans sa boutique, et nous y avons mangé d'une tarte à la crème. » La dame, plus irritée qu'auparavant contre l'eunuque, se leva de table assez brusquement, courut à la tente de Schemseddin Mohammed, qu'elle informa du délit de l'eunuque, dans des termes plus propres à animer le visir contre le délinquant, qu'à lui faire excuser sa faute.

» Schemseddin Mohammed, qui était naturellement emporté, ne perdit pas une si belle occasion de se mettre en colère. Il se rendit à l'instant sous la tente de sa belle-sœur, et dit à l'eunuque : « Quoi ! malheureux, tu as la hardiesse d'abuser de la confiance que j'ai en toi ! » Schaban, quoique suffisamment convaincu par le témoignage

d'Agib, prit le parti de nier encore le fait. Mais l'enfant soutenant toujours le contraire : « Mon grand-père, dit-il à Schemseddin Mohammed, je vous assure que nous avons si bien mangé l'un et l'autre que nous n'avons pas besoin de souper : le pâtissier nous a même régales d'une grande porcelaine de sorbet. » « Hé bien, méchant esclave ! s'écria le visir en se tournant vers l'eunuque, après cela, ne veux-tu pas convenir que vous êtes entrés tous deux chez un pâtissier, et que vous y avez mangé ? » Schaban eut encore l'effronterie de jurer que cela n'était pas vrai. « Tu es un menteur, lui dit alors le visir : je crois plutôt mon petit-fils que toi. Néanmoins, si tu peux manger toute cette tarte à la crème qui est sur la table, je serai persuadé que tu dis la vérité. »

» Schaban, quoiqu'il en eût jusqu'à la gorge, se soumit à cette épreuve, et prit un morceau de la tarte à la crème ; mais il fut obligé de le retirer de sa bouche, car le cœur lui souleva. Il ne laissa pas, pourtant de mentir encore, en disant qu'il avait tant mangé le jour précédent, que l'appétit ne lui était pas encore revenu. Le visir, irrité

de tous les mensonges de l'eunuque, et convaincu qu'il était coupable, le fit coucher par terre, et commanda qu'on lui donnât la bastonnade. Le malheureux poussa de grands cris en souffrant ce châtiment, et confessa la vérité. « Il est vrai, s'écria-t-il, que nous avons mangé une tarte à la crème chez un pâtissier, et elle était cent fois meilleure que celle qui est sur cette table. »

» La veuve de Noureddin Ali crut que c'était par dépit contre elle et pour la mortifier, que Schaban louait la tarte du pâtissier; c'est pourquoi s'adressant à lui : « Je ne puis croire, dit-elle, que les tartes à la crème de ce pâtissier soient plus excellentes que les miennes. Je veux m'en éclaircir : tu sais où il demeure; va chez lui et m'apporte une tarte à la crème tout à l'heure. » En parlant ainsi, elle fit donner de l'argent à l'eunuque pour acheter la tarte, et il partit. Etant arrivé à la boutique de Bedreddin : « Bon pâtissier, lui dit-il, tenez, voilà de l'argent, donnez-moi une tarte à la crème; une de nos dames souhaite d'en goûter. » Il y en avait alors de toutes chaudes; Bedreddin choisit la meilleure, et la donnant

à l'eunuque : « Prenez celle-ci, dit-il, je vous la garantis excellente, et je puis vous assurer que personne au monde n'est capable d'en faire de semblables, si ce n'est ma mère qui vit peut-être encore. »

» Schaban revint en diligence sous les tentes avec sa tarte à la crème. Il la présenta à la veuve de Noureddin Ali, qui la prit avec empressement. Elle en rompit un morceau pour le manger; mais elle ne l'eut pas plutôt porté à sa bouche, qu'elle fit un grand cri et qu'elle tomba évanouie. Schemseddin Mohammed, qui était présent, fut extrêmement étonné de cet accident : il jeta de l'eau lui-même au visage de sa belle-sœur, et s'empressa fort à la secourir. Dès qu'elle fut revenue de sa faiblesse : « O dieu ! s'écria-t-elle, il faut que ce soit mon fils, mon cher fils Bedreddin, qui ait fait cette tarte..... »

La clarté du jour, en cet endroit, vint imposer silence à Scheherazade. Le sultan des Indes se leva pour faire sa prière et aller tenir son conseil; et la nuit suivante, la sultane poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddin Hassan :

CXVIII^e. NUIT.

» QUAND le visir Schemseddin Moham-med eut entendu dire à sa belle-sœur qu'il fallait que ce fût Bedreddin Hassan qui eût fait la tarte à la crème que l'eunuque venait d'apporter, il sentit une joie inconcevable; mais venant à faire réflexion que cette joie était sans fondement, et que, selon toutes les apparences, la conjecture de la veuve de Noureddin devait être fausse, il lui dit: « Mais, madame, pourquoi avez-vous cette opinion? Ne se peut-il pas trouver un pâtissier au monde qui sache aussi bien faire des tartes à la crème que votre fils? » « Je conviens, répondit-elle, qu'il y a peut-être des pâtissiers capables d'en faire d'aussi bonnes; mais comme je les fais d'une manière toute singulière, et que nul autre que mon fils n'a ce secret, il faut absolument que ce soit lui qui ait fait celle-ci. Réjouissons-nous, mon frère, ajouta-t-elle avec transport, nous avons enfin trouvé ce que nous cherchons et désirons

depuis si long-temps. » « Madame, répliqua le visir, modérez, je vous prie, votre impatience, nous saurons bientôt ce que nous en devons penser. Il n'y a qu'à faire venir ici le pâtissier : si c'est Bedreddin Hassan, vous le reconnaîtrez bien, ma fille et vous ; mais il faut que vous vous cachiez toutes deux, et que vous le voyiez sans qu'il vous voie ; car je ne veux pas que notre reconnaissance se fasse à Damas : j'ai dessein de la prolonger jusqu'à ce que nous soyons de retour au Caire, où je me propose de vous donner un divertissement très-agréable. »

» En achevant ces paroles, il laissa les dames sous leur tente, et se rendit sous la sienne. Là il fit venir cinquante de ses gens, et leur dit : « Prenez chacun un bâton, et suivez Schaban qui va vous conduire chez un pâtissier de cette ville. Lorsque vous y serez arrivés, rompez, brisez tout ce que vous trouverez dans sa boutique. S'il vous demande pourquoi vous faites ce désordre, demandez-lui seulement si ce n'est pas lui qui a fait la tarte à la crème qu'on a été prendre chez lui. S'il vous répond qu'oui, saisissez-vous de sa personne, liez-le bien

et me l'amenez ; mais gardez-vous de le frapper ni de lui faire le moindre mal. Allez , et ne perdez pas de temps. »

» Le visir fut promptement obéi ; ses gens armés de bâtons et conduits par l'eunuque noir, se rendirent en diligence chez Bedreddin Hassan , où ils mirent en pièces les plats , les chaudrons , les casseroles , les tables , et tous les autres meubles et ustensiles qu'ils trouvèrent , et inondèrent sa boutique de sorbet, de crème et de confitures. A ce spectacle, Bedreddin Hassan, fort étonné , leur dit d'un ton de voix pitoyable : « Hé, bonnes gens , pourquoi me traitez-vous de la sorte ? De quoi s'agit-il ? Qu'ai-je fait ? » « N'est-ce pas vous , dirent-ils , qui avez fait la tarte à la crème que vous avez vendue à l'eunuque que vous voyez ? » « Oui , c'est moi-même , répondit-il ; qu'y trouve-t-on à dire ? Je défie qui que ce soit d'en faire une meilleure. » Au lieu de lui repartir, ils continuèrent de briser tout, et le four même ne fut pas épargné.

» Cependant les voisins étant accourus au bruit, et fort surpris de voir cinquante hommes armés commettre un pareil désordre , demandaient le sujet d'une si grande

violence ; et Bedreddin encore une fois dit à ceux qui la lui faisaient : « Apprenez-moi , de grâce , quel crime je puis avoir commis , pour rompre et briser ainsi tout ce qu'il y a chez moi. » « N'est-ce pas vous , répondirent-ils , qui avez fait la tarte à la crème que vous avez vendue à cet eunuque ? » « Oui , oui , c'est moi , repartit-il ; je soutiens qu'elle est bonne , et je ne mérite pas le traitement injuste que vous me faites. » Ils se saisirent de sa personne sans l'écouter ; et après lui avoir arraché la toile de son turban , ils s'en servirent pour lui lier les mains derrière le dos ; puis le tirant par force de sa boutique , ils commencèrent à l'emmener.

» La populace qui s'était rassemblée là , touchée de compassion pour Bedreddin , prit son parti , et voulut s'opposer au dessein des gens de Schemseddin Mohammed ; mais il survint en ce moment des officiers du gouverneur de la ville , qui écartèrent le peuple et favorisèrent l'enlèvement de Bedreddin , parce que Schemseddin Mohammed était allé chez le gouverneur de Damas pour l'informer de l'ordre qu'il avait donné , et pour lui demander main-forte ; et ce gou-

verneur, qui commandait sur toute la Syrie au nom du sultan d'Égypte, n'avait eu garde de rien refuser au visir de son maître. On entraînait donc Bedreddin malgré ses cris et ses larmes....

Scheherazade n'en put dire davantage à cause du jour qu'elle vit paraître ; mais le lendemain, elle reprit sa narration, et dit au sultan des Indes :

CXIX°. NUIT.

SIRE, le visir Giafar continuant de parler au calife :

« Bedreddin Hassan, dit-il, avait beau demander en chemin aux personnes qui l'emmenaient, ce que l'on avait trouvé dans sa tarte à la crème, on ne lui répondait rien. Enfin il arriva sous les tentes, où on le fit attendre jusqu'à ce que Schemseddin Mohammed fût revenu de chez le gouverneur de Damas.

» Le visir étant de retour, demanda des nouvelles du pâtissier ; on le lui amena.
« Seigneur, lui dit Bedreddin les larmes aux yeux, faites-moi la grâce de me dire

en quoi je vous ai offensé. » « Ah, malheureux, répondit le visir, n'est-ce pas toi qui as fait la tarte à la crème que tu m'as envoyée? » « J'avoue que c'est moi, repartit Bedreddin. Quel crime ai-je commis en cela? » « Jete châtierai comme tu le mérites, répliqua Schemseddin Mohammed, et il t'en coûtera la vie pour avoir fait une si méchante tarte. » « Hé, bon Dieu, s'écria Bedreddin, qu'est-ce que j'entends! Est-ce un crime digne de mort d'avoir fait une méchante tarte à la crème? » « Oui, dit le visir, et tu ne dois pas attendre de moi un autre traitement. »

» Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi tous deux, les dames, qui s'étaient cachées, observaient avec attention Bedreddin, qu'elles n'eurent pas de peine à reconnaître, malgré le long temps qu'elles ne l'avaient vu. La joie qu'elles en eurent fut telle, qu'elles en tombèrent évanouies. Quand elles furent revenues de leur évanouissement, elles voulaient s'aller jeter au cou de Bedreddin; mais la parole qu'elles avaient donnée au visir de ne se point montrer, l'emporta sur les plus tendres mouvemens de l'amour et de la nature.

» Comme Schemseddin Mohammed avait résolu de partir cette même nuit, il fit plier les tentes, et préparer les voitures pour se mettre en marche; et à l'égard de Bedreddin, il ordonna qu'on le mit dans une caisse bien fermée, et qu'on le chargeât sur un chameau. D'abord que tout fut prêt pour le départ, le visir et les gens de sa suite se mirent en chemin. Ils marchèrent le reste de la nuit et le jour suivant sans se reposer. Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'entrée de la nuit. Alors on tira Bedreddin Hassan de sa caisse pour lui faire prendre de la nourriture; mais on eut soin de le tenir éloigné de sa mère et de sa femme; et pendant vingt jours que dura le voyage, on le traita de la même manière.

» En arrivant au Caire, on campa aux environs de la ville par ordre du visir Schemseddin Mohommed, qui se fit amener Bedreddin, devant lequel il dit à un charpentier qu'il avait fait venir: « Va chercher du bois et dresse promptement un poteau. » « Hé, seigneur, dit Bedreddin, que prétendez-vous faire de ce poteau? » « T'y attacher, repartit le visir, et ensuite te faire promener par tous les quartiers de la ville, afin

qu'on voie en ta personne un indigne pâtissier qui fait des tartes à la crème sans y mettre de poivre. « A ces mots, Bedreddin Hassan s'écria d'une manière si plaisante , que Schemseddin Mohammed eut bien de la peine à garder son sérieux : « Grand Dieu, c'est donc pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crème, qu'on veut me faire souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse ! »

En achevant ces mots, Scheherazade remarquant qu'il était jour, se tut, et Schahriar se leva en riant de tout son cœur de la frayeur de Bedreddin , et fort curieux d'entendre la suite de cette histoire, que la sultane reprit de cette sorte le lendemain avant le jour :

CXX°. NUIT.

SIRE, le calife Haroun Alraschid, malgré sa gravité, ne put s'empêcher de rire quand le visir Giafar lui dit que Schemseddin Mohammed menaçait de faire mourir Bedreddin pour n'avoir pas mis du poivre dans la tarte à la crème qu'il avait vendue à Schaban.

« Hé quoi, disait Bedreddin, faut-il qu'on ait tout rompu et brisé dans ma maison, qu'on m'ait emprisonné dans une caisse, et qu'enfin on s'apprête à m'attacher à un poteau; et tout cela parce que je ne mets pas de poivre dans une tarte à la crème ! Hé, grand Dieu, qui a jamais ouï parler d'une pareille chose ? Sont-ce là des actions de musulmans, de personnes qui font profession de probité, de justice, et qui pratiquent toutes sortes de bonnes œuvres ? » En disant cela, il fondait en larmes; puis recommençant ses plaintes : « Non, reprenait-il, jamais personne n'a été traité si injustement ni si rigoureusement. Est-il possible qu'on soit capable d'ôter la vie à un homme pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crème ? Que maudites soient toutes les tartes à la crème, aussi bien que l'heure où je suis né ! Plût à Dieu que je fusse mort en ce moment ! »

» Le désolé Bedreddin ne cessa de se lamenter; et lorsqu'on apporta le poteau et les clous pour l'y clouer, il poussa de grands cris à ce spectacle terrible : « O ciel ! dit-il, pouvez-vous souffrir que je meure d'un trépas infâme et douloureux ? Et cela pour quel

crime ! Ce n'est point pour avoir volé , ni pour avoir tué , ni pour avoir renié ma religion ; c'est pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crème ! »

» Comme la nuit était alors déjà assez avancée , le visir Schemseddin Mohammed fit remettre Bedreddin dans sa caisse , et lui dit : « Demeure là jusqu'à demain ; le jour ne se passera pas que je ne te fasse mourir. » On emporta la caisse , et l'on en chargea le chameau qui l'avait apportée depuis Damas. On rechargea en même temps tous les autres chameaux ; et le visir étant monté à cheval , fit marcher devant lui le chameau qui portait son neveu , et entra dans la ville , suivi de tout son équipage. Après avoir passé plusieurs rues où personne ne parut , parce que tout le monde s'était retiré , il se rendit à son hôtel , où il fit décharger la caisse , avec défense de l'ouvrir que lorsqu'il l'ordonnerait.

» Tandis qu'on déchargeait les autres chameaux , il prit en particulier la mère de Bedreddin Hassan et sa fille ; et s'adressant à la dernière : « Dieu soit loué , lui dit-il , ma fille , de ce qu'il nous a fait si heureusement rencontrer votre cousin et votre mari !

Vous vous souvenez bien apparemment de l'état où était votre chambre la première nuit de vos noces : allez , faites-y mettre toutes choses comme elles étaient alors. Si pourtant vous ne vous en souveniez pas , je pourrais y suppléer par l'écrit que j'en ai fait faire. De mon côté , je vais donner ordre au reste. »

» Dame de beauté alla exécuter avec joie ce que venait de lui ordonner son père , qui commença aussi à disposer toutes choses dans la salle , de la même manière qu'elles étaient lorsque Bedreddin Hassan s'y était trouvé avec le palefrenier bossu du sultan d'Egypte. A mesure qu'il lisait l'écrit , ses domestiques mettaient chaque meuble à sa place. Le trône ne fut pas oublié , non plus que les bougies allumées. Quand tout fut préparé dans la salle , le visir entra dans la chambre de sa fille , où il posa l'habillement de Bedreddin avec la bourse de sequins. Cela étant fait , il dit à Dame de beauté : « Déshabillez-vous , ma fille , et vous couchez. Dès que Bedreddin sera entré dans cette chambre , plaignez-vous de ce qu'il a été dehors trop long-temps , et dites-lui que vous avez été bien étonnée

en vous réveillant de ne le pastrouverauprès de vous. Pressez-le de se remettre au lit , et demain matin vous nous divertirez , votre belle-mère et moi , en nous rendant compte de ce qui se sera passé entre vous et lui cette nuit. » A ces mots , il sortit de l'appartement de sa fille , et lui laissa la liberté de se coucher.....

Scheherazade voulait poursuivre son récit , mais le jour qui commença à paraître l'en empêcha.

CXXI^e. NUIT.

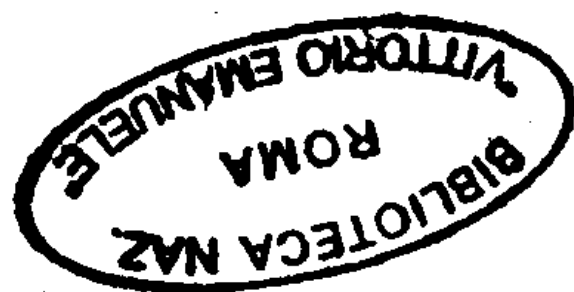
SUR la fin de la nuit suivante , le sultan des Indes , qui avait une extrême impatience d'apprendre comment se dénouerait l'histoire de Bedreddin , réveilla lui-même Scheherazade , et l'avertit de la continuer ; ce qu'elle fit en ces termes :

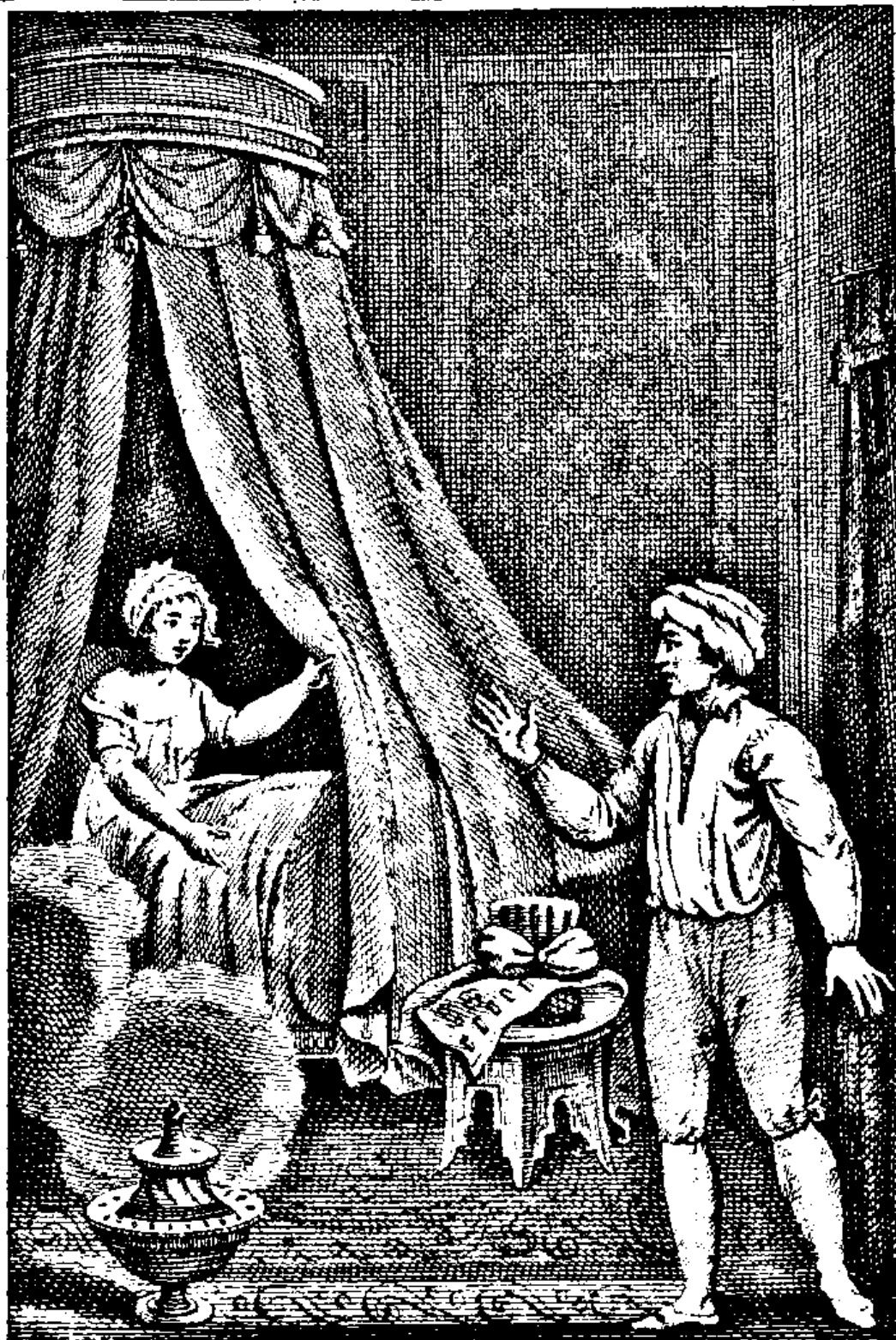
« Schemseddin Mohammed , dit le visir Giafar au calife , fit sortir de la salle tous les domestiques qui y étaient , et leur ordonna de s'éloigner , à la réserve de deux ou trois qu'il fit demeurer. Il les chargea

d'aller tirer Bedreddin hors de la caisse, de le mettre en chemise et en caleçon, de le conduire en cet état dans la salle, de l'y laisser tout seul, et d'en fermer la porte.

» Bedreddin Hassan, quoique accablé de douleur, s'était endormi pendant tout ce temps-là, si bien que les domestiques du visir l'eurent plutôt tiré de la caisse, mis en chemise et en caleçon, qu'il ne fut réveillé; et ils le transportèrent dans la salle si brusquement, qu'ils ne lui donnèrent pas le loisir de se reconnaître. Quand il se vit seul dans la salle, il promena sa vue de toutes parts; et les choses qu'il voyait, rappelant dans sa mémoire le souvenir de ses noces, il s'aperçut avec étonnement que c'était la même salle où il avait vu le palefrenier bossu. Sa surprise augmenta encore, lorsque s'étant approché doucement de la porte d'une chambre qu'il trouva ouverte, il vit dedans son habillement au même endroit où il se souvenait de l'avoir mis la nuit de ses noces. « Bon Dieu ! dit-il en se frottant les yeux, suis-je endormi, suis-je éveillé ? »

» Dame de beauté qui l'observait, après s'être divertie de son étonnement, ouvrit tout à coup les rideaux de son lit, et avan-





*Mon cher Seigneur, venez vous recoucher ;
vous avez demeuré dehors bien long-temps.*

çant la tête : « Mon cher seigneur, lui dit-elle d'un ton assez tendre, que faites-vous à la porte ? Venez vous recoucher. Vous avez demeuré dehors bien long-temps. J'ai été fort surprise en me réveillant de ne vous pas trouver à mes côtés. » Bedreddin Hassan changea de visage, lorsqu'il reconnut que la dame qui lui parlait, était cette charmante personne avec laquelle il se souvenait d'avoir couché. Il entra dans la chambre ; mais au lieu d'aller au lit, comme il était plein des idées de tout ce qui lui était arrivé depuis dix ans, et qu'il ne pouvait se persuader que tous ces événemens se fussent passés en une seule nuit, il s'approcha de la chaise où étaient ses habits et la bourse de sequins ; et après les avoir examinés avec beaucoup d'attention : « Par le grand Dieu vivant, s'écria-t-il, voilà des choses que je ne puis comprendre ! » La dame, qui prenait plaisir à voir son embarras, lui dit : « Encore une fois, seigneur, venez vous remettre au lit. A quoi vous amusez-vous ? » A ces paroles, il s'avança vers Dame de beauté : « Je vous supplie, madame, lui dit-il, de m'apprendre s'il y a long-temps que je suis auprès de vous. »

« La question me surprend , répondit-elle : est-ce que vous ne vous êtes pas levé d'auprès de moi tout à l'heure ? Il faut que vous ayez l'esprit bien préoccupé. » « Madame , reprit Bedreddin , je me souviens , il est vrai , d'avoir été près de vous ; mais je me souviens aussi d'avoir depuis demeuré dix ans à Damas. Si j'ai en effet couché cette nuit avec vous , je ne puis pas en avoir été éloigné si long-temps. Ces deux choses sont opposées. Dites-moi , de grâce , ce que j'en dois penser : si mon mariage avec vous est une illusion , ou si c'est un songe que mon absence. » « Oui , seigneur , repartit Dame de beauté , vous avez rêvé , sans doute , que vous avez été à Damas. » « Il n'y a donc rien de si plaisant , s'écria Bedreddin en faisant un éclat de rire. Je suis assuré , madame , que ce songe va vous paraître très-réjouissant. Imaginez-vous , s'il vous plait , que je me suis trouvé à la porte de Damas en chemise et en caleçon , comme je suis en ce moment ; que je suis entré dans la ville aux huées d'une populace qui me suivait en m'insultant ; que je me suis sauvé chez un pâtissier , qui m'a adopté , m'a appris son métier , et m'a laissé tous ses

biens en mourant ; qu'après sa mort, j'ai tenu sa boutique. Enfin, madame, il m'est arrivé une infinité d'autres aventures qui seraient trop longues à raconter ; et tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas mal fait de m'éveiller : sans cela, on m'aurait clouer à un poteau. » « Eh, pour quel sujet, dit Dame de beauté en faisant l'étonnée, voulait-on vous traiter si cruellement ? Il fallait donc que vous eussiez commis un crime énorme ? » « Point du tout, répondit Bedreddin, c'était pour la chose du monde la plus bizarre et la plus ridicule : tout mon crime était d'avoir vendu une tarte à la crème où je n'avais pas mis de poivre. » « Ah ! pour cela, dit Dame de beauté en riant de toute sa force, il faut avouer qu'on vous faisait une horrible injustice. » « Oh ! madame, répliqua-t-il, ce n'est pas tout encore : pour cette maudite tarte à la crème, où l'on me reprochait de n'avoir pas mis de poivre, on avait tout rompu et tout brisé dans ma boutique, on m'avait lié avec des cordes, et enfermé dans une caisse où j'étais si étroitement, qu'il me semble que je m'en sens encore ; enfin, on avait fait venir un charpentier, et on lui

avait commandé de dresser un poteau pour me pendre. Mais, Dieu soit béni de ce que tout cela n'est que l'ouvrage du sommeil ! »

Scheherazade, en cet endroit, apercevant le jour, cessa de parler. Schahriar ne put s'empêcher de rire de ce que Bedreddin Hassan avait pris une chose réelle pour un songe. « Il faut convenir, dit-il, que cela est très-plaisant, et je suis persuadé que le lendemain le visir Schemseddin Mohammed et sa belle-sœur s'en divertirent extrêmement. » « Sire, répondit la sultane, c'est ce que j'aurai l'honneur de vous raconter la nuit prochaine, si votre majesté veut bien me laisser vivre jusqu'à ce temps-là. » Le sultan des Indes se leva sans rien répliquer à ces paroles ; mais il était fort éloigné d'avoir une autre pensée.

CXXII°. NUIT.

SCHEHERAZADE, réveillée avant le jour, reprit ainsi la parole : « Sire, Bedreddin ne passa pas tranquillement la nuit ; il se réveillait de temps en temps, et se demandait à lui-même s'il rêvait ou s'il était

réveillé. Il se déliait de son bonheur ; et cherchant à s'en assurer , il ouvrait les rideaux , et parcourait des yeux toute la chambre. « Je ne me trompe pas , disait-il : voilà la même chambre où je suis entré à la place du bossu ; et je suis couché avec la belle dame qui lui était destinée. » Le jour qui paraissait n'avait pas encore dissipé son inquiétude , lorsque le visir Schemseddin Mohammed , son oncle , frappa à la porte , et entra presque en même temps pour lui donner le bonjour.

» Bedreddin Hassan fut dans une surprise extrême de voir paraître subitement un homme qu'il connaissait si bien , mais qui n'avait plus l'air de ce juge terrible qui avait prononcé l'arrêt de sa mort : « Ah ! c'est donc vous , s'écria-t-il , qui m'avez traité si indignement et condamné à une mort qui me fait encore horreur , pour une tarte à la crème où je n'avais pas mis de poivre ! » Le visir se prit à rire , et pour le tirer de la peine , lui conta comment , par le ministère d'un génie (car le récit du bossu lui avait fait soupçonner l'aventure) , il s'était trouvé chez lui et avait épousé sa fille à la place du palefrenier du sultan. Il

lui apprit ensuite que c'était par le cahier écrit de la main de Noureddin Ali , qu'il avait découvert qu'il était son neveu ; et enfin il lui dit , qu'en conséquence de cette découverte , il était parti du Caire , et était allé jusqu'à Balsora , pour le chercher et apprendre de ses nouvelles. « Mon cher neveu , ajouta-t-il en l'embrassant avec beaucoup de tendresse , je vous demande pardon de tout ce que je vous ai fait souffrir depuis que je vous ai reconnu. J'ai voulu vous ramener chez moi avant que de vous apprendre votre bonheur, que vous devez trouver d'autant plus charmant, qu'il vous a coûté plus de peine. Consolez-vous de toutes vos afflictions par la joie de vous avoir rendu aux personnes qui vous doivent être les plus chères. Pendant que vous vous habillerez , je vais avertir votre mère , qui est dans une grande impatience de vous embrasser , et je vous amènerai votre fils que vous avez vu à Damas , et pour qui vous vous êtes senti tant d'inclination sans le connaître. »

» Il n'y a pas de paroles assez énergiques pour bien exprimer quelle fut la joie de Bedreddin lorsqu'il vit sa mère et son fils

Agib. Ces trois personnes ne cessaient de s'embrasser et de faire paraître tous les transports que le sang et la plus vive tendresse peuvent inspirer. La mère dit les choses du monde les plus touchantes à Bedreddin : elle lui parla de la douleur que lui avait causée une si longue absence , et des pleurs qu'elle avait versés. Le petit Agib , au lieu de fuir comme à Damas les embrassemens de son père , ne se lassait point de les recevoir ; et Bedreddin Hassan , partagé entre deux objets si dignes de son amour , ne croyait pas leur pouvoir donner assez de marques de son affection.

» Pendant que ces choses se passaient chez Schemseddin Mohammed , ce visir était allé au palais rendre compte au sultan de l'heureux succès de son voyage. Le sultan fut si charmé du récit de cette merveilleuse histoire , qu'il la fit écrire pour être conservée soigneusement dans les archives du royaume. Aussitôt que Schemseddin Mohammed fut de retour au logis , comme il avait fait préparer un superbe festin , il se mit à table avec sa famille ; et toute sa maison passa la journée dans de grandes réjouissances. »

Le visir Giafar ayant ainsi achevé l'histoire de Bedreddin Hassan, dit au calife Haroun Alraschid : « Commandeur des croyans, voilà ce que j'avais à raconter à votre majesté. » Le calife trouva cette histoire si surprenante, qu'il accorda sans hésiter la grâce de l'esclave Rihan; et pour consoler le jeune homme de la douleur qu'il avait de s'être privé lui-même malheureusement d'une femme qu'il aimait beaucoup, ce prince le maria avec une de ses esclaves, le combla de biens, et le chérit jusqu'à sa mort.

« Mais, sire, ajouta Scheherazade, remarquant que le jour commençait à paraître, quelque agréable que soit l'histoire que je viens de raconter, j'en sais une autre qui l'est encore davantage. Si votre majesté souhaite de l'entendre la nuit prochaine, je suis assurée qu'elle en demeurera d'accord. » Schahriar se leva sans rien dire, et fort incertain de ce qu'il avait à faire. « La bonne sultane, dit-il en lui-même, raconte de fort longues histoires; et quand une fois elle en a commencé une, il n'y a pas moyen de refuser de l'entendre toute entière. Je ne sais si je ne devrais pas la faire

mourir aujourd'hui; mais non, ne précipitons rien : l'histoire dont elle me fait fête est peut-être plus divertissante que toutes celles qu'elle m'a racontées jusqu'ici; il ne faut pas que je me prive du plaisir de l'entendre; après qu'elle m'en aura fait le récit, j'ordonnerai sa mort. »

CXXIII°. NUIT.

DINARZADE ne manqua pas de réveiller avant le jour la sultane des Indes, laquelle, après avoir demandé à Schahriar la permission de commencer l'histoire qu'elle avait promis de raconter, prit ainsi la parole :

HISTOIRE

DU PETIT BOSSU.

IL y avait autrefois à Casgar (1), aux extrémités de la Grande-Tartarie, un tailleur

(1) Casgar, royaume d'Asie, dans la Tartarie.

qui avait une très-belle femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était aimé de même. Un jour qu'il travaillait, un petit bossu vint s'asseoir à l'entrée de sa boutique, et se mit à chanter en jouant du tambour de basque. Le tailleur prit plaisir à l'entendre, et résolut de l'emmener dans sa maison pour réjouir sa femme; il se dit à lui-même : « Avec ses chansons il nous divertira tous deux ce soir. » Il lui en fit la proposition, et le bossu l'ayant acceptée, il ferma sa boutique et le mena chez lui.

Dès qu'ils y furent arrivés, la femme du tailleur, qui avait déjà mis le couvert, parce qu'il était temps de souper, servit un bon plat de poisson qu'elle avait préparé. Ils se mirent tous trois à table; mais en mangeant, le bossu avala par malheur une grosse arête ou un os, dont il mourut en peu de momens, sans que le tailleur et sa femme y pussent remédier. Ils furent l'un et l'autre d'autant plus effrayés de cet accident, qu'il était arrivé chez eux, et qu'ils avaient sujet de craindre que si la justice venait à le savoir, on ne les punit comme des assassins. Le mari néanmoins trouva un expédient pour se débarrasser du corps mort; il fit réflexion

qu'il demeurait dans le voisinage un médecin juif; et là-dessus ayant formé un projet, pour commencer à l'exécuter, sa femme et lui prirent le bossu, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et le portèrent jusqu'au logis du médecin. Ils frappèrent à sa porte, où aboutissait un escalier très-roide, par où l'on montait à sa chambre. Une servante descend aussitôt, même sans lumière, ouvre, et demande ce qu'ils souhaitent. « Remontez, s'il vous plaît, répondit le tailleur, et dites à votre maître que nous lui amenons un homme bien malade pour qu'il lui ordonne quelque remède. Tenez, ajouta-t-il, en lui mettant en main une pièce d'argent, donnez-lui cela par avance, afin qu'il soit persuadé que nous n'avons pas dessein de lui faire perdre sa peine. » Pendant que la servante remonta pour faire part au médecin juif d'une si bonne nouvelle, le tailleur et sa femme portèrent promptement le corps du bossu au haut de l'escalier, le laissèrent là, et retournèrent chez eux en diligence.

Cependant la servante ayant dit au médecin qu'un homme et une femme l'atten-

daient à la porte, et le priaient de descendre pour voir un malade qu'ils avaient amené, et lui ayant remis entre les mains l'argent qu'elle avait reçu, il se laissa transporter de joie : se voyant payé d'avance, il crut que c'était une bonne pratique qu'on lui amenait, et qu'il ne fallait pas négliger. « Prends vite de la lumière, dit-il à sa servante, et suis-moi. » En disant cela, il s'avança vers l'escalier avec tant de précipitation, qu'il n'attendit point qu'on l'éclairât; et venant à rencontrer le bossu, il lui donna du pied dans les côtes si rudement, qu'il le fit rouler jusqu'au bas de l'escalier : peu s'en fallut qu'il ne tombât et ne roulât avec lui. « Apporte donc vite de la lumière, cria-t-il à sa servante. » Enfin, elle arriva; il descendit avec elle, et trouvant que ce qui avait roulé, était un homme mort, il fut tellement effrayé de ce spectacle, qu'il invoqua Moïse, Aaron, Josué, Esdras, et tous les autres prophètes de sa loi. « Malheureux que je suis ! disait-il, pourquoi ai-je voulu descendre sans lumière ? J'ai achevé de tuer ce malade qu'on m'avait amené. Je suis cause de

sa mort, et si le bon âne d'Esdras (1) ne vient à mon secours, je suis perdu. Hélas! on va bientôt me tirer de chez moi comme un meurtrier ! »

Malgré le trouble qui l'agitait, il ne laissa pas d'avoir la précaution de fermer sa porte, de peur que par hasard quelqu'un venant à passer par le rue, ne s'aperçût du malheur dont il se croyait la cause. Il prit ensuite le cadavre, le porta dans la chambre de sa femme, qui faillit à s'évanouir quand elle le vit entrer avec cette fatale charge. « Ah! c'est fait de nous, s'écria-t-elle, si nous ne trouvons moyen de mettre cette nuit hors de chez nous ce corps mort! Nous perdrons indubitablement la vie si nous le gardons jusqu'au jour. Quel malheur! Comment avez-vous donc fait pour tuer cet homme? » « Il ne s'agit point de cela, repartit le juif, il s'agit de trouver un remède à un mal si pressant....

« Mais, sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, je ne fais pas

(1) Cet âne est celui qui, selon les mahométans, servit de monture à Esdras quand il vint de la captivité de Babylone à Jérusalem.

réflexion qu'il est jour. » A ces mots , elle se tut, et la nuit suivante, elle poursuivit de cette sorte l'histoire du petit bossu :

CXXIV. NUIT.

LE médecin et sa femme délibérèrent ensemble sur le moyen de se délivrer du corps mort pendant la nuit. Le médecin eut beau rêver, il ne trouva nul stratagème pour sortir d'embarras ; mais sa femme, plus fertile en inventions, dit : « Il me vient une pensée : portons ce cadavre sur la terrasse de notre logis, et le jetons par la cheminée dans la maison du musulman notre voisin. »

Ce musulman était un des pourvoyeurs du sultan : il était chargé du soin de fournir l'huile, le beurre, et toutes sortes de graisses. Il avait chez lui son magasin, où les rats et les souris faisaient un grand dégât.

Le médecin juif ayant approuvé l'expédient proposé, sa femme et lui prirent le bossu, le portèrent sur le toit de leur maison ; et après lui avoir passé des cordes sous les aisselles, ils le descendirent par la

cheminée dans la chambre du pourvoyeur, si doucement, qu'il demeura planté sur ses pieds contre le mur, comme s'il eût été vivant. Lorsqu'ils le sentirent en bas, ils retirèrent les cordes et le laissèrent dans l'attitude que je viens de dire. Ils étaient à peine descendus et rentrés dans leur chambre, quand le pourvoyeur entra dans la sienne. Il revenait d'un festin de nocces auquel il avait été invité ce soir-là, et il avait une lanterne à la main. Il fut assez surpris de voir, à la faveur de sa lumière, un homme debout dans sa cheminée; mais comme il était naturellement courageux, et qu'il s'imagina que c'était un voleur, il se saisit d'un gros bâton, avec quoi courant droit au bossu : « Ah, ah ! lui dit-il, je m'imaginais que c'étaient les rats et les souris qui mangeaient mon beurre et mes graisses, et c'est toi qui descends par la cheminée pour me voler ! Je ne crois pas qu'il te reprenne jamais envie d'y revenir. » En achevant ces mots, il frappa le bossu et lui donna plusieurs coups de bâton. Le cadavre tomba le nez contre terre; le pourvoyeur redouble ses coups; mais remarquant enfin que le corps qu'il frappe est sans mouvement, il

s'arrête pour le considérer. Alors voyant que c'était un cadavre, la crainte commença de succéder à la colère. « Qu'ai-je fait, misérable ! dit-il ; je viens d'assommer un homme : ah ! j'ai porté trop loin ma vengeance. Grand Dieu ! si vous n'avez pitié de moi , c'est fait de ma vie. Maudits soient mille fois les graisses et les huiles qui sont cause que j'ai commis une action si criminelle ! » Il demeura pâle et défait ; il croyait déjà voir les ministres de la justice qui le traînaient au supplice ; il ne savait quelle résolution il devait prendre.....

L'aurore qui paraissait, obligea Scheherazade à mettre fin à son discours ; mais elle en reprit le fil sur la fin de la nuit suivante , et dit au sultan des Indes :

CXXV°. NUIT.

SIRE , le pourvoyeur du sultan de Casgar en frappant le bossu , n'avait pas pris garde à sa bosse : lorsqu'il s'en aperçut, il fit des imprécations contre lui. « Maudit bossu ,

s'écria-t-il, chien de bossu, plutôt à Dieu que tu m'eusses volé toutes mes graisses, et que je ne t'eusse point trouvé ici ! je ne serais pas dans l'embarras où je suis pour l'amour de toi et de ta vilaine bosse ! Etoiles qui brillez aux cieux, ajouta-t-il, n'ayez de la lumière que pour moi dans un danger si évident ! » En disant ces paroles, il chargea le bossu sur ses épaules, sortit de sa chambre, alla jusqu'au bout de la rue, où l'ayant posé debout et appuyé contre une boutique, il reprit le chemin de sa maison sans regarder derrière lui.

Quelques momens avant le jour, un marchand chrétien qui était fort riche et qui fournissait au palais du sultan la plupart des choses dont on y avait besoin, après avoir passé la nuit en débaûche, s'avisa de sortir de chez lui pour aller au bain. Quoiqu'il fût ivre, il ne laissa pas de remarquer que la nuit était fort avancée, et qu'on allait bientôt appeler à la prière de la pointe du jour ; c'est pourquoi, précipitant ses pas, il se hâtait d'arriver au bain, de peur que quelque musulman en allant à la mosquée, ne le rencontrât et ne le menât en prison comme un ivrogne.

Néanmoins quand il fut au bout de la rue , il s'arrêta pour quelque besoin contre la boutique où le pourvoyeur du sultan avait mis le corps du bossu , lequel venant à être ébranlé , tomba sur le dos du marchand , qui , dans la pensée que c'était un voleur qui l'attaquait , le renversa par terre d'un coup de poing qu'il lui déchargea sur la tête , et lui en donna beaucoup d'autres ensuite , et se mit à crier au voleur.

Le garde du quartier vint à ses cris ; et voyant que c'était un chrétien qui maltraitait un musulman (car le bossu était de notre religion) : « Quel sujet avez-vous , lui dit-il , de maltraiter ainsi un musulman ? » « Il a voulu me voler , répondit le marchand , et il s'est jeté sur moi pour me prendre à la gorge. » « Vous vous êtes assez vengé , répliqua le garde en le tirant par le bras , ôtez-vous de là. En même temps il tendit la main au bossu pour l'aider à se relever ; mais remarquant qu'il était mort : « Oh , oh ! poursuivit-il , c'est donc ainsi qu'un chrétien a la hardiesse d'assassiner un musulman ! » En achevant ces mots , il arrêta le chrétien , et le mena chez le lieutenant de police , où on le mit en prison

jusqu'à ce que le juge fût levé et en état d'interroger l'accusé. Cependant le marchand chrétien revint de son ivresse, et plus il faisait de réflexions sur son aventure, moins il pouvait comprendre comment de simples coups de poing avaient été capables d'ôter la vie à un homme.

Le lieutenant de police, sur le rapport du garde, et ayant vu le cadavre qu'on avait apporté chez lui, interrogea le marchand chrétien, qui ne put nier un crime qu'il n'avait pas commis. Comme le bossu appartenait au sultan, car c'était un de ses bouffons, le lieutenant de police ne voulut pas faire mourir le chrétien sans avoir auparavant appris la volonté du prince. Il alla au palais pour cet effet rendre compte de ce qui se passait au sultan, qui lui dit : « Je n'ai point de grâce à accorder à un chrétien qui tue un musulman : allez, faites votre charge. » A ces paroles, le juge de police fit dresser une potence, envoya des crieurs par la ville pour publier qu'on allait pendre un chrétien qui avait tué un musulman.

Enfin on tira le marchand de prison, on l'amena au pied de la potence ; et le bour-

reau , après lui avoir attaché la corde au cou , allait l'élever en l'air , lorsque le pourvoyeur du sultan fendant la presse , s'avança en criant au bourreau : « Attendez , attendez ; ne vous pressez pas : ce n'est pas lui qui a commis le meurtre , c'est moi. » Le lieutenant de police qui assistait à l'exécution , se mit à interroger le pourvoyeur , qui lui raconta de point en point de quelle manière il avait tué le bossu , et il acheva en disant qu'il avait porté son corps à l'endroit où le marchand chrétien l'avait trouvé. « Vous alliez , ajouta-t-il , faire mourir un innocent , puisqu'il ne peut pas avoir tué un homme qui n'était plus en vie. C'est bien assez pour moi d'avoir assassiné un musulman , sans charger encore ma conscience de la mort d'un chrétien qui n'est pas criminel..... »

Le jour qui commençait à paraître , empêcha Scheherazade de poursuivre son discours ; mais elle en reprit la suite sur la fin de la nuit suivante.

CXXVI. NUIT.

SIRE, dit-elle, le pourvoyeur du sultan de Casgar s'étant accusé lui-même publiquement d'être l'auteur de la mort du bossu, le lieutenant de police ne put se dispenser de rendre justice au marchand. « Laisse, dit-il au bourreau, laisse aller le chrétien, et pends cet homme à sa place, puisqu'il est évident, par sa propre confession, qu'il est le coupable. » Le bourreau lâcha le marchand, mit aussitôt la corde au cou du pourvoyeur; et dans le temps qu'il allait l'expédier, il entendit la voix du médecin juif, qui le priait instamment de suspendre l'exécution, et qui se faisait faire place pour se rendre au pied de la potence.

Quand il fut devant le juge de police : « Seigneur, lui dit-il, ce musulman que vous voulez faire pendre n'a pas mérité la mort; c'est moi seul qui suis criminel. Hier, pendant la nuit, un homme et une femme que je ne connais pas vinrent frapper à ma porte avec un malade qu'ils m'amenaient. Ma servante alla ouvrir sans lu-

mière, reçut d'eux une pièce d'argent pour me venir dire de leur part de prendre la peine de descendre pour voir le malade. Pendant qu'elle me parlait, ils apportèrent le malade au haut de l'escalier, et puis disparurent. Je descendis sans attendre que ma servante eût allumé une chandelle; et dans l'obscurité, venant à donner du pied contre le malade, je le fis rouler jusqu'au bas de l'escalier. Enfin je vis qu'il était mort, et que c'était le musulman bossu dont on veut aujourd'hui venger le trépas. Nous prîmes le cadavre, ma femme et moi; nous le portâmes sur notre toit, d'où nous le passâmes sur celui du pourvoyeur, notre voisin, que vous alliez faire mourir injustement, et nous le descendîmes dans sa chambre par sa cheminée. Le pourvoyeur l'ayant trouvé chez lui, l'a traité comme un voleur, l'a frappé et a cru l'avoir tué; mais cela n'est pas, comme vous le voyez par ma déposition. Je suis donc le seul auteur du meurtre; et quoique je le sois contre mon intention, j'ai résolu d'expier mon crime, pour n'avoir pas à me reprocher la mort de deux musulmans, en souffrant que vous ôtiez la vie au pour-

voyeur du sultan , dont je viens vous révéler l'innocence. Renvoyez - le donc , s'il vous plaît , et me mettez à sa place , puisque personne que moi n'est cause de la mort du bossu..... »

La sultane Scheherazade fut obligée d'interrompre son récit en cet endroit , parce qu'elle remarqua qu'il était jour. Schahriar se leva , et le lendemain ayant témoigné qu'il souhaitait d'apprendre la suite de l'histoire du bossu , Scheherazade satisfait ainsi sa curiosité :

CXXVII. NUIT.

SARE , dit-elle , dès que le juge de police fut persuadé que le médecin juif était le meurtrier , il ordonna au bourreau de se saisir de sa personne , et de mettre en liberté le pourvoyeur du sultan. Le médecin avait déjà la corde au cou , et allait cesser de vivre , quand on entendit la voix du tailleur , qui priait le bourreau de ne pas passer plus avant , et qui faisait ranger le peuple pour s'avancer vers le lieutenant de police , devant lequel étant arrivé : « Sei-

gneur, lui dit-il, peu s'en est fallu que vous n'ayez fait perdre la vie à trois personnes innocentes; mais si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, vous allez connaître le véritable assassin du bossu. Si sa mort doit être expiée par une autre, c'est par la mienne. Hier, vers la fin du jour, comme je travaillais dans ma boutique, et que j'étais en humeur de me réjouir, le bossu à demi-ivre arriva, et s'assit. Il chanta quelque temps, et je lui proposai de venir passer la soirée chez moi. Il y consentit, et je l'emmenai. Nous nous mîmes à table, et je servis un morceau de poisson; en le mangeant, une arête ou un os s'arrêta dans son gosier, et quelque chose que nous pûmes faire, ma femme et moi, pour le soulager, il mourut en peu de temps. Nous fûmes fort affligés de sa mort; et de peur d'en être repris, nous portâmes le cadavre à la porte du médecin juif. Je frappai, et je dis à la servante qui vint ouvrir, de remonter promptement, et de prier son maître, de notre part, de descendre pour voir un malade que nous lui amenions; et afin qu'il ne refusât pas de venir, je la chargeai de lui remettre en main

propre une pièce d'argent que je lui donnai. Dès qu'elle fut remontée, je portai le bossu au haut de l'escalier sur la première marche, et nous sortîmes aussitôt, ma femme et moi, pour nous retirer chez nous. Le médecin, en voulant descendre, fit rouler le bossu; ce qui lui a fait croire qu'il était cause de sa mort. Puisque cela est ainsi, ajouta-t-il, laissez aller le médecin, et faites-moi mourir. »

Le lieutenant de police et tous les spectateurs ne pouvaient assez admirer les étranges événemens dont la mort du bossu avait été suivie. « Lâche donc le médecin juif, dit le juge au bourreau, et pends le tailleur, puisqu'il confesse son crime. Il faut avouer que cette histoire est bien extraordinaire, et qu'elle mérite d'être écrite en lettres d'or. » Le bourreau ayant mis en liberté le médecin, passa une corde au cou du tailleur.....

« Mais, sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, je vois qu'il est déjà jour; il faut, s'il vous plaît, remettre la suite de cette histoire à demain. » Le sultan des Indes y consentit, et se leva pour aller à ses fonctions ordinaires.

CXXVIII^e. NUIT.

LA sultane ayant été réveillée par sa sœur, reprit ainsi la parole :

Sire, pendant que le bourreau se préparait à pendre le tailleur, le sultan de Casgar, qui ne pouvait se passer long-temps du bossu, son bouffon, ayant demandé à le voir, un de ses officiers lui dit : « Sire, le bossu dont votre majesté est en peine, après s'être enivré hier, s'échappa du palais contre sa coutume, pour aller courir par la ville, et il s'est trouvé mort ce matin. On a conduit devant le juge de police un homme accusé de l'avoir tué, et aussitôt le juge a fait dresser une potence. Comme on allait pendre l'accusé, un homme est arrivé, et après celui-là un autre, qui s'accusent eux-mêmes, et se déchargent l'un l'autre. Il y a long-temps que cela dure, et le lieutenant de police est actuellement occupé à interroger un troisième homme qui se dit le véritable assassin. »

A ce discours, le sultan de Casgar eu-

voya un huissier au lieu du supplice : « Allez, lui dit-il, en toute diligence dire au juge de police qu'il m'amène incessamment les accusés, et qu'on m'apporte aussi le corps du pauvre bossu que je veux voir encore une fois. » L'huissier partit, et arrivant dans le temps que le bourreau commençait à tirer la corde pour pendre le tailleur, il cria de toute sa force que l'on eût à suspendre l'exécution. Le bourreau ayant reconnu l'huissier, n'osa passer outre, et lâcha le tailleur. Après cela, l'huissier ayant joint le lieutenant de police, déclara la volonté du sultan. Le juge obéit, prit le chemin du palais avec le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien, et fit porter par quatre de ses gens le corps du bossu.

Lorsqu'ils furent tous devant le sultan, le juge de police se prosterna aux pieds de ce prince; et quand il fut relevé, lui raconta fidèlement tout ce qu'il savait de l'histoire du bossu. Le sultan la trouva si singulière, qu'il ordonna à son historiographe particulier de l'écrire avec toutes ses circonstances; puis s'adressant à toutes les personnes qui étaient présentes : « Avez-

vous jamais, leur dit-il, rien entendu de plus surprenant que ce qui vient d'arriver à l'occasion du bossu mon bouffon? » Le marchand chrétien, après s'être prosterné jusqu'à toucher la terre de son front, prit alors la parole : « Puissant monarque, dit-il, je sais une histoire plus étonnante que celle dont on vient de vous faire le récit ; je vais vous la raconter, si votre majesté veut m'en donner la permission. Les circonstances en sont telles, qu'il n'y a personne qui puisse les entendre sans en être touché. » Le sultan lui permit de la dire, ce qu'il fit en ces termes :

HISTOIRE

QUE RACONTA LE MARCHAND CHRÉTIEN.

« SIRE, avant que je m'engage dans le récit que votre majesté consent que je lui fasse, je lui ferai remarquer, s'il lui plait, que je n'ai pas l'honneur d'être né dans un endroit qui relève de son empire. Je suis étranger, natif du Caire en Egypte, Cophte

de nation (1), et chrétien de religion. Mon père était courtier, et il avait amassé des biens assez considérables qu'il me laissa en mourant. Je suivis son exemple, et embrassai sa profession. Comme j'étais un jour au Caire dans le logement public des marchands de toutes sortes de grains, un jeune marchand très-bien fait et proprement vêtu, monté sur un âne, vint m'aborder. Il me salua, et ouvrant un mouchoir où il y avait une montre de sesame : « Combien vaut, me dit-il, la grande mesure de sesame de la qualité de celui que vous voyez ? »

Scheherazade apercevant le jour, se tut en cet endroit; mais elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CXXIX^e. NUIT.

SIRE, le marchand chrétien continuant de raconter au sultan de Casgar l'histoire qu'il venait de commencer :

(1) Cophite ou Copte : nom qu'on donne aux chrétiens originaires d'Égypte, et qui sont de la secte des Jacobites ou des Eutichéens.

« J'examinai, dit-il, le scsame que le jeune marchand me montrait, et je lui répondis qu'il valait, au prix courant, cent dragmes d'argent de la grande mesure. « Voyez, me dit-il, les marchands qui en voudront pour ce prix-là, et venez jusqu'à la porte de la Victoire, où vous verrez un khan séparé de toute autre habitation : je vous attendrai là. » En disant ces paroles, il partit, et me laissa la montre de sesame, que je fis voir à plusieurs marchands de la place, qui me dirent tous qu'ils en prendraient tant que je leur en voudrais donner, à cent dix dragmes d'argent la mesure ; et à ce compte, je trouvais à gagner avec eux dix dragmes par mesure. Flatté de ce profit, je me rendis à la porte de la Victoire, où le jeune marchand m'attendait. Il me mena dans son magasin qui était plein de sesame. Il y en avait cent cinquante grandes mesures, que je fis mesurer et charger sur des ânes, et je les vendis cinq mille dragmes d'argent. « De cette somme, me dit le jeune homme, il y a cinq cents dragmes pour votre droit, à dix par mesure, je vous les accorde ; et pour ce qui est du reste qui m'appartient, comme je

n'en ai pas besoin présentement, retirez-le de vos marchands, et me le gardez jusqu'à ce que j'aie vous le demander.» Je lui répondis qu'il serait prêt toutes les fois qu'il voudrait le venir prendre, ou me l'envoyer demander. Je lui baisai la main en le quittant, et me retirai fort satisfait de sa générosité.

» Je fus un mois sans le revoir : au bout de ce temps-là, je le vis reparaitre. « Où sont, me dit-il, les quatre mille cinq cents dragmes que vous me devez ? » « Elles sont toutes prêtes, lui répondis-je, et je vais les compter tout à l'heure. » Comme il était monté sur son âne, je le priai de mettre pied à terre, et de me faire l'honneur de manger un morceau avec moi avant que de les recevoir. « Non, me dit-il, je ne puis descendre à présent; j'ai une affaire pressante qui m'appelle ici près; mais je vais revenir, et en repassant, je prendrai mon argent, que je vous prie de tenir prêt. » Il disparut en achevant ces paroles. Je l'attendis, mais ce fut inutilement, et il ne revint qu'un mois encore après. « Voilà, dis-je en moi-même, un jeune marchand qui a bien de la confiance en moi, de me laisser

entre les mains , sans me connaître , une somme de quatre mille cinq cents dragmes d'argent ! Un autre que lui n'en userait pas ainsi , et craindrait que je ne la lui emportasse. » Il revint à la fin du troisième mois il était encore monté sur son âne , mais plus magnifiquement habillé que les autres fois.. »

Scheherazade voyant que le jour commençait à paraître , n'en dit pas davantage cette nuit. Sur la fin de la suivante , elle poursuivit de cette manière , en faisant toujours parler le marchand chrétien au sultan de Casgar :

CXXX^e. NUIT.

« D'ABORD que j'aperçus le jeune marchand , j'allai au-devant de lui ; je le conjurai de descendre , et lui demandai s'il ne voulait donc pas que je lui comptasse l'argent que j'avais à lui. « Cela ne presse pas , me répondit-il d'un air gai et content. Je sais qu'il est en bonne main ; je viendrai le prendre quand j'aurai dépensé tout ce que j'ai , et qu'il ne me restera plus autre chose. Adieu , ajouta-t-il , attendez-moi à la fin de la semaine. » A ces mots , il donna

un coup de fouet à son âne, et je l'eus bientôt perdu de vue. « Bon, dis-je en moi-même, il me dit de l'attendre à la fin de la semaine, et selon son discours, je ne le reverrai peut-être de long-temps. Je vais cependant faire valoir son argent; ce sera un revenant-bon pour moi. »

» Je ne me trompai pas dans ma conjecture : l'année se passa avant que j'entendisse parler du jeune homme. Au bout de l'an, il parut aussi richement vêtu que la dernière fois, mais il me semblait avoir quelque chose dans l'esprit. Je le suppliai de me faire l'honneur d'entrer chez moi. « Je le veux bien pour cette fois, me répondit-il, mais à condition que vous ne ferez pas de dépense extraordinaire pour moi. » « Je ne ferai que ce qui vous plaira, repris-je ; descendez donc, de grâce. » Il mit pied à terre, et entra chez moi. Je donnai des ordres pour le régal que je voulais lui faire ; et en attendant qu'on servît, nous commençâmes à nous entretenir. Quand le repas fut prêt, nous nous assîmes à table. Dès le premier morceau, je remarquai qu'il le prit de la main gauche, et je fus étonné de voir qu'il ne se servait nullement de la droite. Je ne savais ce que j'en devais pen-



ser. « Depuis que je connais ce marchand, disais-je en moi-même, il m'a toujours paru très-poli; serait-il possible qu'il en usât ainsi par mépris pour moi? Par quelle raison ne se sert-il pas de sa main droite? »

Le jour qui éclairait l'appartement du sultan des Indes, ne permit pas à Scheherazade de continuer cette histoire; mais elle en reprit la suite le lendemain, et dit à Schahriar :

CXXX I. NUIT.

SIRE, le marchand chrétien était fort en peine de savoir pourquoi son hôte ne mangeait que de la main gauche. « Après le repas, dit-il, lorsque mes gens eurent desservi et se furent retirés, nous nous assîmes tous deux sur un sofa. Je présentai au jeune homme d'une tablette excellente pour la bonne bouche, et il la prit encore de la main gauche. « Seigneur, lui dis-je alors, je vous supplie de me pardonner la liberté que je prends de vous demander d'où vient que vous ne vous serviez pas de votre main droite; vous y avez mal apparemment? » Il

fit un grand soupir au lieu de me répondre ; et tirant son bras droit qu'il avait tenu caché jusqu'alors sous sa robe, il me montra qu'il avait la main coupée, de quoi je fus extrêmement étonné. « Vous avez été choqué, sans doute, me dit-il, de me voir manger de la main gauche ; mais jugez si j'ai pu faire autrement. » « Peut-on vous demander, repris-je, par quel malheur vous avez perdu votre main droite ? » Il versa des larmes à cette demande ; et après les avoir essuyées, il me conta son histoire comme je vais vous la raconter.

« Vous saurez, me dit-il, que je suis natif de Bagdad, fils d'un père riche, et des plus distingués de la ville par sa qualité et par son rang. A peine étais-je entré dans le monde, que fréquentant des personnes qui avaient voyagé, et qui disaient des merveilles de l'Égypte, et particulièrement du grand Caire, je fus frappé de leurs discours, et j'eus envie d'y faire un voyage ; mais mon père vivait encore, et il ne m'en aurait pas donné la permission. Il mourut enfin, et sa mort me laissant maître de mes actions, je résolus d'aller au Caire. J'employai une très-grosse somme d'argent en

348 . LES MILLE ET UNE NUITS ,
plusieurs sortes d'étoffes fines de Bagdad et
de Moussoul, et je me mis en chemin.

» En arrivant au Caire, j'allai descendre
au khan qu'on appelle le khan de Mesrour ;
j'y pris un logement avec un magasin, dans
lequel je fis mettre les ballots que j'avais
apportés avec moi sur des chameaux. Cela
fait, j'entrai dans ma chambre pour me re-
poser et me remettre de la fatigue du che-
min, pendant que mes gens, à qui j'avais
donné de l'argent, allèrent acheter des vi-
vres et firent la cuisine. Après le repas,
j'allai voir le château, quelques mosquées,
les places publiques et d'autres endroits qui
méritaient d'être vus.

» Le lendemain, je m'habillai propre-
ment, et après avoir fait tirer de quelques-
uns de mes ballots de très-belles et très-
riches étoffes, dans l'intention de les porter
à un bezestein (1), pour voir ce qu'on en
offrirait, j'en chargeai quelques-uns de mes
esclaves, et me rendis au bezestein des
Circassiens. J'y fus bientôt environné d'une
foule de courtiers et de crieurs qui avaient

(1) Lieu public où se vendent des étoffes de soie
et autres marchandises précieuses.

été avertis de mon arrivée. Je partageai des essais d'étoffes entre plusieurs crieurs qui les allèrent crier et faire voir dans tout le bezestein; mais tous les marchands en offrirent beaucoup moins que ce qu'elles me coûtaient d'achat et de frais de voitures. Cela me fâcha; et comme j'en marquais mon ressentiment aux crieurs : « Si vous voulez nous en croire , me dirent-ils, nous vous enseignerons un moyen de ne rien perdre sur vos étoffes.... »

En cet endroit, Scheherazade s'arrêta, parce qu'elle vit paraître le jour. La nuit suivante , elle reprit son discours de cette manière :

CXXXII°. NUIT.

LE marchand chrétien parlant toujours au sultan de Casgar :

« Les courtiers et les crieurs, me dit le jeune homme, m'ayant promis de m'enseigner le moyen de ne pas perdre sur mes marchandises, je leur demandai ce qu'il fallait faire pour cela. « Les distribuer à plusieurs marchands, repartirent-ils; ils

les vendront en détail ; et deux fois la semaine, le lundi et le jeudi, vous irez recevoir l'argent qu'ils en auront fait. Par-là vous gagnerez au lieu de perdre, et les marchands gagneront aussi quelque chose. Cependant vous aurez la liberté de vous divertir et de vous promener dans la ville et sur le Nil.»

» Je suivis leur conseil : je les menai avec moi à mon magasin, d'où je tirai toutes mes marchandises ; et retournant au bezes-tein, je les distribuai à différens marchands qu'ils m'avaient indiqués comme les plus solvables, et qui me donnèrent un reçu en bonne forme, signé par des témoins, sous la condition que je ne leur demanderais rien le premier mois.

» Mes affaires ainsi disposées, je n'eus plus l'esprit occupé d'autres choses que de plaisirs. Je contractai amitié avec diverses personnes à peu près de mon âge, qui avaient soin de me bien faire passer mon temps. Le premier mois s'étant écoulé, je commençai à voir mes marchands deux fois la semaine, accompagné d'un officier public pour examiner leurs livres de vente, et d'un changeur pour régler la bonté et la valeur

des espèces qu'ils me comptaient. Ainsi, les jours de recette, quand je me retirais au khan de Mesrour où j'étais logé, j'emportais une bonne somme d'argent. Cela n'empêchait pas que les autres jours de la semaine je n'allasse passer la matinée tantôt chez un marchand, et tantôt chez un autre; je me divertissais à m'entretenir avec eux, et à voir ce qui se passait dans le be-zestein.

» Un lundi que j'étais assis dans la boutique d'un de ces marchands, qui se nommait Bedreddin, une dame de condition, comme il était aisé de le connaître à son air, à son habillement, et par une esclave fort proprement mise qui la suivait, entra dans la boutique, et s'assit près de moi. Cet extérieur, joint à une grâce naturelle qui paraissait en tout ce qu'elle faisait, me prévint en sa faveur, et me donna une grande envie de la mieux connaître que je ne faisais. Je ne sais si elle ne s'aperçut pas que je prenais plaisir à la regarder, et si mon attention ne lui plaisait point; mais elle haussa le crêpon qui lui descendait sur le visage par-dessus la mousseline qui le cachait, et me laissa voir de grands yeux

noirs dont je fus charmé. Enfin elle acheva de me rendre très-amoureux d'elle par le son agréable de sa voix et par ses manières honnêtes et gracieuses, lorsqu'en saluant le marchand, elle lui demanda des nouvelles de sa santé depuis le temps qu'elle ne l'avait vu.

» Après s'être entretenue quelque temps avec lui de choses indifférentes, elle lui dit qu'elle cherchait une certaine étoffe à fond d'or ; qu'elle venait à sa boutique comme à celle qui était la mieux assortie de tout le bezestein, et que s'il en avait, il lui ferait un grand plaisir de lui en montrer. Bedreddin lui en montra plusieurs pièces, à l'une desquelles s'étant arrêtée, et lui en ayant demandé le prix, il la lui laissa à onze cents dragmes d'argent. « Je consens à vous en donner cette somme, lui dit-elle ; je n'ai pas d'argent sur moi, mais j'espère que vous voudrez bien me faire crédit jusqu'à demain, et me permettre d'emporter l'étoffe : je ne manquerai pas de vous envoyer demain les onze cents dragmes dont nous convenons pour elle. » « Madame, lui répondit Bedreddin, je vous ferais crédit avec plaisir, et vous lais-

serais emporter l'étoffe si elle m'appartenait; mais elle appartient à cet honnête jeune homme que vous voyez; et c'est aujourd'hui que je dois lui en compter l'argent. » « Hé! d'où vient, reprit la dame fort étonnée, que vous en usez de cette sorte avec moi? N'ai-je pas coutume de venir à votre boutique? Et toutes les fois que j'ai acheté des étoffes, et que vous avez bien voulu que je les aie emportées sans les payer à l'instant, ai-je jamais manqué de vous envoyer de l'argent dès le lendemain? » Le marchand en demeura d'accord. « Il est vrai, madame, repartit-il; mais j'ai besoin d'argent aujourd'hui. » « Hé bien, voilà votre étoffe! dit-elle en la lui jetant. Que Dieu vous confonde, vous et tout ce qu'il y a de marchands! Vous êtes tous faits les uns comme les autres : vous n'avez aucun égard pour personne. » En achevant ces paroles, elle se leva brusquement, et sortit fort irritée contre Bedreddin....

Là, Scheherazade voyant que le jour paraissait, cessa de parler. La nuit suivante, elle continua de cette manière :

CXXXIII. NUIT.

LE marchand chrétien poursuivant son histoire : « Quand je vis, me dit le jeune homme, que la dame se retirait, je sentis bien que mon cœur s'intéressait pour elle ; je la rappelai : « Madame, lui dis-je, faites-moi la grâce de revenir ; peut-être trouverai-je moyen de vous contenter l'un et l'autre. » Elle revint, en me disant que c'était pour l'amour de moi. « Seigneur Bedreddin, dis-je alors au marchand, combien dites-vous que vous voulez vendre cette étoffe qui m'appartient ? » « Onze cents dragmes d'argent, répondit-il ; je ne puis la donner à moins. » « Livrez-la donc à cette dame, repris-je, et qu'elle l'emporte. Je vous donne cent dragmes de profit, et je vais vous faire un billet de la somme à prendre sur les autres marchandises que vous avez. » Effectivement je fis le billet, le signai, et le mis entre les mains de Bedreddin. Ensuite présentant l'étoffe à la dame, je lui dis : « Vous pouvez l'emporter, madame ; et quant à l'argent, vous me l'enverrez demain ou un

autre jour , ou bien je vous fais présent de l'étoffe , si vous voulez. » « Ce n'est pas comme je l'entends , reprit-elle. Vous en usez avec moi d'une manière si honnête et si obligeante , que je serais indigne de paraître devant les hommes , si je ne vous en témoignais pas de la reconnaissance. Que Dieu , pour vous en récompenser , augmente vos biens , vous fasse vivre long-temps après moi , vous ouvre la porte des cieux à votre mort , et que toute la ville publie votre générosité ! »

» Ces paroles me donnèrent de la hardiesse. « Madame , lui dis-je , laissez-moi voir votre visage pour prix de vous avoir fait plaisir ; ce sera me payer avec usure. » A ces mots , elle se tourna de mon côté , ôta la mousseline qui lui couvrait le visage , et offrit à mes yeux une beauté surprenante. J'en fus tellement frappé , que je ne pus lui rien dire pour lui exprimer ce que j'en pensais. Je ne me serais jamais lassé de la regarder ; mais elle se recouvrit promptement le visage , de peur qu'on ne l'aperçût ; et après avoir abaissé le crêpon , elle prit la pièce d'étoffe , et s'éloigna de la boutique , où elle me laissa dans un état bien diffé-

rent de celui où j'étais en y arrivant. Je demeurai long-temps dans un trouble et dans un désordre étrange. Avant de quitter le marchand, je lui demandai s'il connaissait la dame. « Oui, me répondit-il, elle est fille d'un émir qui lui a laissé en mourant des biens immenses. »

» Quand je fus de retour au khan de Mesrour, mes gens me servirent à souper ; mais il me fut impossible de manger. Je ne pus même fermer l'œil de toute la nuit ; qui me parut la plus longue de ma vie. Dès qu'il fut jour, je me levai dans l'espérance de revoir l'objet qui troublait mon repos ; et dans le dessein de lui plaire, je m'habillai plus proprement encore que le jour précédent. Je retournai à la boutique de Bedreddin....

« Mais, Sire, dit Scheherazade, le jour que je vois paraître m'empêche de continuer mon récit. » Après avoir dit ces paroles, elle se tut ; et la nuit suivante, elle reprit sa narration dans ces termes :

CXXXIV^e. NUIT.

SIRE, le jeune homme de Bagdad racontant ses aventures au marchand chrétien :
« Il n'y avait pas long-temps, dit-il, que j'étais arrivé à la boutique de Bedreddin, lorsque je vis venir la dame, suivie de son esclave, et plus magnifiquement vêtue que le jour d'auparavant. Elle ne regarda pas le marchand; et s'adressant à moi seul :
« Seigneur, me dit-elle, vous voyez que je suis exacte à tenir ma parole que je vous donnai hier. Je viens exprès pour vous apporter la somme dont vous voulûtes bien répondre pour moi sans me connaître, par une générosité que je n'oublierai jamais. »
« Madame; lui répondis-je, il n'était pas besoin de vous presser si fort : j'étais sans inquiétude sur mon argent, et je suis fâché de la peine que vous avez prise. » « Il n'était pas juste, reprit-elle, que j'abusasse de votre honnêteté. » En disant cela, elle me mit l'argent entre les mains, et s'assit près de moi.

Alors profitant de l'occasion que j'avais

de l'entretenir, je lui parlai de l'amour que je sentais pour elle ; mais elle se leva et me quitta brusquement, comme si elle eût été fort offensée de la déclaration que je venais de lui faire. Je la suivis des yeux tant que je la pus voir ; et dès que je ne la vis plus, je pris congé du marchand, et je sortis du bezestein sans savoir où j'allais. Je rêvais à cette aventure, lorsque je sentis qu'on me tirait par-derrière. Je me tournai aussitôt pour voir ce que ce pouvait être, et je reconnus avec plaisir l'esclave de la dame dont j'avais l'esprit occupé. « Ma maîtresse, me dit-elle, qui est cette jeune personne à qui vous venez de parler dans la boutique d'un marchand, voudrait bien vous dire un mot ; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre. » Je la suivis ; et je trouvai en effet sa maîtresse qui m'attendait dans la boutique d'un changeur, où elle était assise.

« Elle me fit asseoir auprès d'elle, et prenant la parole : « Mon cher seigneur, me dit-elle, ne soyez pas surpris que je vous aie quitté un peu brusquement ; je n'ai pas jugé à propos, devant ce marchand, de répondre favorablement à l'aveu que vous m'avez fait des sentimens que je vous ai

inspirés. Mais bien loin de m'en offenser, je confesse que je prenais plaisir à vous entendre, et je m'estime infiniment heureuse d'avoir pour amant un homme de votre mérite. Je ne sais quelle impression ma vue a pu faire d'abord sur vous; mais pour moi, je puis vous assurer qu'en vous voyant, je me suis sentie de l'inclination pour vous. Depuis hier, je n'ai fait que penser aux choses que vous me dites, et mon empressement à vous venir chercher si matin, doit bien vous prouver que vous ne me déplaîsez pas. » « Madame, repris-je transporté d'amour et de joie, je ne pouvais rien entendre de plus agréable que ce que vous avez la bonté de me dire. On ne saurait aimer avec plus de passion que je vous aime depuis l'heureux moment que vous parûtes à mes yeux; ils furent éblouis de tant de charmes, et mon cœur se rendit sans résistance. » « Ne perdons pas le temps en discours inutiles, interrompit-elle : je ne doute pas de votre sincérité, et vous serez bientôt persuadé de la mienne. Voulez-vous me faire l'honneur de venir chez moi, ou si vous souhaitez que j'aille chez vous? » « Madame, lui répondis-je, je suis un étranger logé dans

un khan , qui n'est pas un lieu propre à recevoir une dame de votre rang et de votre mérite. »

Scheherazade allait poursuivre , mais elle fut obligée d'interrompre son discours , parce que le jour paraissait. Le lendemain , elle continua de cette sorte , en faisant toujours parler le jeune homme de Bagdad :

CXXXV. NUIT.

« Il est plus à propos , madame , poursuivit-il , que vous ayez la bonté de m'enseigner votre demeure : j'aurai l'honneur de vous aller voir chez vous. La dame y consentit. « Il est , dit-elle , vendredi après demain ; venez ce jour-là , après la prière du midi. Je demeure dans la rue de la Dévotion. Vous n'avez qu'à demander la maison d'Abon Schamma , surnommé Bercour , autrefois chef des émirs ; vous me trouverez là. » A ces mots , nous nous séparâmes , et je passai le lendemain dans une grande impatience.

» Le vendredi , je me levai de bon matin ; je pris le plus bel habit que j'eusse , avec

une bourse où je mis cinquante pièces d'or; et monté sur un âne que j'avais retenu dès le jour précédent, je partis accompagné de l'homme qui me l'avait loué. Quand nous fûmes arrivés dans la rue de la Dévotion, je dis au maître de l'âne de demander où était la maison que je cherchais; on la lui enseigna, et il m'y mena. Je descendis à la porte; je le payai bien et le renvoyai, en lui recommandant de bien remarquer la maison où il me laissait, et de ne pas manquer de m'y venir prendre le lendemain matin, pour me remener au khan de Mesrou.

» Je frappai à la porte, et aussitôt deux petites esclaves blanches comme la neige, et très-proprement habillées, vinrent ouvrir. « Entrez, s'il vous plaît, me dirent-elles, notre maîtresse vous attend impatiemment. Il y a deux jours qu'elle ne cesse de parler de vous. » J'entrai dans la cour, et je vis un grand pavillon élevé sur sept marches, entouré d'une grille qui le séparait d'un jardin d'une beauté admirable. Outre les arbres qui ne servaient qu'à l'embellir et qu'à former de l'ombre, il y en avait une infinité d'autres chargés de toutes sortes de fruits.

Je fus charmé du ramage d'un grand nombre d'oiseaux qui mêlaient leurs chants au murmure d'un jet d'eau d'une hauteur prodigieuse, qu'on voyait au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. D'ailleurs, ce jet d'eau était très-agréable à voir : quatre dragons dorés paraissaient aux angles du bassin qui était en carré, et ces dragons jetaient de l'eau en abondance, mais de l'eau plus claire que le cristal de roche. Ce lieu plein de délices me donna une haute idée de la conquête que j'avais faite. Les deux petites esclaves me firent entrer dans un salon magnifiquement meublé ; et pendant que l'une courut avertir sa maîtresse de mon arrivée, l'autre demeura avec moi, et me fit remarquer toutes les beautés du salon.....

En achevant ces derniers mots, Scheherazade cessa de parler, à cause qu'elle vit paraître le jour. Schahriar se leva fort curieux d'apprendre ce que ferait le jeune homme de Bagdad dans le salon de la dame du Caire. La sultane contenta le lendemain la curiosité de ce prince, en reprenant ainsi cette histoire :

CXXXVI°. NUIT.

SIRE, le marchand chrétien continuant de parler au sultan de Casgar, poursuivit de cette manière :

« Je n'attendis pas long-temps dans le salon, me dit le jeune homme; la dame que j'aimais y arriva bientôt, fort parée de perles et de diamans, mais plus brillante encore par l'éclat de ses yeux que par celui de ses pierreries. Sa taille, qui n'était plus cachée par son habillement de ville, me parut la plus fine et la plus avantageuse du monde. Je ne vous parlerai point de la joie que nous eûmes de nous revoir; car c'est une chose que je ne pourrais que faiblement exprimer. Je vous dirai seulement qu'après les premiers complimens, nous nous assîmes tous deux sur un sofa, où nous nous entretînmes avec toute la satisfaction imaginable. On nous servit ensuite les mets les plus délicats et les plus exquis. Nous nous mîmes à table, et après le repas nous recommençâmes à nous entretenir jusqu'à la nuit. Alors on nous apporta d'excellent

vin et des fruits propres à exciter à boire , et nous bûmes au son des instrumens que les esclaves accompagnèrent de leurs voix. La dame du logis chanta elle-même , et acheva , par ses chansons , de m'attendrir et de me rendre le plus passionné de tous les amans. Enfin je passai la nuit à goûter toutes sortes de plaisirs.

» Le lendemain matin , après avoir mis adroitement sous le chevet du lit la bourse et les cinquante pièces d'or que j'avais apportées , je dis adieu à la dame , qui me demanda quand je la reverrais. « Madame , lui répondis-je , je vous promets de revenir ce soir. » Elle parut ravie de ma réponse , me conduisit jusqu'à la porte ; et en nous séparant , elle me conjura de tenir ma promesse.

» Le même homme qui m'avait amené m'attendait avec son âne. Je montai dessus et revins au khan de Mesrour. En renvoyant l'homme , je ne le payai pas , afin qu'il me vînt reprendre l'après-dîner à l'heure que je lui marquai.

» D'abord que je fus de retour dans mon logement , mon premier soin fut de faire acheter un bon agneau et plusieurs sortes

de gâteaux que j'envoyai à la dame par un porteur. Je m'occupai ensuite d'affaires sérieuses , jusqu'à ce que le maître de l'âne fût arrivé. Alors je partis avec lui, et me rendis chez la dame , qui me reçut avec autant de joie que le jour précédent, et me fit un régal aussi magnifique que le premier.

» En la quittant le lendemain , je lui laissai encore une bourse de cinquante pièces d'or , et je revins au khan de Mesrour.

A ces mots, Scheherazade ayant aperçu le jour , en avertit le sultan des Indes , qui se leva sans lui rien dire. Sur la fin de la nuit suivante , elle reprit ainsi la suite de l'histoire commencée :

CXXXVII. NUIT.

LE marchand chrétien parlant toujours au sultan de Casgar : « Le jeune homme de Bagdad , dit-il , poursuivit son histoire dans ces termes : « Je continuai de voir la dame tous les jours , et de lui laisser chaque fois une bourse de cinquante pièces d'or ; et cela dura jusqu'à ce que les marchands

à qui j'avais donné mes marchandises à vendre, et que je voyais régulièrement deux fois la semaine, ne me durent plus rien. Enfin, je me trouvai sans argent et sans espérance d'en avoir.

» Dans cet état affreux, et prêt à m'abandonner à mon désespoir, je sortis du khan sans savoir ce que je faisais, et m'en allai du côté du château, où il y avait un grand nombre de peuple rassemblé pour voir un spectacle que donnait le sultan d'Egypte. Lorsque je fus arrivé dans le lieu où était tout ce monde, je me mêlai parmi la foule, et me trouvai par hasard près d'un cavalier bien monté et fort proprement habillé, qui avait à l'arçon de sa selle un sac à demi ouvert, d'où sortait un cordon de soie verte. En mettant la main sur le sac, je jugeai que le cordon devait être celui d'une bourse qui était dedans. Pendant que je faisais ce jugement, il passa de l'autre côté du cavalier un porteur chargé de bois, et il passa si près, que le cavalier fut obligé de se tourner vers lui pour empêcher que le bois ne touchât et ne déchirât son habit. En ce moment, le démon me tenta : je pris le cordon d'une main, et

m'aidant de l'autre à élargir le sac, je tirai la bourse sans que personne s'en aperçût. Elle était pesante, et je ne doutai point qu'il n'y eût dedans de l'or ou de l'argent.

» Quand le porteur fut passé, le cavalier, qui avait apparemment quelque soupçon de ce que j'avais fait pendant qu'il avait eu la tête tournée, mit aussitôt la main dans son sac, et n'y trouvant pas sa bourse, me donna un si grand coup de sa hache d'armes, qu'il me renversa par terre. Tous ceux qui furent témoins de cette violence en furent touchés, et quelques-uns mirent la main sur la bride du cheval pour arrêter le cavalier, et lui demander pour quel sujet il m'avait frappé, s'il lui était permis de maltraiter ainsi un musulman.

« De quoi vous mêlez-vous ? leur répondit-il d'un ton brusque ; je ne l'ai pas fait sans raison ; c'est un voleur. » A ces paroles, je me relevai ; et à mon air, chacun prenant mon parti, s'écria qu'il était un menteur, qu'il n'était pas croyable qu'un jeune homme tel que moi eût commis la méchante action qu'il m'imputait. Enfin ils soutenaient que j'étais innocent ; et tandis qu'ils retenaient son cheval pour favoriser

mon évacion, par malheur pour moi, le lieutenant de police, suivi de ses gens, passa par-là; voyant tant de monde assemblé autour du cavalier et de moi, il s'approcha et demanda ce qui était arrivé. Il n'y eut personne qui n'accusât le cavalier de m'avoir maltraité injustement, sous prétexte de l'avoir volé.

» Le lieutenant de police ne s'arrêta pas à tout ce qu'on lui disait; il demanda au cavalier s'il ne soupçonnait pas quelque autre que moi de l'avoir volé. Le cavalier répondit que non, et lui dit les raisons qu'il avait de croire qu'il ne se trompait pas dans ses soupçons. Le lieutenant de police, après l'avoir écouté, ordonna à ses gens de m'arrêter et de me fouiller; ce qu'ils se mirent en devoir d'exécuter aussitôt; et l'un d'entre eux m'ayant ôté la bourse, la montra publiquement. Je ne pus soutenir cette honte; j'en tombai évanoui. Le lieutenant de police se fit apporter la bourse...

« Mais, sire, voilà le jour, dit Scheherazade en se reprenant. Si votre majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, elle entendra la suite de l'histoire.» Schahriar, qui n'avait pas un autre dessein,

se leva sans lui répondre , et alla remplir ses devoirs.

CXXXVIII°. NUIT.

SUR la fin de la nuit suivante, la sultane adressa ainsi la parole à Schahriar : Sire , le jeune homme de Bagdad poursuivant son histoire :

« Lorsque le lieutenant de police , dit-il , eut la bourse entre les mains , il demanda au cavalier si elle était à lui , et combien il y avait mis d'argent. Le cavalier la reconnut pour celle qui lui avait été prise , et assura qu'il y avait dedans vingt sequins. Le juge l'ouvrit , et après y avoir effectivement trouvé vingt sequins , il la lui rendit. Aussitôt il me fit venir devant lui : « Jeune homme , me dit-il , avouez-moi la vérité : est-ce vous qui avez pris la bourse de ce cavalier ? N'attendez pas que j'emploie les tourmens pour vous le faire confesser. » Alors baissant les yeux , je dis en moi-même : « Si je nie le fait , la bourse dont on m'a trouvé saisi me fera passer pour un menteur. » Ainsi pour éviter un double châ-

timent, je levai la tête, et confessai que c'était moi. Je n'eus pas plutôt fait cet aveu, que le lieutenant de police, après avoir pris des témoins, commanda qu'on me coupât la main. La sentence fut exécutée sur-le-champ, ce qui excita la pitié de tous les spectateurs; je remarquai même sur le visage du cavalier, qu'il n'en était pas moins touché que les autres. Le lieutenant de police voulait encore me faire couper un pied; mais je suppliai le cavalier de demander ma grâce; il la demanda et l'obtint.

» Lorsque le juge eut passé son chemin, le cavalier s'approcha de moi. « Je vois bien, me dit-il en me présentant la bourse, que c'est la nécessité qui vous a fait faire une action si honteuse et si indigne d'un jeune homme aussi bien fait que vous; mais tenez, voilà cette bourse fatale, je vous la donne, et je suis très-fâché du malheur qui vous est arrivé. » En achevant ces paroles, il me quitta, et comme j'étais très-faible à cause du sang que j'avais perdu, quelques honnêtes gens du quartier eurent la charité de me faire entrer chez eux, et de me faire boire un verre de vin. Ils pansèrent aussi mon bras, et mirent ma main

dans un linge , que j'emportai avec moi attachée à ma ceinture.

» Quand je serais retourné au khan de Mesrour dans ce triste état, je n'y aurais pas trouvé le secours dont j'avais besoin. C'était aussi hasarder beaucoup que d'aller me présenter à la jeune dame. « Elle ne voudra peut-être plus me voir, dis-je, lorsqu'elle aura appris mon infamie. Je ne laissai pas néanmoins de prendre ce parti; et afin que le monde qui me suivait se lassât de m'accompagner, je marchai par plusieurs rues détournées, et me rendis enfin chez la dame, où j'arrivai si faible et si fatigué, que je me jetai sur le sofa, le bras droit sous ma robe; car je me gardai bien de le faire voir.

» Cependant la dame, avertie de mon arrivée et du mal que je souffrais, vint avec empressement; et me voyant pâle et défait: « Ma chère âme, me dit-elle, qu'avez-vous donc? » Je dissimulai. « Madame, lui répondis-je, c'est un grand mal de tête qui me tourmente. » Elle en parut très-affligée. « Asseyez-vous, reprit-elle (car je m'étais levé pour la recevoir); dites-moi comment cela vous est venu. Vous vous portiez

si bien la dernière fois que j'eus le plaisir de vous voir ! Il y a quelque autre chose que vous me cachez : apprenez – moi ce que c'est. » Comme je gardais le silence, et qu'au lieu de répondre, les larmes coulaient de mes yeux : « Je ne comprends pas, dit-elle, ce qui peut vous affliger ; vous en aurais-je donné quelque sujet sans y penser ? Et venez – vous ici exprès pour m'annoncer que vous ne m'aimez plus ? » « Ce n'est point cela, madame, lui repartis-je en soupirant, et un soupçon si injuste augmente encore mon malheur.

» Je ne pouvais me résoudre à lui en déclarer la véritable cause. La nuit étant venue, on servit le souper : elle me pria de manger ; mais ne pouvant me servir que de la main gauche, je la suppliai de m'en dispenser, m'excusant sur ce que je n'avais nul appétit. « Vous en aurez, me dit-elle, quand vous m'aurez découvert ce que vous me cachez avec tant d'opiniâtreté. Votre dégoût, sans doute, ne vient que de la peine que vous avez à vous y déterminer. » « Hélas, madame, repris-je, il faudra bien enfin que je m'y détermine. » Je n'eus pas prononcé ces paroles, qu'elle me versa à

boire ; et me présentant la tasse : « Prenez , dit-elle , et buvez , cela vous donnera du courage. » J'avançai donc la main gauche , et pris la tasse.....

A ces mots , Scheherazade apercevant le jour , cessa de parler ; mais la nuit suivante , elle poursuivit son discours de cette manière :

CXXXIX°. NUIT.

« LORSQUE j'eus la tasse à la main , dit le jeune homme , je redoublai mes pleurs et poussai de nouveaux soupirs. « Qu'avez-vous donc à soupirer et à pleurer , si amèrement ? me dit alors la dame ; et pourquoi prenez-vous la tasse de la main gauche plutôt que de la droite ? » « Ah , madame , lui répondis-je , excusez-moi , je vous en conjure : c'est que j'ai une tumeur à la main droite. » « Montrez-moi cette tumeur , répliqua-t-elle , je la veux percer. » Je m'en excusai , en disant qu'elle n'était pas encore en état de l'être , et je vidai toute la tasse , qui était très-grande. Les vapeurs du vin , ma lassitude et l'abattement où

j'étais, m'eurent bientôt assoupi, et je dormis d'un profond sommeil, qui dura jusqu'au lendemain.

» Pendant ce temps-là, la dame voulant savoir quel mal j'avais à la main droite, leva ma robe qui la cachait, et vit avec tout l'étonnement que vous pouvez penser, qu'elle était coupée, et que je l'avais apportée dans un linge. Elle comprit d'abord sans peine pourquoi j'avais tant résisté aux pressantes instances qu'elle m'avait faites, et elle passa la nuit à s'affliger de ma disgrâce, ne doutant pas qu'elle ne me fût arrivée pour l'amour d'elle.

» A mon réveil, je remarquai fort bien sur son visage qu'elle était saisie d'une vive douleur. Néanmoins, pour ne me pas chagriner, elle ne me parla de rien; elle me fit servir un consommé de volaille qu'on m'avait préparé par son ordre, me fit manger et boire, pour me donner, disait-elle, les forces dont j'avais besoin. Après cela, je voulus prendre congé d'elle; mais me retenant par ma robe : « Je ne souffrirai pas, dit-elle, que vous sortiez d'ici. Quoique vous ne m'en disiez rien, je suis persuadée que je suis la cause du malheur que vous

vous êtes attiré. La douleur que j'en ai ne me laissera pas vivre long-temps; mais avant que je meure, il faut que j'exécute un dessein que je médite en votre faveur.» En disant cela, elle fit appeler un officier de justice et des témoins, et me fit dresser une donation de tous ses biens. Après qu'elle eut renvoyé tous ses gens satisfaits de leurs peines, elle ouvrit un grand coffre où étaient toutes les bourses dont je lui avais fait présent depuis le commencement de nos amours. «Elles sont toutes entières, me dit-elle, je n'ai pas touché à une seule : tenez, voilà la clef du coffre; vous en êtes le maître.» Je la remerciai de sa générosité et de sa bonté. «Je compte pour rien, péprit-elle, ce que je viens de faire pour vous, et je ne serai pas contente que je ne meure encore, pour vous témoigner combien je vous aime.» Je la conjurai par tout ce que l'amour a de plus puissant, d'abandonner une résolution si funeste; mais je ne pus l'en détourner; et le chagrin de me voir manchot, lui causa une maladie de cinq ou six semaines, dont elle mourut.

» Après avoir regretté sa mort autant que je le devais, je me mis en possession de tous

ses biens qu'elle m'avait fait connaître; et le sesame que vous avez pris la peine de vendre pour moi en faisait une partie.....

Scheherazade voulait continuer sa narration; mais le jour qui paraissait l'en empêcha: La nuit suivante, elle reprit ainsi le fil de son discours :

CXL°. NUIT.

LE jeune homme de Bagdad acheva de raconter son histoire de cette sorte au marchand chrétien : « Ce que vous venez d'entendre, poursuivit-il, doit m'excuser auprès de vous d'avoir mangé de la main gauche; je vous suis fort obligé de la peine que vous vous êtes donnée pour moi. Je ne puis assez reconnaître votre fidélité; et comme j'ai, Dieu merci, assez de bien, quoique j'en aie dépensé beaucoup, je vous prie de vouloir accepter le présent que je vous fais de la somme que vous me devez. Outre cela, j'ai une proposition à vous faire. Ne pouvant plus demeurer davantage au Caire, après l'affaire que je viens de vous conter, je suis résolu d'en partir pour n'y revenir jamais. Si vous voulez me tenir compagnie, nous

« négocierons ensemble , et nous partagerons également le gain que nous ferons. »

« Quand le jeune homme de Bagdad eut achevé son histoire , dit le marchand chrétien , je le remerciai le mieux qu'il me fut possible du présent qu'il me faisait , et quant à sa proposition de voyager avec lui , je lui dis que je l'acceptais très - volontiers , en l'assurant que ses intérêts me seraient toujours aussi chers que les miens.

« Nous prîmes jour pour notre départ , et lorsqu'il fut arrivé , nous nous mîmes en chemin. Nous avons passé par la Syrie et par la Mésopotamie , traversé toute la Perse , où , après nous être arrêtés dans plusieurs villes , nous sommes enfin venus , sire , jusqu'à votre capitale. Au bout de quelque temps , le jeune homme m'ayant témoigné qu'il avait dessein de repasser dans la Perse et de s'y établir , nous fîmes nos comptes , et nous nous séparâmes très-satisfaits l'un de l'autre. Il partit ; et moi , sire , je suis resté dans cette ville , où j'ai l'honneur d'être au service de votre majesté. Voilà l'histoire que j'avais à vous conter : ne la trouvez - vous pas plus surprenante que celle du bossu ? »

Le sultan de Casgar se mit en colère contre le marchand chrétien : « Tu es bien hardi, me dit-il, d'oser me faire le récit d'une histoire si peu digne de mon attention, et de la comparer à celle du bossu ! Peux-tu te flatter de me persuader que les fades aventures d'un jeune débauché sont plus admirables que celles de mon bouffon ? Je vais vous faire pendre tous quatre, pour venger sa mort.

A ces paroles, le pourvoyeur, effrayé, se jeta aux pieds du sultan : « Sire, dit-il, je supplie votre majesté de suspendre sa juste colère, de m'écouter et de nous faire grâce à tous quatre, si l'histoire que je vais conter à votre majesté est plus belle que celle du bossu. » « Je t'accorde ce que tu me demandes, répondit le sultan ; parle. » Le pourvoyeur prit alors la parole, et dit :

HISTOIRE

RACONTÉE PAR LE POURVOYEUR DU
SULTAN DE CASGAR.

« SIRE, une personne de considération m'invita hier aux nocés d'une de ses filles.

Je ne manquai pas de me rendre chez elle sur le soir à l'heure marquée, et je me trouvai dans une assemblée de docteurs, d'officiers de justice et d'autres personnes des plus distinguées de cette ville. Après les cérémonies, on servit un festin magnifique; on se mit à table, et chacun mangea de ce qu'il trouva de plus à son goût. Il y avait entre autres choses, une entrée accommodée avec de l'ail, qui était excellente, et dont tout le monde voulait avoir; et comme nous remarquâmes qu'un des convives ne s'empressait pas d'en manger, quoiqu'elle fût devant lui, nous l'invitâmes à mettre la main au plat et à nous imiter. Il nous conjura de ne le point presser là-dessus : « Je me garderai bien, nous dit-il, de toucher à un ragoût où il y aura de l'ail; je n'ai point oublié ce qu'il m'en coûte pour en avoir goûté autrefois. » Nous le priâmes de nous raconter ce qui lui avait causé une si grande aversion pour l'ail. Mais sans lui donner le temps de nous répondre : « Est-ce ainsi, lui dit le maître de la maison, que vous faites honneur à ma table? Ce ragoût est délicieux; ne prétendez pas vous exempter d'en manger : il

faut que vous me fassiez cette grâce , comme les autres. » « Seigneur, lui repartit le convive qui était un marchand de Bagdad, ne croyez pas que j'en use ainsi par une fausse délicatesse : je veux bien vous obéir, si vous le voulez absolument; mais ce sera à condition qu'après en avoir mangé, je me laverai, s'il vous plaît, les mains quarante fois avec du kali (1), quarante autres fois avec de la cendre de la même plante, et autant de fois avec du savon. Vous ne trouverez pas mauvais que j'en use ainsi, pour ne pas contrevenir au serment que j'ai fait de ne manger jamais de ragoût à l'ail qu'à cette condition.

En achevant ces paroles, Scheherazade voyant paraître le jour, se tut; et Schahriar se leva, fort curieux de savoir pourquoi ce marchand avait juré de se laver six-vingts fois après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. La sultane contenta sa curiosité de cette sorte sur la fin de la nuit suivante :

(1) Plante qui croît au bord de la mer, qu'on recueille et qu'on brûle verte. Ses cendres sont ce qu'on nomme la Soude.

CXLI^e. NUIT.

LE pourvoyeur parlant au sultan de Casgar : « Le maître du logis, poursuivit-il, ne voulant pas dispenser le marchand de manger du ragoût à l'ail, commanda à ses gens de tenir prêts un bassin et de l'eau avec du kali, de la cendre de la même plante, et du savon, afin que le marchand se lavât autant de fois qu'il lui plairait. Après avoir donné cet ordre, il s'adressa au marchand : « Faites donc comme nous, lui dit-il, et mangez : le kali, la cendre de la même plante et le savon ne vous manqueront pas. »

» Le marchand, comme en colère de la violence qu'on lui faisait, avança la main, prit un morceau qu'il porta en tremblant à sa bouche, et le mangea avec une répugnance dont nous fûmes tous fort étonnés. Mais ce qui nous surprit davantage, nous remarquâmes qu'il n'avait que quatre doigts et point de pouce ; et personne jusque-là ne s'en était encore aperçu, quoiqu'il eût déjà mangé d'autres mets. Le maître de la maison prit aussitôt la parole : « Vous n'a-

vez point de pouce, lui dit-il; par quel accident l'avez-vous perdu? Il faut que ce soit à quelque occasion dont vous ferez plaisir à la compagnie de l'entretenir. » « Seigneur, répondit-il, ce n'est pas seulement à la main droite que je n'ai point de pouce, je n'en ai point non plus à la gauche. » En même temps il avança la main gauche, et nous fit voir que ce qu'il nous disait était véritable. « Ce n'est pas tout encore, ajouta-t-il: le pouce me manque de même à l'un et à l'autre pied; et vous pouvez m'en croire. Je suis estropié de cette manière par une aventure inouïe que je ne refuse pas de vous raconter, si vous voulez bien avoir la patience de l'entendre: elle ne vous causera pas moins d'étonnement qu'elle vous fera de pitié. Mais permettez-moi de me laver les mains auparavant. » A ces mots, il se leva de table; et après s'être lavé les mains six-vingts fois, il revint prendre sa place, et nous fit le récit de son histoire en ces termes :

« Vous saurez, seigneurs, que sous le règne du calife Haroun Alraschid, mon père vivait à Bagdad où je suis né, et passait pour un des plus riches marchands

de la
attac
bauc
au li
mor
ima
ava
les
pet
ass

un
ya
e
r
r

de la ville. Mais comme c'était un homme attaché à ses plaisirs, qui aimait la débauche et négligeait le soin de ses affaires, au lieu de recueillir de grands biens à sa mort, j'eus besoin de toute l'économie imaginable pour acquitter les dettes qu'il avait laissées. Je vins pourtant à bout de les payer toutes; et par mes soins, ma petite fortune commença à prendre une face assez riante.

» Un matin que j'ouvrais ma boutique, une dame montée sur une mule, accompagnée d'un eunuque, et suivie de deux esclaves, passa près de ma porte et s'arrêta. Elle mit pied à terre à l'aide de l'eunuque, qui lui prêta la main, et lui dit : « Madame, je vous l'avais bien dit, que vous veniez de trop bonne heure : vous voyez qu'il n'y a encore personne au bezes-teïn ; si vous aviez voulu me croire, vous seriez épargné la peine que vous aurez d'attendre. » Elle regarda de toutes parts, et voyant en effet qu'il n'y avait pas d'autres boutiques ouvertes que la mienne, elle s'en approcha en me saluant, et me pria de lui permettre qu'elle s'y reposât en attendant que les autres marchands arrivassent.

sent. Je répondis à son compliment comme je devais.....

Scheherazade n'en serait pas demeurée en cet endroit, si le jour qu'elle vit paraître ne lui eût imposé silence. Le sultan des Indes, qui souhaitait d'entendre la suite de cette histoire, attendit avec impatience la nuit suivante.

CXLII^e. NUIT.

LA sultane ayant été réveillée par sa sœur Dinarzade, adressa la parole au sultan. « Sire, dit-elle, le marchand continua de cette sorte le récit qu'il avait commencé : »

« La dame s'assit dans ma boutique, et remarquant qu'il n'y avait personne que l'eunuque et moi dans tout le bezestein, elle se découvrit le visage pour prendre l'air. Je n'ai jamais rien vu de si beau : la voir et l'aimer passionnément, ce fut la même chose pour moi ; j'eus toujours les yeux attachés sur elle. Il me parut que mon attention ne lui était pas désagréable, car elle me donna tout le temps de la regarder à mon aise ; elle ne se couvrit le visage que

lorsque la crainte d'être aperçue l'y obligea.

« Après qu'elle se fut remise dans le même état qu'auparavant , elle me dit qu'elle cherchait plusieurs sortes d'étoffes des plus belles et des plus riches qu'elle me nomma, et elle me demanda si j'en avais. « Hélas ! madame , lui répondis-je , je suis un jeune marchand qui ne fais que commencer à m'établir : je ne suis pas encore assez riche pour faire un si grand négoce , et c'est une mortification pour moi de n'avoir rien à vous présenter de ce qui vous a fait venir au bezestein ; mais pour vous épargner la peine d'aller de boutique en boutique , d'abord que les marchands seront venus , j'irai , si vous le trouvez bon , prendre chez eux tout ce que vous souhaitez ; ils m'en diront le prix au juste , et sans aller plus loin , vous ferez ici vos emplettes. » Elle y consentit , et j'eus avec elle un entretien qui dura d'autant plus long-temps , que je lui faisais accroire que les marchands qui avaient les étoffes qu'elle demandait , n'étaient pas encore arrivés.

« Je ne fus pas moins charmé de son esprit que je l'avais été de la beauté de son visage. Mais il fallut enfin me priver du

plaisir de sa conversation : je courus chercher les étoffes qu'elle désirait ; et quand elle eut choisi celles qui lui plurent , nous en arrêtâmes le prix à cinq mille dragmes d'argent monnayé. J'en fis un paquet que je donnai à l'eunuque , qui le mit sous son bras. Elle se leva ensuite , et partit après avoir pris congé de moi ; je la conduisis des yeux jusqu'à la porte du bezestein , et je ne cessai de la regarder qu'elle ne fût remontée sur sa mule.

» La dame n'eut pas plutôt disparu, que je m'aperçus que l'amour m'avait fait faire une grande faute. Il m'avait tellement troublé l'esprit , que je n'avais pas pris garde qu'elle s'en allait sans payer, et que je ne lui avais pas seulement demandé qui elle était, ni où elle demeurerait. Je fis réflexion pourtant que j'étais redevable d'une somme considérable à plusieurs marchands , qui n'auraient peut-être pas la patience d'attendre. J'allai m'excuser auprès d'eux le mieux qu'il me fut possible, en leur disant que je connaissais la dame. Enfin, je revins chez moi aussi amoureux qu'embarrassé d'une si grosse dette.....

Scheherazade, en cet endroit , vit pa-

raître le jour, et cessa de parler. La nuit suivante, elle continua de cette manière :

CXLIII. NUIT.

« J'AVAIS prié mes créanciers, poursuivit le marchand, de vouloir bien attendre huit jours pour recevoir leur paiement : la huitaine échue, ils ne manquèrent pas de me presser de les satisfaire. Je les suppliai de m'accorder le même délai ; ils y consentirent ; mais dès le lendemain, je vis arriver la dame montée sur sa mule, avec la même suite et à la même heure que la première fois. Elle vint droit à ma boutique : « Je vous ai fait un peu attendre, me dit-elle ; mais enfin je vous apporte l'argent des étoffes que je pris l'autre jour ; portez-le chez un changeur, qu'il voie s'il est de bon aloi, et si le compte y est. » L'eunuque, qui avait l'argent, vint avec moi chez le changeur, et la somme se trouva juste et toute de bon argent. Je revins, et j'eus encore le bonheur d'entretenir la dame jusqu'à ce que toutes les boutiques du bezestein fussent ouvertes.

Quoique nous ne parlâssions que de choses très-communes, elle leur donnait néanmoins un tour qui les faisait paraître nouvelles, et qui me fit voir que je ne m'étais pas trompé, quand, dès la première conversation, j'avais jugé qu'elle avait beaucoup d'esprit.

» Lorsque les marchands furent arrivés, et qu'ils eurent ouvert leurs boutiques, je portai ce que je devais à ceux chez qui j'avais pris des étoffes à crédit, et je n'eus pas de peine à obtenir d'eux qu'ils m'en confias-sent d'autres que la dame m'avait demandées. J'en levai pour mille pièces d'or, et la dame emporta encore la marchandise sans la payer, sans me rien dire, ni sans se faire connaître. Ce qui m'étonnait, c'est qu'elle ne hasardait rien, et que je demeurais sans caution et sans certitude d'être dédommagé en cas que je ne la revisse plus.

* « Elle me paye une somme assez considérable, me disais-je en moi-même; mais elle me laisse redevable d'une autre qui l'est encore davantage. Serait-ce une trompeuse? et serait-il possible qu'elle m'eût leurré d'abord pour me mieux ruiner? Les marchands ne la connaissent pas; et c'est à

moi qu'ils s'adresseront. » Mon amour ne fut pas assez puissant pour m'empêcher de faire là-dessus des réflexions chagrinantes. Mes alarmes augmentèrent même de jour en jour pendant un mois entier, qui s'écoula sans que je reçusse aucune nouvelle de la dame. Enfin, les marchands s'impatientèrent; et pour les satisfaire, j'étais prêt à vendre tout ce que j'avais, lorsque je la vis revenir un matin dans le même équipage que les autres fois.

« Prenez votre trébuchet, me dit-elle, pour peser l'or que je vous apporte. » Ces paroles achevèrent de dissiper ma frayeur, et redoublèrent mon amour. Avant que de compter les pièces d'or, elle me fit plusieurs questions : entre autres, elle me demanda si j'étais marié. Je lui répondis que non, et que je ne l'avais jamais été. Alors, en donnant l'or à l'eunuque, elle lui dit : « Prêtez-nous votre entremise pour terminer notre affaire. » L'eunuque se mit à rire; et m'ayant tiré à l'écart, me fit peser l'or. Pendant que je le pesais, l'eunuque me dit à l'oreille : « A vous voir, je connais parfaitement que vous aimez ma maîtresse, et je suis surpris que vous n'ayez pas la hardiesse de lui dé-

couvrir votre amour ; elle vous aime encore plus que vous ne l'aimez. Ne croyez pas qu'elle ait besoin de vos étoffes ; elle ne vient ici uniquement que parce que vous lui avez inspiré une passion violente : c'est à cause de cela qu'elle vous a demandé si vous étiez marié. Vous n'avez qu'à parler ; il ne tiendra qu'à vous de l'épouser , si vous voulez. » « Il est vrai , lui répondis-je , que j'ai senti naître de l'amour pour elle , dès le premier moment que je l'ai vue ; mais je n'osais aspirer au bonheur de lui plaire. Je suis tout à elle , et je ne manquerai pas de reconnaître le bon office que vous me rendez. »

» Enfin , j'achevai de peser les pièces d'or ; et pendant que je les remettais dans le sac , l'eunuque se tourna du côté de la dame , et lui dit que j'étais très-content : c'était le mot dont ils étaient convenus entre eux. Aussitôt la dame , qui était assise , se leva , et partit en me disant qu'elle m'enverrait l'eunuque , et que je n'aurais qu'à faire ce qu'il me dirait de sa part.

» Je portai à chaque marchand l'argent qui lui était dû , et j'attendis impatiemment l'eunuque durant quelques jours. Il arriva enfin.

« Mais, sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, voilà le jour qui paraît. » A ces mots, elle garda le silence. Le lendemain, elle reprit ainsi le fil de son discours :

CXLIV. NUIT.

« JE fis bien des amitiés à l'eunuque, dit le marchand de Bagdad, et je lui demandai des nouvelles de la santé de sa maîtresse. « Vous êtes, me répondit-il, l'amant du monde le plus heureux; elle est malade d'amour. On ne peut avoir plus d'envie de vous voir qu'elle en a; et si elle disposait de ses actions, elle viendrait vous chercher, et passerait volontiers avec vous tous les momens de sa vie. » « A son air noble et à ses manières honnêtes, lui dis-je, j'ai jugé que c'était quelque dame de considération. » « Vous ne vous êtes pas trompé dans ce jugement, répliqua l'eunuque: elle est favorite de Zobéïde, épouse du calife, qui l'aime d'autant plus chèrement, qu'elle l'a élevée dès son enfance, et qu'elle se repose sur elle de toutes les emplettes

qu'elle a à faire. Dans le dessein qu'elle a de se marier, elle a déclaré à l'épouse du Commandeur des croyans, qu'elle avait jeté les yeux sur vous, et lui a demandé son consentement. Zobéide lui a dit qu'elle y consentait, mais qu'elle voulait vous voir auparavant, afin de juger si elle avait fait un bon choix, et qu'en ce cas-là, elle ferait les frais de noces : c'est pourquoi vous voyez que votre bonheur est certain. Si vous avez plu à la favorite, vous ne plairez pas moins à la maîtresse, qui ne cherche qu'à lui faire plaisir, et qui ne voudrait pas contraindre son inclination. Il ne s'agit donc plus que de venir au palais, et c'est pour cela que vous me voyez ici : c'est à vous de prendre votre résolution. » « Elle est toute prise, lui repartis-je, et je suis prêt à vous suivre partout où vous voudrez me conduire. » « Voilà qui est bien, reprit l'eunuque. Mais vous savez que les hommes n'entrent pas dans les appartemens des dames du palais, et qu'on ne peut vous y introduire qu'en prenant des mesures qui demandent un grand secret : la favorite en a pris de justes. De votre côté, faites tout ce qui dépendra de vous ; mais surtout

soyez discret, car il y va de votre vie. »

» Je l'assurai que je ferais exactement tout ce qui me serait ordonné. « Il faut donc, me dit-il, que ce soir, à l'entrée de la nuit, vous vous rendiez à la mosquée que Zobéide, épouse du calife, a fait bâtir sur le bord du Tigre, et que là vous attendiez qu'on vous vienne chercher. » Je consentis à tout ce qu'il voulut. J'attendis la fin du jour avec impatience; et quand elle fut venue, je partis. J'assistai à la prière d'une heure et demie après le soleil couché, dans la mosquée, où je demeurai le dernier.

• » Je vis bientôt aborder un bateau dont tous les rameurs étaient eunuques; ils débarquèrent et apportèrent dans la mosquée plusieurs grands coffres, après quoi ils se relirèrent; il n'en resta qu'un seul, que je reconnus pour celui qui avait toujours accompagné la dame, et qui m'avait parlé le matin. Je vis entrer aussi la dame; j'allai au-devant d'elle, en lui témoignant que j'étais prêt à exécuter ses ordres. « Nous n'avons pas de temps à perdre, me dit-elle. En disant cela, elle ouvrit un des coffres, et m'ordonna de me mettre dedans : c'est une chose, ajouta-t-elle, nécessaire pour

votre sûreté et pour la mienne. Ne craignez rien , et laissez-moi disposer du reste. » J'en avais trop fait pour reculer ; je fis ce qu'elle désirait, et aussitôt elle referma le coffre à la clef. Ensuite l'eunuque , qui était dans sa confidence , appela les autres eunuques qui avaient apporté les coffres, et les fit tous reporter dans le bateau ; puis la dame et son eunuque s'étant rembarqués, on commença à ramer pour me mener à l'appartement de Zobéide.

» Pendant ce temps-là , je faisais de sérieuses réflexions ; et considérant le danger où j'étais, je me repentis de m'y être exposé. Je fis des vœux et des prières qui n'étaient guère de saison.

» Le bateau aborda devant la porte du palais du calife ; on déchargea les coffres, qui furent portés à l'appartement de l'officier des eunuques, qui garde la clef de celui des dames , et n'y laisse rien entrer sans l'avoir bien visité auparavant. Cet officier était couché ; il fallut l'éveiller et le faire lever.

« Mais , sire, dit Scheherazade en cet endroit, je vois le jour qui commence à paraître. » Schahriar se leva pour aller tenir

son conseil, et dans la résolution d'entendre le lendemain la suite d'une histoire qu'il avait écoutée jusque-là avec plaisir.

CXLV°. NUIT.

QUELQUES momens avant le jour, la sultane des Indes s'étant réveillée, poursuivit de cette manière l'histoire du marchand de Bagdad :

« L'officier des eunuques, continua-t-il, fâché de ce qu'on avait interrompu son sommeil, querella fort la favorite de ce qu'elle revenait si tard : « Vous n'en serez pas quitte à si bon marché que vous vous l'imaginez, lui dit-il ; pas un de ces coffres ne passera que je ne l'aie fait ouvrir, et que je ne l'aie exactement visité. » En même temps il commanda aux eunuques de les apporter devant lui l'un après l'autre, et de les ouvrir. Ils commencèrent par celui où j'étais enfermé ; ils le prirent et le portèrent. Alors je fussais d'une frayeur que je ne puis exprimer : je me crus au dernier moment de ma vie.

» La favorite, qui avait la clef, protesta

qu'elle ne la donnerait pas, et ne souffrirait jamais qu'on ouvrit ce coffre-là. « Vous savez bien, dit-elle, que je ne fais rien venir qui ne soit pour le service de Zobéide, votre maîtresse et la mienne. Ce coffre particulièrement est rempli de marchandises précieuses, que des marchands nouvellement arrivés m'ont confiées. Il y a de plus un nombre de bouteilles d'eau de la fontaine de Zemzem (1), envoyées de la Mecque : si quelqu'une venait à se casser, les marchandises en seraient gâtées, et vous en répondriez ; la femme du Commandeur des croyans saurait bien se venger de votre insolence. » Enfin ella parla avec tant de fermeté, que l'officier n'eut pas la hardiesse de s'opiniâtrer à vouloir faire la visite, ni du coffre où j'étais, ni des autres. « Passez donc, dit-il en colère, marchez. » On ouvrit l'appartement des dames, et l'on y porta tous les coffres.

» A peine y furent-ils, que j'entendis crier tout à coup : « Voilà le calife ! voilà

(1) Cette fontaine est à la Mecque. On boit de son eau par dévotion, et l'on en envoie en présent aux princes et aux princesses.

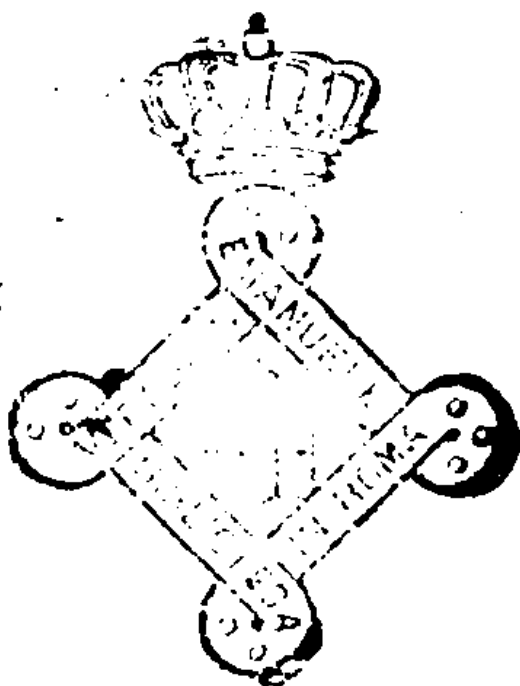
le calife ! » Ces paroles augmentèrent ma frayeur à un point , que je ne sais comment je n'en mourus pas sur-le-champ : c'était effectivement le calife. « Qu'apportez-vous donc dans ces coffres ? dit-il à la favorite. » « Commandeur des croyans , répondit-elle , ce sont des étoffes nouvellement arrivées , que l'épouse de votre majesté a souhaité qu'on lui montrât. » « Ouvrez , ouvrez , reprit le calife , je les veux voir aussi. » Elle voulut s'en excuser , en lui représentant que ces étoffes n'étaient propres que pour des dames , et que ce serait ôter à son épouse le plaisir qu'elle se faisait de les voir la première. « Ouvrez , vous dis-je , répliqua-t-il , je vous l'ordonne. » Elle lui remontra encore que sa majesté , en l'obligeant à manquer à sa maîtresse , l'exposait à sa colère. » Non , non , repartit-il , je vous promets qu'elle ne vous en fera aucun reproche. Ouvrez seulement , et ne me faites pas attendre plus long-temps. »

» Il fallut obéir ; et je sentis alors de si vives alarmes , que j'en frémis encore toutes les fois que j'y pense. Le calife s'assit , et la favorite fit porter devant lui tous les coffres l'un après l'autre , et les ouvrit. Pour

tirer les choses en longueur, elle lui faisait remarquer toutes les beautés de chaque étoffe en particulier. Elle voulait mettre sa patience à bout ; mais elle n'y réussit pas. Comme elle n'était pas moins intéressée que moi à ne pas ouvrir le coffre où j'étais, elle ne s'empressait point à le faire apporter, et il ne restait plus que celui-là à visiter : « Achéons, dit le calife, voyons encore ce qu'il y a dans ce coffre. » Je ne puis dire si j'étais vif ou mort dans ce moment ; mais je ne croyais pas échapper à un si grand danger....

Scheherazade, à ces derniers mots, vit paraître le jour : elle interrompit sa narration ; mais sur la fin de la nuit suivante, elle continua ainsi :

FIN DU TOME DEUXIÈME.



TABLE

DU TOME DEUXIÈME.

LXIIe. NUIT.	Page	5
LXIIIe. NUIT.		16
Histoire de Zobéïde.		17
LXIVe. NUIT.		24
LXVe. NUIT.		30
LXVIe. NUIT.		35
LXVIIe. NUIT.		41
Histoire d'Amine.		42
LXVIIIe. NUIT.		50
LXIXe. NUIT.		58
Histoire de Sindbad le Marin.		63
LXXe. NUIT.		66
Premier Voyage de Sindbad le Marin.		70
LXXIe. NUIT.		73
LXXIIe. NUIT.		80
Second Voyage de Sindbad le Marin.		84
LXXIIIe. NUIT.		86
LXXIVe. NUIT.		92
Troisième Voyage de Sindbad le Marin.		97
LXXVe. NUIT.		99
LXXVIe. NUIT.		106
LXXVIIe. NUIT.		111
LXXVIIIe. NUIT.		115
Quatrième Voyage de Sindbad le Marin.		117

LXXIX ^e . NUIT.	Page 118
LXXX ^e . NUIT.	122
LXXXI ^e . NUIT.	129
LXXXII ^e . NUIT.	133
Cinquième Voyage de Sindbad le Marin. . .	138
LXXXIII ^e . NUIT.	140
LXXXIV ^e . NUIT.	144
LXXXV ^e . NUIT.	148
Sixième Voyage de Sindbad le Marin. . .	151
LXXXVI ^e . NUIT.	156
LXXXVII ^e . NUIT.	161
LXXXVIII ^e . NUIT.	167
Septième et dernier Voyage de Sindbad le Marin.	170
LXXXIX ^e . NUIT.	175
XC ^e . NUIT.	182
Les trois Pommes	186
XCI ^e . NUIT.	189
XCII ^e . NUIT.	195
Histoire de la Dame massacrée, et du jeune homme son Mari.	196
XCIII ^e . NUIT.	203
Histoire de Noureddin Ali et de Bedreddin Hassan.	208
XCIV ^e . NUIT.	217
XCV ^e . NUIT.	223
XCVI ^e . NUIT.	228
XCVII ^e . NUIT.	231
XCVIII ^e . NUIT.	235
XCIX ^e . NUIT.	238
C ^e . NUIT.	243
CI ^e . NUIT.	246

TABLE.

401

CIVE. NUIT.	Page 254
CVE. NUIT.	258
CVIE. NUIT.	261
CVIIE. NUIT.	264
CVIIE. NUIT.	266
CIXE. NUIT.	269
CXe. NUIT.	273
CXIe. NUIT.	276
CXIIe. NUIT.	279
CXIIIe. NUIT.	282
CXIVe. NUIT.	285
CXVe. NUIT.	288
CXVIe. NUIT.	292
CXVIIe. NUIT.	295
CXVIIIe. NUIT.	300
CXIXe. NUIT.	304
CXXe. NUIT.	307
CXXIe. NUIT.	311
CXXIIe. NUIT.	316
CXXIIIe. NUIT.	321
Histoire du petit Bossu.	<i>Ibid.</i>
CXXIVe. NUIT.	326
CXXVe. NUIT.	328
CXXVIe. NUIT.	333
CXXVIIe. NUIT.	335
CXXVIIIe. NUIT.	338
Histoire que raconte le Marchand chrétien.	340
CXXIXe. NUIT.	341
CXXXe. NUIT.	344
CXXXIe. NUIT.	346
CXXXIIe. NUIT.	349
CXXXIIIe. NUIT.	354

CXXXIVe. NUIT.	Page 357
CXXXVe. NUIT.	360
CXXXVie. NUIT.	363
CXXXViiie. NUIT.	365
CXXXViiiie. NUIT.	369
CXXXIXe. NUIT.	373
CXLe. NUIT.	376

Histoire racontée par le Pourvoyeur du Sultan .

de Casgar.	378
CXLIe. NUIT.	381
CXLIIe. NUIT.	384
CXLIIIe. NUIT.	387
CXLIVe. NUIT.	391
CXLVe. NUIT.	395

PIN DE LA TABLE.

46-1010442